



HAL
open science

La représentation d'une montagne mythique : quelques perceptions du Kilimandjaro (Tanzanie), de l'Antiquité à nos jours

Pascal Mazurier

► To cite this version:

Pascal Mazurier. La représentation d'une montagne mythique : quelques perceptions du Kilimandjaro (Tanzanie), de l'Antiquité à nos jours. Géographie. 1997. dumas-01330164

HAL Id: dumas-01330164

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01330164>

Submitted on 10 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**LA PRESENTATION D'UNE MONTAGNE
MYTHIQUE: QUELQUE PERSPTIONS DU
KILIMANDJARO (TANZANIE) DE L'ANTIQUITE A
NOS JOURS**

Mazurier Pascal

► **To cite this version:**

Mazurier Pascal. LA PRESENTATION D'UNE MONTAGNE MYTHIQUE: QUELQUE PERSPTIONS DU KILIMANDJARO (TANZANIE) DE L'ANTIQUITE A NOS JOURS. Géographie. 1997. <dumas-01330164>

HAL Id: dumas-01330164

<http://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01330164>

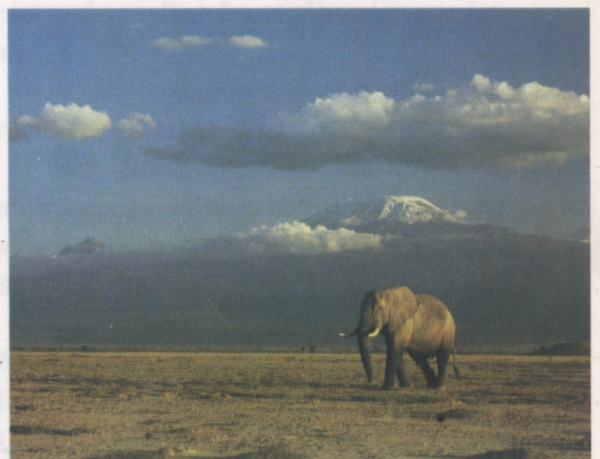
Submitted on 10 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La représentation d'une montagne mythique :
quelques perceptions du Kilimandjaro (Tanzanie)
de l'Antiquité à nos jours.

Mémoire de Diplôme d'Etudes Approfondies
sous la direction de M. François BART



IFRA

IFRA001673

No. d'inventaire _____

Date 9/12/99

Cote TAZ / MAZ 574.526.85

574.526

PROBLÉMATIQUE GÉNÉRALE

La présente étude s'intitule : « **La représentation d'une montagne mythique : quelques perceptions du Kilimandjaro (Tanzanie) de l'Antiquité à nos jours.** » Il s'agit de montrer quelles ont été les différentes représentations de cette montagne, mondialement connue, au travers des récits qu'en ont donnés les explorateurs et les géographes, mais aussi par le biais des usages, économiques et politiques qui en sont faits aujourd'hui.

Le Kilimandjaro étant une montagne mythique, il était intéressant de se pencher sur la genèse de ce repère de la Géographie. Nous avons aussi voulu souligner la coexistence de représentations sensiblement différentes, bien que contemporaines, en comparant l'image de cette montagne au sein des sociétés occidentales d'une part, et africaine d'autre part, cette dernière étant considérée au travers de ses composantes massai et chagga.

La période étudiée s'étalant sur plus de deux mille ans si l'on considère les informations datant de l'Antiquité, et près de cent cinquante ans depuis la découverte du Kilimandjaro, cette analyse ne prétend pas être exhaustive. La diversité des sources d'information, et leur dispersion géographique ne permettaient pas d'explorer le sujet aussi complètement que nous l'aurions souhaité. Cependant, il en ressort des pistes de recherche captivantes sur les notions de frontière et de territoire en Afrique orientale.

Ce travail s'intègre par ailleurs dans les recherches menées par l'équipe du laboratoire DYMSET (Dynamiques des Milieux et des Sociétés dans les Espaces Tropicaux—UPRESA 5064), situé à Talence. Cette unité s'est investie dans un programme de recherche triennal (1996-1998) sur le Kilimandjaro qui a pour objet l'étude des dynamiques démographiques, des recompositions sociales et territoriales, et de leurs conséquences sur la gestion des milieux.

Les autres partenaires du projet sont l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3, l'Institut Français pour la Recherche en Afrique (IFRA- Nairobi, Kenya), le Groupe de Recherche du C.N.R.S. « Montagne Café » (G.D.R. 1160 MOCA, Toulouse) ainsi que l'Université de Dar Es Salaam (Tanzanie).

Les rapports culturels qu'entretiennent les pasteurs massais et les agriculteurs chaggas à cette montagne, interviennent nécessairement dans ses dynamiques. Une meilleure connaissance des représentations contemporaines qui reposent sur le Kilimandjaro doit pouvoir permettre de mieux cerner les enjeux économiques et sociaux qui s'y rattachent.

Puisse ce mémoire constituer une base suffisante pour de plus amples recherches.

REMERCIEMENTS

La recherche des documents, sur lesquels se base notre étude a été le fruit d'un travail d'équipe. Je tiens donc à remercier de leur aide bienveillante Mmes Chapuis, Réaud-Thomas et Perrin ; M Constantin, directeur du CREPAO (Pau) qui a mis à notre disposition sa très riche bibliothèque, ainsi que M. et Mme Bart dont les voyages à Paris ont permis d'étoffer sensiblement une bibliographie qui promettait d'être maigre.

Les conseils et l'accueil qui m'ont été réservés m'ont placé dans les meilleures conditions pour mener ce travail à son terme.

Je remercie d'autre part Alexis Ruelle dont les documents et le témoignage m'ont permis d'affiner cette réflexion.

Toute ma gratitude enfin à Lionel Paillard et à la société *Internet Images Créations* pour la réalisation de la partie graphique de ce mémoire.



BILAN DES SOURCES D'INFORMATION

Cette étude porte sur les représentations du Kilimandjaro, depuis la connaissance de son existence (Antiquité), et sa découverte au milieu du XIX^e siècle, jusqu'à aujourd'hui. Elle ne prétend pas être exhaustive. Pour cela, il eût fallu s'intéresser aux nombreux acteurs qui élaborent des représentations : Massaï, Chagga, colons allemands et britanniques, touristes. A cette classification sommaire, il faudrait ajouter des catégories sociales au sein du groupe de ceux qui fabriquent ces représentations de la montagne : chef chagga, simple paysan chagga, Européen cherchant la fortune en commerçant, ou propageant le message évangélique, sultan arabe de la côte swahili ou vacancier venu du Minnesota. Autant de personnes qui sont autant de cadres mentaux à l'intérieur desquels le Kilimandjaro trouve une place — jamais la même — et dont il ressort une représentation parmi tant d'autres.

Chaque époque, chaque corporation se représente à sa façon ce qu'elle voit. Si les représentations de l'espace reposent sur « des fondements factuels » (Médard) il est indéniable qu'il y rentre aussi une grande part de circonstanciel : la sensibilité politique, sociale d'une époque, les espoirs, les craintes, le vécu des auteurs. Si bien qu'au total, l'étude d'une représentation nous en apprend presque autant sur l'objet regardé que sur l'observateur lui-même. Les auteurs¹ qui ont travaillé sur la notion de *paysage*, dans le temps et l'espace, qu'il s'agisse de la Renaissance européenne ou du Japon contemporain, ont bien souligné cela, me semble-t-il.

J'ai réalisé cette étude à partir de documents provenant d'archives ou de bibliothèques situées à Bordeaux, Pau et Paris. Il convient de souligner l'extrême difficulté à collecter des ouvrages, anciens pour la plupart, concernant la période exploratoire de l'Afrique de l'est. Ceci tient bien sûr au fait que le Tanganyika ne fut jamais colonie française. Mais il faut préciser que très peu de chercheurs francophones se sont intéressés à cette partie du monde. Mes informations proviennent donc principalement du Centre d'Étude d'Afrique noire (C.E.A.N.) à Bordeaux, des Archives de la **Congrégation du Saint-Esprit**, à Paris, du Centre de Recherche sur les Pays d'Afrique Orientale (C.R.E.P.A.O.) situé à Pau, du Centre d'Étude et de Recherche Sur l'Océan Indien (C.E.R.S.O.I.) à Aix-en-Provence, ainsi que des séjours tanzaniens de mon directeur de recherches, M. François BART, et d'un ami étudiant, Alexis RUELLE.

Il ne m'était pas permis de séjourner en Tanzanie dans le but d'obtenir auprès d'eux la représentation du Kilimandjaro que s'en font Chagga et Massaï. J'ai donc eu recours à des informations et des documents issus d'universitaires français basés en Afrique orientale. Ce travail relate ainsi majoritairement des représentations occidentales du Kilimandjaro, et de façon ponctuelle dans le temps : Antiquité, Moyen Age, seconde moitié du XIX^e siècle, entre-deux-guerres et période actuelle. Malgré cette faiblesse, cette analyse a, je crois, le mérite d'aborder pour la première fois ce sujet en ce qui concerne l'espace mythique qu'est le Kilimandjaro.

¹ Je pense notamment à Augustin Berque et Anne Cauquelin.

Les documents utilisés ici sont des livres d'historiens et de géographes, des récits d'explorateurs (missionnaires ou laïcs), des correspondances, de beaux livres à photographies, des articles de presse, des publicités tirées de revues tanzaniennes. Un grand nombre de gravures, de cartes et de photographies ont soutenu l'analyse. Enfin, je me suis appuyé sur l'analyse d'un film de fiction et sur les très nombreux sites du réseau Internet qui portent sur les Chagga ou le Kilimandjaro.

TABLE DES MATIERES

PROBLEMATIQUE GENERALE.....	1
REMERCIEMENTS.....	2
BILAN DES SOURCES D'INFORMATION.....	3
INTRODUCTION	5
I/ DE LA MONTAGNE D'OR A L'ILE ACCUEILLANTE : LES PREMIERES REPRESENTATIONS DU KILIMANDJARO.....	6
A/ UNE MONTAGNE FANTASMEE : FLEUVE SACRE, TRESORS ET ESPRITS MALEFIQUES.....	6
B/ LA DECOUVERTE DE REBMANN : NAISSANCE D'UN AUTRE KILIMANDJARO	12
1- UNE MONTAGNE CERNEE DE PERILS.....	12
2- UNE MONTAGNE-ILE.....	15
3- UNE MONTAGNE-REFUGE.....	18
DOCUMENTS	21
II/ UNE PETITE EUROPE BALKANISEE : REPRESENTATIONS D'UNE MONTAGNE PRATIQUEE.....	49
A/ UN ENVIRONNEMENT MOINS HOSTILE.....	50
1- LA FEROCITE DU NYIKA S'ESTOMPE	50
2- LE KILIMANDJARO : UN VOLCAN, UNE MOSAÏQUE VEGETALE	50
B/ LES CORRESPONDANCES BOCAGERES DU PAYS CHAGGA.....	52
1- LES PETITS ÉTATS DU CHAGGA.....	53
2- DES PAYSAGES RAPPELANT L'EUROPE.....	54

C/ LA FIN D'UNE UTOPIE	58
DOCUMENTS	62
III/ LES REPRESENTATIONS DES AFRICAINS ET LA QUESTION DE L'ECHELLE D'ANALYSE.....	78
A/ REPRESENTATIONS MASSAÏ ET CHAGGA DU KILIMANDJARO DANS LES RECITS DES EUROPEENS	78
B/ LA PERCEPTION CHAGGA DU KILIMANDJARO : ETUDE CONTEMPORAINE.....	83
C/ DES REPRESENTATIONS VARIABLES SELON L'ECHELLE D'ANALYSE : LA PRESBYTIE CHAGGA.....	85
DOCUMENTS	88
IV/ L'ERE CONTEMPORAINE : UTILISATION POLITIQUE ET CULTE NOSTALGIQUE	90
A/ LA REPRESENTATION DE LA MONTAGNE DANS LE SECTEUR TOURISTIQUE : LE CULTE FLOU DES PIONNIERS.....	90
B/ LE KILIMANDJARO APPROPRIE : CONSTITUTION D'UN MONUMENT NATIONAL	96
DOCUMENTS	100
CONCLUSION GENERALE ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE.....	118
INDEX.....	121
BIBLIOGRAPHIE	124
ANNEXE.....	133
BIOGRAPHIES.....	134
CHRONOLOGIE AUTOUR DE QUELQUES AUTEURS	135
CHRONOLOGIE DE L'EXPLORATION	136

INTRODUCTION

Cette étude a pour objectif de faire apparaître les différentes représentations qui ont été données du Mont Kilimandjaro, en Tanzanie. Découvert en 1848 lors du voyage d'un missionnaire, le Kilimandjaro était déjà connu des savants de l'époque par le biais de témoignages nombreux, dont certains datent même de l'Antiquité. L'analyse se base donc sur une très longue période.

Depuis sa découverte jusqu'à nos jours, la connaissance de la montagne a progressé, produisant successivement des représentations qui différaient d'une époque à l'autre, d'un témoin à l'autre. Afin d'organiser notre propos, il a donc été nécessaire d'opérer des coupures dans le temps, de la segmenter. Mais il s'avère qu'une image en remplace une précédente sans tout à fait l'effacer : il existe en ce domaine une sorte de persistance rétinienne. Si bien que les découpages temporels peuvent sembler arbitraires. J'ai essayé de les intégrer au mieux, en respectant les périodes charnières entre deux générations de représentations.

En effet, le terme de génération me semble particulièrement approprié ici. Les divers portraits du Mont Kilimandjaro se relaient en se superposant, parfois quelques années, le temps que de nouvelles connaissances balayent les précédentes ; ou parfois durablement, parvenant jusqu'à nous. C'est peut-être cette densité et sa persistance qui font du Kilimandjaro une montagne mythique.

Au souci d'explorer en profondeur ces représentations au cours des siècles, s'associe le besoin d'élargir le champ de recherche au-delà des descriptions européennes ou occidentales de la montagne. C'est pourquoi il m'a semblé intéressant d'intégrer les représentations que se font les populations locales du Kilimandjaro.

Ce travail s'organise donc en quatre parties. L'ensemble ne prétend pas aborder systématiquement la totalité des représentations de chaque époque. Je confesse que des périodes, notamment l'entre-deux-guerres, ne sont traitées que superficiellement. Des zones d'ombres restent donc à explorer.

Dans une première partie, je me suis intéressé aux représentations du Kilimandjaro élaborées avant sa découverte, puis au cours des premières expéditions qui s'y intéressèrent. On constate ainsi la brutale évolution de son image occasionnée par la confrontation directe des hommes à la montagne. Celle-ci, fantasmée dans un premier temps, est replacée ensuite dans son espace régional à partir de 1848, faisant figure de point central dans une Afrique orientale encore mal connue.

Dans une deuxième partie, je montre comment l'exploration détaillée de la montagne elle-même produit un recentrage du propos sur la montagne, le passage à une grande échelle, ce qui contribue à la fois à relayer au second plan les espaces voisins, et aussi à modifier la représentation du Kilimandjaro.

Le chapitre suivant répond au souci d'élargissement du sujet en considérant les façons de voir la montagne des populations massai et chagga qui vivent à son contact. C'est l'occasion de souligner certaines lacunes et de définir des axes de recherche.

Enfin, la dernière partie est consacrée aux représentations modernes du Kilimandjaro, diffusées généreusement par l'intermédiaire des médias de masse.

I/ De la montagne d'or à l'île accueillante : les premières représentations du Kilimandjaro

Cette première partie a pour objectif de montrer les représentations du Kilimandjaro en deux temps. D'abord, il y a la période initiale durant laquelle la montagne n'a pas encore été découverte par les Européens. Elle est imaginée, racontée, bref elle est fantasmée. Cette phase s'étend depuis les premières intuitions des savants de l'Antiquité jusqu'à sa vision par un missionnaire au milieu du siècle dernier.

Dès lors, on rentre dans une seconde étape de la représentation du Kilimandjaro. Celle de la perception directe. A l'imagination succède l'observation. De 1848 à 1888, de nombreuses expéditions vont s'approcher de la montagne, la parcourir, l'étudier. En quarante ans, va s'élaborer une seconde image de cet espace, radicalement différente de la première. J'arrête symboliquement ¹ cette époque à la parution de la Nouvelle Géographie Universelle d'Elisée Reclus, en 1888. En effet, celui-ci se base sur ses correspondances avec les explorateurs, ainsi que sur les différents articles qui paraissent, pour bâtir sa synthèse régionale. On peut donc considérer que Reclus fossilise dans son ouvrage la représentation du Kilimandjaro issue des années d'explorations qui ont suivi sa découverte.

La première époque est donc celle d'une Afrique intérieure inconnue, à la fois cauchemardesque et fabuleuse. On imagine l'intérieur depuis l'extérieur. En 1848, cette représentation s'évanouit. L'« homme civilisé » est arrivé au pied de la montagne. Son accessibilité et le contraste qu'elle crée avec les paysages voisins en donnent une nouvelle image : on observe le Kilimandjaro, c'est-à-dire un espace précis au sein de cette Afrique centrale, il y a peu, fantasmée. Il s'est opéré une focalisation, un rapprochement. La représentation qui naît s'attache à souligner la place de la montagne dans son espace régional.

A/ Une montagne fantasmée : fleuve sacré, trésors et esprits maléfiques

La découverte du Kilimandjaro est liée à la recherche des sources du Nil. En effet, les efforts fournis au XIXe siècle pour explorer l'Afrique centrale visaient à percer le secret du fleuve sacré, au sujet duquel Hérodote écrivit : « l'Egypte est un don du Nil ». Et c'est en réunissant les témoignages de ceux qui avaient vécu à proximité de l'Afrique intérieure (marins grecs, arabes, chinois, portugais) que la rumeur de l'existence de montagnes enneigées dans cette partie du monde naquit. Ces reliefs neigeux représentaient pour les Anciens la source la plus probable du Nil, qui, pour parvenir jusqu'à la mer, devait traverser de si arides régions. Le mystère ne s'éclaircira que bien plus tard car en 1861, Richard Burton, en désaccord avec Stanley, prétend toujours que c'est vers le Kilimandjaro qu'il faut chercher ; et ce n'est qu'en 1875 que Henri M. Stanley découvrit les fameux Monts de la Lune : les Monts Ruwenzori, enneigés et dépassant cinq mille mètres. Il

¹ En fait, on peut puiser des informations cohérentes chez J. Chanel, 1894.

confirma aussi la découverte de Speke (1862) : les chutes Ripon, au nord du lac Victoria-Nyanza, considérées comme une source du Nil.

Un des premiers témoignages de montagnes enneigées nous provient du premier siècle après Jésus-Christ. A l'époque de l'Empereur Claude (41-54), un marin nommé Diogène navigua jusqu'à Rhapta, port de commerce de la côte orientale d'Afrique. Là, soit par une reconnaissance personnelle, soit par le rapport que lui firent les Arabes qui se livraient au trafic de l'ivoire et des esclaves sur le continent, il découvrit l'existence, dans l'intérieur des terres, de deux grands lacs et d'une chaîne de montagnes neigeuses. Celles-ci sont alors appelées « montagnes de la Lune ». Selon Diogène, cette chaîne serait orientée d'est en ouest, et longue d'environ huit cents kilomètres.

Situés plus au nord, et reliés aux reliefs, deux lacs donneraient naissance chacun à une rivière s'écoulant vers le nord. En se réunissant, ces deux émissaires forment alors le Nil, que vient ensuite grossir un émissaire (Nil bleu) du lac Coloe — lac Tsana, selon Parias, 1968 — situé en Abyssinie. Voilà pour ce qui est du Nil.

En ce qui concerne les reliefs, on estime que si Diogène s'est bien sûr trompé en évoquant une telle chaîne de montagnes, cette amplification résulte probablement d'un assemblage des monts Kilimandjaro, Kenya et Elgon (L.H. Parias, 1968).

Le témoignage de Diogène fut repris au 2^e siècle après Jésus-Christ par Ptolémée. Celui-ci utilise aussi probablement les informations d'un portulan anonyme écrit vers 45 après Jésus-Christ : *Le Périples de la Mer Erythrée*. Ptolémée s'éloigne des conclusions d'Hérodote (5^e siècle avant Jésus-Christ) pour qui Nil et Niger n'étaient qu'un seul et même fleuve, et il établit une carte du continent africain où figurent les Monts de la Lune. Seize siècles plus tard, cette carte est reprise par Malte-Brun dans l'Atlas du Précis de Géographie Universelle (1837; documents 1 p.21, et 2 p.22).

Entre temps, la connaissance géographique de l'Afrique intérieure n'a pratiquement pas évolué. En revanche, la représentation du continent se dessine. En effet, en 1519, un géographe espagnol du nom de Fernandez de Enciso évoque clairement, et pour la première fois (Reclus, 1888), le Mont Kilimandjaro :

« A l'ouest (de Mombasa) se trouve l'Olympe d'Ethiopie qui est très haut, et plus loin encore se trouvent les Monts de la Lune où sont les sources du Nil. Dans toute cette région se trouve une grande quantité d'or et des animaux sauvages... »². Le savant espagnol le décrit comme « peuplé de sangliers sauvages et de gens qui mangent des sauterelles. »³

On retrouve dans cette représentation du Kilimandjaro deux éléments fondamentaux qui se répéteront dans les autres portraits de la montagne jusqu'à sa découverte en 1848. Il s'agit du couple richesses fabuleuses - univers insolites. Un troisième élément, celui de la montagne vue comme pays des dieux, se perpétuera plus tard encore.

² Reader, 1982.

³ Reclus, 1888.

L'évocation de l'or est typique de cette période de l'histoire kilimandjarienne. Elle s'inscrit dans la logique des représentations d'espaces inconnus. L'« ailleurs » est à la fois redouté, parce qu'il représente un changement, mais il est aussi l'occasion de réaliser ses espoirs les plus fous. Cet « ailleurs » signifie souvent Terre Promise, Eldorado, Nouveau Monde. Et précisément, Enciso se place dans une période charnière de l'histoire de l'Espagne : la Reconquête est achevée, et le continent américain s'ouvre à l'Europe. L'avenir est synonyme d'espoir, et de richesse. Plus près de nous, la conquête de l'Ouest américain ou la Transmigrasi indonésienne fonctionnent sur les mêmes rouages. Et n'évoquons pas la naissance de l'ère spatiale, lancée par J.F. Kennedy au titre d'une « nouvelle frontière ».

L'« Olympe riche en or » d'Enciso, c'est à mes yeux la montagne de tous les fantasmes. En l'absence de connaissances concrètes, les savants projettent sur le Kilimandjaro ce que leur imagination a de plus excentrique, mais aussi les désirs et les craintes de la société à laquelle ils appartiennent. On touche là à l'essence même de la représentation, et nous verrons qu'après la confrontation directe avec la montagne, ce genre de projections mentales subsistera. L'excentricité des images élaborées est d'autant plus forte qu'avant 1848, le Kilimandjaro reste à découvrir.

En 1848, peu de temps avant que Rebmann ne se rende dans l'intérieur du continent, les Arabes de la côte orientale firent à Krapf d'étranges révélations. Trois auteurs reprennent ces échanges, avec quelques nuances à chaque fois :

« Naguère, nous dit Krapf⁴, les Souhaéli croyaient que cette neige était de l'argent, et maintes fois des expéditions gravirent les escarpements du mont pour aller chercher le précieux métal, qui dans leurs mains profanes se transformait en eau. »

Krapf laisse sous-entendre qu'il y avait de la magie dans cette transformation de l'argent en eau, aux yeux des Swahili. Il s'agit peut-être d'une spéculation de sa part. Cependant, il est vrai qu'aucun d'eux n'informa les missionnaires européens de la présence de neige au sommet. C'est donc qu'ils en ignoraient très probablement la nature.

Les Arabes avaient aussi de bonnes raisons de dresser un portrait effrayant de la montagne. Obéissant au sultan de Zanzibar, Mohammed Ben Thuen, originaire d'Oman, ils se livraient aux trafics des esclaves et de l'ivoire, et craignaient que les Européens ne représentent des concurrents sérieux. Avant d'entreprendre son périple, Rebmann se rend auprès d'Ali Bin Nassir, à Mombasa. Celui-ci hésite à donner son accord au missionnaire, prétextant que c'est s'exposer à trop de dangers :

« I forbid Rebmann to climb Mount Kilimanjaro because it is full of evil spirits. People who have tried to climb it in the past have been killed by the spirits, their feet and hands have stiffened, their powder has hung fire and all kinds of disasters have befallen them. »⁵

⁴ Krapf, *Reisen in Ostafrika*. Cité dans Reclus, 1888, p.772-773.

⁵ Pavitt, 1989, p.42.

On retrouve chez Krapf la même description ⁶ : la haute montagne du Chagga, appelée *Kilimansharo* est couronnée d'une matière blanche qui ressemble à de l'argent, et la montagne fourmille de djinns et d'esprits diaboliques. La poudre à canon ne fonctionnerait pas sur les versants ; les jambes s'ankylosent et les gens meurent des effets néfastes des djinns. On raconta même à Krapf la légende d'un roi qui envoya un jour un grand nombre de ses sujets pour examiner cette matière. Une seule personne revint. Cet homme, appelé Sabaya, avait continué l'ascension après que ses compagnons soient morts mystérieusement en grim pant. Il est dit que Sabaya trouva alors une grande porte cloutée avec des pointes de fer. La porte était ouverte mais l'homme était trop affaibli et apeuré pour entrer. Il fit retraite, mains et pieds « détruits », infirme à vie. Le chef de caravane de Krapf, Bwana Kheri, affirmait avoir rencontré Sabaya.

La présence de neige au sommet du Kilimandjaro semble donc avoir échappé aux Swahili. En conséquence, cette montagne est présentée aux Européens comme couverte d'or ou d'argent, et ces derniers ne paraissent pas remettre en cause cette version de la réalité. Enciso qui s'est basé sur des témoignages de marins portugais se place sur la même ligne. Cependant, le rêve de richesse n'est pas le seul à construire l'image de la montagne. L'insolite, l'étrange, voire l'horrible caractérisent aussi le Kilimandjaro.

Enciso parle en 1519 de horde de « *sangliers sauvages et de gens qui mangent des sauterelles.* » En 1837, Malte-Brun n'évoque pas le Kilimandjaro, mais par contre, il écrit trois pages sur une étrange peuplade qui terroriserait l'intérieur du continent. D'après la description qu'il en fait, il semblerait qu'il s'agisse des Massai ⁷ :

« *Ce peuple ne cultive point la terre et ne possède d'autres bestiaux que ceux dont il s'empare en guerre.* » (document 3 p.23)

La description tourne vite à la plus effrayante caricature :

« *Les Jagas (ainsi les appelle Malte-Brun) dévorent leurs prisonniers ; on frotte de graisse humaine le généralissime ... Les femmes des Jagas enterrent vifs leurs propres enfants ... On assure que, dans une certaine fête, (le généralissime) fait lâcher au milieu de ses sujets un lion furieux et affamé. Les Jagas, loin de l'éviter, tiennent à honneur de périr sous ses dents meurtrières ... (Une reine de ce peuple) saisit son jeune fils, le jeta dans un mortier, l'écrasa, le pila, et fit ensuite extraire de ces restes horribles un onguent, duquel elle mettait quelques gouttes sur son corps les jours de bataille ... »*

Telle est la représentation de l'Afrique orientale qui est présentée comme scientifique en 1837, soit une dizaine d'années avant la découverte de Rebmman. On constate ainsi la récurrence des thèmes des ressources minières (or, argent), et des tribus aux moeurs

⁶ Reader, 1982, p.7.

⁷ Dans cette étude, j'utiliserai les orthographes suivantes : « massai », « chagga », « swahili » avec ou sans majuscule selon qu'il s'agit d'un nom propre ou d'un adjectif. Leur forme restera invariable. En revanche, je reprends dans les extraits d'auteurs l'orthographe qu'ils ont choisie.

ahurissantes. C'est dans ce contexte géographique qu'est donc censé s'inscrire le Kilimandjaro, ou plutôt, à l'époque, l'Olympe d'Ethiopie.

Enfin, on remarque sur les cartes de l'atlas de Malte-Brun (documents 4 p.24, et 5 p.25) que le tracé de la côte est relativement précis puisqu'apparaissent les îles de Pemba, Zanzibar, Mafia ainsi que Madagascar. Les Montagnes de la Lune (5°N environ) sont cartographiées. En revanche, le Kilimandjaro, bien que cité par Enciso en 1519, est totalement absent. Pourtant, le lac que Malte-Brun nomme Quiffua, à l'ouest de Mombasa, pourrait correspondre au lac Djipé (document 6 p.26). Mais de toute évidence cette hypothèse n'est pas valable tant il est inconcevable de se rendre au Djipé sans apercevoir le Mont Kilimandjaro.

Le troisième élément fondamental des clichés de la montagne avant 1848, est sa représentation en tant que montagne des dieux et des esprits. Nous avons pu le constater avec les récits des trafiquants arabes pour qui les troubles dus à l'altitude et au froid étaient des manifestations diaboliques. D'autre part, l'expression « Olympe d'Ethiopie » revêt aussi un caractère religieux. En effet, l'Olympe est, en Thessalie, le lieu de séjour des dieux. Cette mystification de la montagne est universelle et intemporelle. On pense au Fuji-Yama, aux reliefs andins ou himalayens, à la montagne sur laquelle le Christ se retire pour méditer. La montagne incarne là l'élément terrestre de verticalité qui permet l'échange et le rapprochement entre l'Homme et son Au-delà céleste.

Ce dernier élément de représentation dépasse d'ailleurs l'année de la découverte. Comme je l'expliquais plus haut, il est vain de vouloir cloisonner dans le temps les générations successives d'images. Si, comme nous allons le constater plus bas, l'invention de Rebmann opère un changement radical en établissant de nouveaux repères, le mysticisme lié au Kilimandjaro a facilement survécu à cette « réforme », tant il participe d'une sacralisation de la Nature (lire Pelletier).

C'est au travers des descriptions de la montagne que les auteurs font le plus d'effets lyriques, en accompagnant le mot *Kilimandjaro* de qualificatifs souvent mystiques. C'est la même chose lorsqu'il s'agit d'interpréter le sens de ce mot. Selon Rebmann ⁸, ce nom signifierait « montagne de Grandeur » pour les populations côtières. Définition que l'on retrouve chez Kersten ⁹. Fischer ¹⁰ traduit par « montagne du Diable », et Johnston par « montagne du démon du froid ». Montagne du Diable ou de la Grandeur, quelles que soient les traductions et leur qualité, elles créent néanmoins une certaine image de la montagne, très connotée religieusement. Elles inspirent respect et admiration, ou au contraire, de la crainte. De toute façon, à chaque fois, elles font du Kilimandjaro un temple : celui du Bien ou du Mal.

Dès le départ, les explorateurs et les géographes ne parviennent pas à voir dans ce relief un simple « accident » topographique. Leur récits sont empreints de lyrisme. Les éléments constitutifs du paysage ou des sociétés sont constamment mis en scène et orientés : beau, laid, bon, mauvais, divin ou diabolique. Reclus (1888) n'échappe pas à cette

⁸ Reader, 1982, p.10.

⁹ Reclus, 1888, p.770.

¹⁰ Reclus, 1888, p.770.

tendance. Son évocation du Kilimandjaro décrit celui-ci comme « *le géant des monts africains* ». L'auteur est admiratif devant « *la puissante masse du colosse africain* ». Avant même d'être décrite la montagne est déjà qualifiée, connotée. Le géographe abandonne la neutralité et l'objectivité disciplinaires qu'il est censé rechercher. Il poursuit : « *les cimes secondaires se tiennent à distance* », « *les autres monts qui lui font cortège* ».

Le Kilimandjaro est cité à travers des qualificatifs élogieux soulignant sa force, sa puissance et sa grandeur comme s'il s'agissait d'un chef. Le chef des reliefs régionaux (et continentaux), qui régnerait sur les cimes secondaires. Celles-ci se tenant prudemment à distance, par crainte et respect ; lui faisant en même temps cortège !

On assiste là à une personnification de la montagne, une incarnation du Kilimandjaro en chef, accompagné d'une cour dominée et respectueuse. Une telle représentation tient davantage de la littérature que de la science. Ce lyrisme s'explique en partie par le besoin des explorateurs d'attirer et de fidéliser les lecteurs, puisque la vente du récit de leurs aventures constituait une source de notoriété et de revenus non-négligeables. Chez Reclus, le portrait de la montagne s'accompagne d'un champ lexical de la hiérarchie quasi-militaire :

« *colosse* », « *cimes secondaires* », « *cortège* ». Plus loin, « *la montagne du Diable ... n'a d'autre rivale que le Mont Kenya* ».

La mise en scène est par ailleurs omniprésente :

« *Il est rare que le mont soit complètement dégagé de nuages : quand la coupole neigeuse apparaît au-dessus des brumes, étincelant au soleil, elle se montre d'autant plus grandiose qu'elle semble séparée de la Terre par l'océan des vapeurs : « c'est le Ngajé Ngai — la maison de Dieu ! » disent les Masai ; ils l'appellent aussi plus simplement « Dounyé Ebor » ou le Mont Blanc.* »¹¹

On remarque ici une véritable construction littéraire du suspense : « *quand ... étincelant ...grandiose* » pour finir par une exclamation « *la maison de Dieu !* » Reclus expose le Kilimandjaro de manière spectaculaire, inspirant la contemplation. Il crée littéralement du subjectif. Il en est de même avec la contribution du Père Le Roy ¹² :

« *contempler le Kilimandjaro* », « *admiration* », « *spectacle ... inoubliable* », « *la montagne merveilleuse* », « *Kibo, le géant africain* », « *Kima-wenzé ... déchiqueté, noir et terrible* » ou encore « *les deux cratères ... à la gloire du Créateur* ».

Cette dernière vision de la montagne en tant que repère des dieux et des esprits s'étale sur une vaste période, du Moyen Age au début du XXe siècle. Elle survit à la découverte de Rebmann. En revanche, les représentations du Kilimandjaro qui le décrivent comme une montagne d'or et d'argent, ou comme une région peuplée de gens aux usages terrifiants, vont s'évanouir en 1848 pour laisser la place à de nouvelles perceptions.

¹¹ Reclus, 1888, p.775.

¹² Le Roy, 1893.

B/ La découverte de Rebmann : naissance d'un autre Kilimandjaro

Avant d'accéder au pied du Kilimandjaro, les aventuriers doivent parcourir la distance qui sépare les cités côtières de la montagne. La longue traversée de la savane peut alors durer plusieurs semaines. C'est une étape redoutée en raison des obstacles variés qui la ponctuent. La représentation du Kilimandjaro en tant que relief précis, est très liée à la perception des chemins qui y mènent. Accéder au pied du Kibo semble une entreprise gigantesque.

1- Une montagne cernée de périls

Dans leur crainte d'être trop sérieusement concurrencés par ces nouveaux venus, les Arabes et les Swahili des côtes dressèrent aux missionnaires un portrait angoissant de ce qui les attendait. L'intérieur était réputé pour la multitude d'animaux sauvages et des bandes de voleurs qui guettaient les caravanes, à l'affût dans les plaines. Cela inquiéta d'autant plus Krapf qui savait qu'un marin français du nom de Maizan avait été sauvagement assassiné deux ans plus tôt, en 1845, et à moins de 150 kilomètres de la côte. Celle-ci représente à cette époque le dernier espace de civilisation face à un continent dangereux et imprévisible. Le nom donné à cette contrée, hostile et presque inconnue, est *le nyika*.

Mais avant de s'aventurer sur les pistes parsemées d'embûches, le premier souci du missionnaire est de constituer une caravane avec des porteurs. On trouve ici un obstacle de taille au succès des périples exploratoires. La description qu'en fait le Père Le Roy est éloquente¹³ :

« Reste maintenant ... à nous procurer des porteurs ... nous n'avons plus à choisir que parmi la tourbe innommable des esclaves marrons, voleurs, menteurs, ivrognes, déserteurs, vagabonds, fainéants, malandrins, écumeurs de caravanes, dont la profession est de s'engager chez les voyageurs européens, les nouveaux-venus, pour recevoir des avances et filer ... c'est ... parmi cette truandaille qu'il faut faire un choix. » A l'heure du départ, cinq porteurs ont disparu.

Disputes, insultes, bagarres, grèves ralentissent la progression des caravanes vers le Kilimandjaro. Au cours des traversées, il est fréquent que des porteurs qui fuyaient un créancier ou un maître déserté, soient forcés d'abandonner la caravane. Cela rappelle avec quelles difficultés Christophe Colomb fit la traversée de l'Atlantique à la tête d'équipages de repris de justice.

Cependant, ce que redoutent par dessus tout les explorateurs pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle, ce sont les tribus hostiles et les animaux sauvages. Ces derniers sont très nombreux à parcourir le *nyika*. Les vastes étendues herbeuses sont peuplées de buffles, d'éléphants, de girafes, de rhinocéros. Zèbres et antilopes complètent la liste des herbivores auxquels il convient d'ajouter leurs nombreux prédateurs : lions, léopards, hyènes ou encore rapaces. Toute cette faune sauvage, qui fait aujourd'hui le succès des parcs tanzaniens et kenyans, représente pour les explorateurs des dangers

¹³ Le Roy, 1893, p.19-20.

certains. Les caravanes sont des cibles potentielles du fait de la présence de proies faciles : hommes, ânes, chevaux (documents 7, p.27 et 8 p.28). Le transport des vivres renforce encore cet attrait. Les voyages sont placés sous le signe de l'inquiétude devant les attaques imprévues (documents 9 p.28 ; 10 p.29, et 11 p.30).

Si la faune africaine occasionne des périls, elle est aussi une source d'aliments si le besoin s'en fait sentir. La chasse devient rapidement source de nourriture, et elle apporte son lot de trophées. Il se peut que ce soit à cette époque qu'est née la chasse sportive sans autre but que de collectionner les animaux insolites du continent africain, qui de prédateurs devinrent proies. Quoi qu'il en soit, on retrouve dans les gravures des différents voyageurs de nombreuses scènes de chasse qui forcent d'ailleurs le trait sur le courage et l'héroïsme des aventuriers (documents 12 p.31, et 13 p.32). Ceux-ci sont inséparables de leur fusil, et ils semblent acquérir, par la chasse, ce qui ressemble à des lettres de noblesse (document 14 p.33).

Autre péril : les attaques de la part des indigènes. La conquête du Kilimandjaro passe invariablement par l'entrée en territoire massai, et ceux-ci sont désignés comme les terroristes de l'Afrique orientale. Il n'existe pas un ouvrage traitant de l'exploration de cette partie du continent qui fasse l'impasse sur les pasteurs massai. L'accent est mis sur leur cruauté, leur habileté au combat et surtout sur la crainte qu'ils inspirent.

« En amont de Mkaramo les îles du fleuve (Pangani) sont inhabitées : la population s'est réfugiée sur les montagnes. Les Oua-Paré, agriculteurs et bergers, craignent tellement les incursions des Masai, qu'ils ne mènent même pas leur bétail au pâturage ; ils l'engraissent à l'étable, ce qui n'empêche qu'on vienne souvent le leur ravir. »¹⁴

Plus bas : *« Le petit peuple Oua-Taveta se cache au sud-est du Kilimandjaro ... ce sont les grands arbres qui ont sauvé son indépendance. La ville s'est entourée d'estacades derrière lesquelles les indigènes bravent les Masai ... Leur race est actuellement très mélangée, par le fait du croisement avec les familles de Oua-Kouafi, qui sont venues leur demander un asile et des terres ... »¹⁵*

Reclus utilise tout un vocabulaire de la terreur, de l'agression : « se cache », « demander un asile », « incursions », « population ... réfugiée ». Les alentours du Kilimandjaro sont décrits comme des zones de grande insécurité. Selon lui, le pays chagga lui-même n'est pas épargné :

« Le royaume le plus important, celui de Matchamé, n'est pas assez puissant pour se garantir des attaques des Masai qui le pressent au sud et à l'ouest ; de vastes régions des plus fertiles, qui pourraient nourrir des centaines de mille habitants, sont complètement désertes... »¹⁶

¹⁴ Reclus, 1888, p.783.

¹⁵ Reclus, 1888, p.783. Informations de C.New et J.Thomson.

¹⁶ Reclus, 1888, p.784.

La réputation des Massaï est si noire que certains explorateurs ont toutes les peines du monde à organiser leur expédition. C'est le cas du docteur Fischer « *qui vient de partir de Zanzibar, se proposant de visiter la redoutable tribu des Massaï, dont la réputation de férocité est telle que l'explorateur n'a pu trouver de porteurs sur la côte ...* »¹⁷

On imagine aisément l'état émotionnel des voyageurs occidentaux en partance pour l'intérieur du continent avec, en tête, de telles représentations de ce qui les attend. Rappelons-nous la description excentrique de Malte-Brun en 1837 au sujet des *Jagas* dont le portrait semble faire écho à celui des Massaï. Mgr Le Roy n'échappe pas à la règle :

« *Prenez garde, les Massaïs sont sur votre chemin, descendant chez les Digos pour y porter la guerre et y voler des bœufs ... en campagne, les Massaïs attaquent tous ceux qu'ils rencontrent ... ils sont les terribles guerriers qu'on sait.* »¹⁸

Joseph Chanel attribue tout de même une faiblesse à ce peuple guerrier puisqu'il prétend que les Massaï craignent la forêt du pays Taveta¹⁹. Il confirme en cela ce qu'avait évoqué Reclus.

Pour étayer le discours sur les Massaï, et renforcer par là même la frayeur qu'ils inspirent, on les représente par des gravures dans lesquelles ils ne quittent jamais leurs attributs guerriers. Les documents 15 à 19 révèlent des hommes athlétiques, au regard féroce, portant constamment une lance d'acier, un bouclier et des parures de plumes. Un poignard et un casse-tête complètent parfois la panoplie massaï (documents 17 p.35, 18-19 p.36). Pour parfaire le tableau, on les représente aussi en pleine action, lors de l'assassinat d'un porteur, en prenant bien soin de souligner quel divertissement constitue cet acte pour eux — noter le sourire du Massaï de gauche dans le document 18 — ou lors de danses et de chants virils (document 20 p.37).

La vulnérabilité des caravanes face aux tribus guerrières de l'intérieur est donc fondée sur la surreprésentation des Massaï à cet époque. Nous verrons dans la seconde partie de cette étude que ce cliché change avec le temps. Au danger du conflit, il convient d'associer d'autre part la rudesse du climat qui met à l'épreuve les organismes des explorateurs. Reclus décrit le *nyika* comme une vaste étendue aride. C'est un pays d'arbres rabougris, d'arbustes épineux et d'herbes basses « *où l'eau n'est pas suffisante pour entretenir une végétation active* »²⁰. De son côté, J. Thomson souligne la souffrance infligée par la chaleur dans cette plaine sans ombre²¹, tout comme un missionnaire de la côte qui s'exclame : « *La chaleur de Zanzibar m'étouffe et me tue* »²². Il évoque par ailleurs la rareté de l'eau qui est, dit-il « *la grande épreuve du voyage* »²³. L'eau est finalement un souci constant puisque son absence dérange autant que sa présence. En effet, dans le pays Taveta, la présence de l'eau est synonyme de fièvres et d'autres maladies²³. Cette cuvette,

¹⁷ encart de la Société de Géographie dans un journal daté du 8 janvier 1883. Archives de la Congrégation du Saint-Esprit, Paris.

¹⁸ Le Roy, 1893, pp.143 et 415.

¹⁹ Chanel, 1894, p.408.

²⁰ Reclus, 1888, p.779.

²¹ Thomson, in Pavitt, 1989, p.87.

²² Lettre du 28 janvier 1901, signature illisible, destinataire inconnu. Archives de la Congrégation du Saint-Esprit.

²³ Thomson, 1885, p.306.

située au sud-est du Kilimandjaro, et arrosée par les cours d'eau descendus du Kimawenzi est décrite par Le Roy comme une véritable oasis, qui a malheureusement son lot d'inconvénients :

« Çà et là, on voit sourdre des sources et presque partout on n'a qu'à creuser 1 ou 2 pieds pour trouver l'eau. C'est là le secret de la prodigieuse fertilité de ce coin de terre, et pour les étrangers surtout, de son insalubrité réelle. Les montagnards du Kilima-Ndjaru ne peuvent y faire un séjour un peu prolongé sans en emporter une fièvre, un rhumatisme ou une dysenterie. »²⁴

En résumé, le Kilimandjaro est décrit dans la deuxième moitié du XIXe siècle comme une destination particulièrement périlleuse. Les représentations de cette époque accordent une large place au thème de l'accessibilité. Parallèlement, l'observation de la montagne et sa comparaison avec les autres éléments géographiques régionaux, favorise l'apparition d'une autre représentation : celle d'une montagne singulière, assimilable à une île.

2- Une montagne-île

Le Kilimandjaro est la première montagne d'Afrique enneigée observée à la latitude de l'équateur (3° sud). Dès sa découverte par Rebmann en 1848 et l'annonce de la présence de neige au sommet dans le *Church Missionary Intelligencer* d'avril 1849, la communauté scientifique européenne réagit vivement. L'étonnement et le doute sont grands. William D. Cooley, géographe anglais passant pour être un spécialiste de l'Afrique, s'oppose avec virulence à la thèse de Rebmann. La présence de neige sous l'équateur est pour lui impensable, et il attribue les déclarations du missionnaire au jeu de l'imagination et d'une vue affaiblie²⁵. Pour Cooley, cette montagne s'appelle « *Kirimanjara* » et est recouverte de corail rouge²⁵. Il est par ailleurs fort probable que la virulence de Cooley s'explique par sa répugnance à modifier les cartes d'Afrique qu'il venait d'achever.

La controverse qui suivit plaça l'Afrique orientale au centre des intérêts géographiques de l'époque et provoqua le lancement de plusieurs expéditions²⁶. Il fallut attendre 1861 pour que Thornton et von der Decken observent la neige au sommet depuis l'altitude de 2500 mètres, pour que soit reconnue l'« invention » de 1848. Le résultat immédiat de ces années de joute scientifique, c'est que le Mont Kilimandjaro a rapidement pris sa place sur toutes les cartes de l'Afrique. Dès lors, la montagne légendaire est devenue un point précis de l'espace, un repère, un centre d'intérêt majeur.

Le Kilimandjaro est, à cette époque (entre 1848 et 1900 environ), considéré dans son ensemble, comme un objet observé de l'extérieur. Le narrateur se place en témoin situé au pied du Kilimandjaro, le contemplant dans son entier sans trop s'attarder sur les détails. Cela a pour effet de replacer la montagne dans son environnement régional :

²⁴ Le Roy, 1893, p.204.

²⁵ Reader, 1982, p.9.

²⁶ Pavitt, 1989, p.46.

l'étendue du *nyika*. Par ailleurs, les auteurs parlent de « *la montagne* », ce qui souligne bien l'unité, la ponctualité de ce relief. On retrouve cela dans les très nombreuses gravures d'époque qui représentent la montagne (documents pp.38-39). De cette façon, et sans que le terme apparaisse, le Kilimandjaro est peu à peu représenté comme une île.

En effet, du point de vue topographique, les explorateurs soulignent aussitôt le contraste entre la platitude du *nyika* et les reliefs : Usambara, Taïta, Paré :

« Les montagnes de l'intérieur, où viennent s'enrouler les nuages, interrompent l'étendue du Nyika par la verdure de leur pentes ... »²⁷

La périlleuse savane apparaît ponctuée d'oasis de verdure en forme d'îles hautes. L'image de fertilité est probablement rehaussée par l'aridité de la savane et la difficulté que représente sa traversée. A son arrivée au pied du Kilimandjaro, Rebmann souligne cette impression :

« I gazed on the lovely country which seemed to be bursting with plenteousness ... on the foot of the mountains, the richest vegetation of a perfect dark green of perpetual summer ... »²⁸

Au sud-ouest du Kilimandjaro, une forêt dense occupe une petite cuvette : c'est le pays Taveta, dont l'abondante végétation est directement dépendante de l'eau provenant du relief voisin. Quand Thomson y parvient, il retranscrit sa vision avec le même enthousiasme que le missionnaire :

« (From) the burning heat and barren wastes of the nyika to the leafy labyrinths and bosky bowers of the little African Arcadia of Taveta ... it was as if we had passed from purgatory to a paradise. »²⁹

Pour les explorateurs dont le but est d'accéder au Kilimandjaro, l'arrivée au pied du relief représente une assurance de repos, une contrée accueillante après les contraintes subies dans la savane. Pour ceux qui se rendent ailleurs — Thomson, par exemple — la montagne constitue une étape paisible, une halte de repos avant de reprendre l'exploration. Pourtant, à ma connaissance, aucun auteur de la seconde moitié du XIX^e siècle ne parla d'« île », mis à part Johnston³⁰. Il faut attendre 1938, pour que Fernand Maurette ait à nouveau recours à ce terme :

« Au milieu de cette mer d'herbes brûlées (le Nyika), les grands massifs surgissent comme des îles de verdure, d'humidité et de fraîcheur ... »³¹ (documents p.40)

Un autre caractère insulaire du Kilimandjaro, lié aussi aux formations végétales, réside dans les allusions à l'étagement de la végétation — le terme lui-même n'est pas

²⁷ Reclus, 1888, p.779.

²⁸ Rebmann, in Pavitt, 1989, p.46.

²⁹ Pavitt, 1989, p.87.

³⁰ Johnston, in Le Roy, 1893, p.8-9.

³¹ Maurette, 1938, p.112.

employé — ainsi qu'à son originalité. Johnston intègre la montagne à l'ensemble des hauts reliefs de la zone tropicale, qui offrent parfois des formations résiduelles scientifiquement intéressantes.

« Dans la grande élévation du Kilima-Ndjaru, dit-il, et dans le fait que ce massif neigeux se trouve dans la zone équatoriale, — offrant ainsi une extraordinaire succession de climats sur ses larges pentes, — on a vu des causes suffisantes pour avoir donné naissance ou développement à beaucoup de traits curieux dans sa faune et sa flore. Des conditions pareilles n'avaient été rencontrées que dans l'Amérique centrale et méridionale, nulle autre montagne des tropiques ne s'élevant jusqu'à la ligne des neiges perpétuelles. Du reste, les grandes chaînes des régions peu connues sont toujours intéressantes pour les naturalistes. Les hautes montagnes isolées sont souvent comme des îles en plein Océan : elles servent de refuge et de retraite dernière à des types primitifs ou à des formes particulières ... »³⁰

En affirmant de la sorte la particularité scientifique du Kilimandjaro, Johnston lui confère alors une image de laboratoire naturel de la connaissance, ce qui, à mes yeux, renforce son insularité : jusqu'alors associé aux autres reliefs régionaux en tant qu'oasis de fraîcheur, il se démarque ainsi par un intérêt botanique et zoologique qu'aucune autre montagne ne possède. Dans le récit de son ascension, le Père Le Roy³² décrit la partie supérieure de la montagne comme « *un monde nouveau* », emplies de « *plantes extraordinaires* » (documents 27 p.41, et 28 p.42). L'ampleur de la découverte fait dire au missionnaire qu'il s'agit d'une « *montagne mystérieuse* » (p.316). Je crois qu'il y a là un véritable parallèle avec la représentation des îles des mers du sud, explorées au XVIII^e siècle par Cook, Bougainville et La Pérouse.

Enfin, dernier élément qui permet de comparer le Kilimandjaro à une île, la nature des échanges anthropiques entre le Kilimandjaro et son pourtour. La contribution de Reclus (1888), qui synthétise les connaissances antérieures à cette date, montre que les populations montagnardes entretiennent relativement peu de relations avec l'extérieur. Le géographe opère une répartition schématique des groupes humains : les Massaï occupant les plaines et se livrant aux raids et à la migration, tandis que les Chagga, pour ne citer qu'eux comme montagnards, sont dépeints comme sédentaires et isolés. Grossièrement apparaissent deux sortes de dynamiques : une mobilité des Massaï qui s'effectue sur un plan horizontal, au gré des pâturages ; et une mobilité chagga essentiellement verticale, entre les hauts et les bas du relief. Les deux communautés trouvent leur point de contact au moment des attaques massaï, ou plus gaiement, lors de la vente par les forgerons chagga³³ (document 29 p.43) des lances métalliques qui font la fierté des pasteurs de la plaine.

On remarque donc qu'il existe un grand nombre d'éléments qui concourent à l'élaboration d'une image insulaire du Kilimandjaro. De l'île haute au château-fort, l'idée d'isolement était trop proche de celle de la sécurité pour ne pas être citée. Il est vrai que le

³⁰ Johnston, in Le Roy, 1893, p.8-9. C'est nous qui soulignons.

³² Le Roy, 1893, chap. XX, p.301.

³³ Reclus, 1888, p.785 ; Le Roy, 1893, p.421 ; Chanel, 1894, p.418.

récit d'exploration du XIX^e siècle met fortement l'accent sur le soulagement que procure l'arrivée au pied de la montagne.

3- Une montagne-refuge

La conjonction des deux précédentes représentations, à savoir l'hostilité des plaines du *nyika* d'une part, et la nature insulaire du Kilimandjaro d'autre part, ont d'une certaine façon induit une troisième image de la montagne : celle d'un refuge face aux agressions diverses de l'espace régional.

En premier lieu, c'est le climat qui constitue un adoucissement des conditions de vie. Après la canicule des vastes plaines, les missionnaires trouvèrent sur les pentes de la montagne le confort climatique qui leur faisait tant défaut depuis leur arrivée en Afrique. A ce sujet, il faut se rappeler que si Rebmann découvrit seul le Kilimandjaro, c'est en raison de la trop grande fatigue de Krapf qui ne put l'accompagner, harassé par les fièvres qu'il était³⁴. A son arrivée, Rebmann s'exclame :

« *So beautiful was the country, so delightful was the climate.* »³⁵

En 1890, dans une lettre de Mgr de Courmont — qui a accompagné le Père Le Roy — destinée au président du Conseil Central de la Propagation de la Foi, celui-ci décrit le Kilimandjaro comme un pays « *fertile, sain et très populeux* »³⁶.

Cette nette opposition entre hauteurs salubres et plaine infestée place la montagne en position d'abri au point que les Chagga envoient leurs esclaves à Arusha chercher du sel de potasse (assaisonnement de l'alimentation et monnaie d'échange) plutôt que d'y aller eux-mêmes³⁷.

La luxuriance végétale des pentes du relief, liée aux chutes de pluies et à la qualité des sols, représente aussi une garantie de sécurité alimentaire. Le Kilimandjaro apparaît comme une sorte de garde-manger invariable, la constance de sa verdure contrastant violemment avec le balancement saisonnier de la sécheresse dans la plaine. Seule zone extérieure à représenter une réserve alimentaire, le Kahé (document 30 p.44, et 50 p.71), au pied de la montagne. Cependant, sa proximité géographique et le fait que ses ressources en eau proviennent directement du Kilimandjaro en font quasiment une extension de celui-ci. Selon Le Roy, il s'agit d'une contrée où se font des « *chasses merveilleuses* ». Toute la grande faune africaine s'y réunit : éléphants, buffles, antilopes, zèbres, etc.

« *... la plupart des caravanes de Pangani se rassemblent et font leurs provisions avant de s'engager dans le pays Massai ou de rentrer à la côte ; ce qui en fait l'agrément, c'est la prodigieuse quantité de gibier qui l'entoure. On peut en juger par ce menu détail : nous sommes restés là quatre jours pendant lesquels soixante personnes, Européens et Africains, n'y ont vécu que de la chasse de deux hommes.* »³⁸

³⁴ Reader, 1982, p.7 §2.

³⁵ Pavitt, 1989, p.44.

³⁶ Archives de la Congrégation du Saint-Esprit, Paris.

³⁷ Chanel, 1894, p.424.

³⁸ Le Roy, 1893, p.390.

Les représentations graphiques de ces terres giboyeuses sont elles aussi nombreuses et s'apparentent à celles, déjà citées (cf. B/1-), des troupeaux du *nyika*. La profusion des images semble souligner celle des animaux. Ceux-ci, de par leur espèce (documents 31-32 p.45), révèlent que la chasse aux abords du Kilimandjaro — et au sein même de sa forêt, où les missionnaires de Kiléma se fournissent en viande — adopte assez nettement un caractère sportif. Je pense qu'il faut y voir une préfiguration des safaris de chasse qui se sont développés au XXe siècle dans cette partie de l'Afrique.

Enfin, l'élément sans doute primordial de la représentation sécurisante du Kilimandjaro vient de l'image qui est donnée des Chagga par les premiers explorateurs. Faisant écho à la terrifiante description des Massaï héritée de Malte-Brun, davantage désignés comme des guerriers que comme des pasteurs, les représentations graphique et textuelle des Chagga sont nettement plus positives — au moins dans un premier temps, (cf. II/C/2).

En 1888, Reclus décrit le peuple montagnard du sud du Kilimandjaro dans des termes élogieux. Pour lui, les Chagga sont la bonté même :

« La maturité physique des époux est probablement une des raisons qui font de la race tchaga l'une des plus belles d'Afrique. » Plus loin : *« la bonté du climat, la régularité des moeurs agricoles, la sobriété de la nourriture, l'excellence des fruits contribuent aussi à donner aux Oua-Tchaga la supériorité sur leurs voisins en force et en santé. »* (p.785).

Dans l'ensemble, la population est des plus vertueuses. Ils sont tout à la fois de *« très bons agriculteurs »* et des *« forgerons ... sans rivaux dans l'Afrique orientale »*, leurs productions industrielles constituant les *« chefs-d'œuvre de l'art tchaga »*. Rien moins. Le Père Le Roy les décrit d'ailleurs comme *« une population très intéressante, intelligente et progressive »* (p.346).

Cependant, dès les premières explorations de Rebmann s'opère une différenciation entre la représentation des chefs chagga et celle de leurs sujets. Le contact s'établit vraisemblablement moins bien avec les premiers. En effet, lors de son deuxième séjour au Kilimandjaro en avril 1849, le missionnaire trouve en la personne du chef Mamkinga, de Machamé, un interlocuteur indélicat : celui-ci réclame tous les biens que transporte Rebmann. Le missionnaire parle de « persécutions », de « vols », de « menaces », de « pillages » et décrit la cour de Mamkinga comme des gloutons et des avarés³⁹. Dès lors, les explorateurs perpétuèrent cette image du chef chagga, capricieux et escroc. Thomson, lors de son périple chez les Massaï est mis en garde contre le chef Mandara, de Moshi (document 33 p.46).

A l'occasion, on cite parfois l'existence de quelques raids chagga sur les habitants des monts Paré ou du Taveta⁴⁰, mais il ne s'agit pas là des relations entre montagnards et Européens, et finalement, cela influa peu sur leur image. L'immense majorité des sujets, disséminés sur les pentes de la montagne conservent donc une excellente réputation :

³⁹ Pavitt, 1989, p.48.

⁴⁰ Chanel, 1894, pp.406 et 418.

« Les Washagas, ou noirs indigènes de la région montagneuse, sont intelligents, industriels, désireux de s'instruire ... Nous pouvons donc augurer beaucoup de bien de cette mission ... » (Mgr de Courmont, 1890).

Leurs qualités de paysans ne tardent pas non plus à être soulignées :

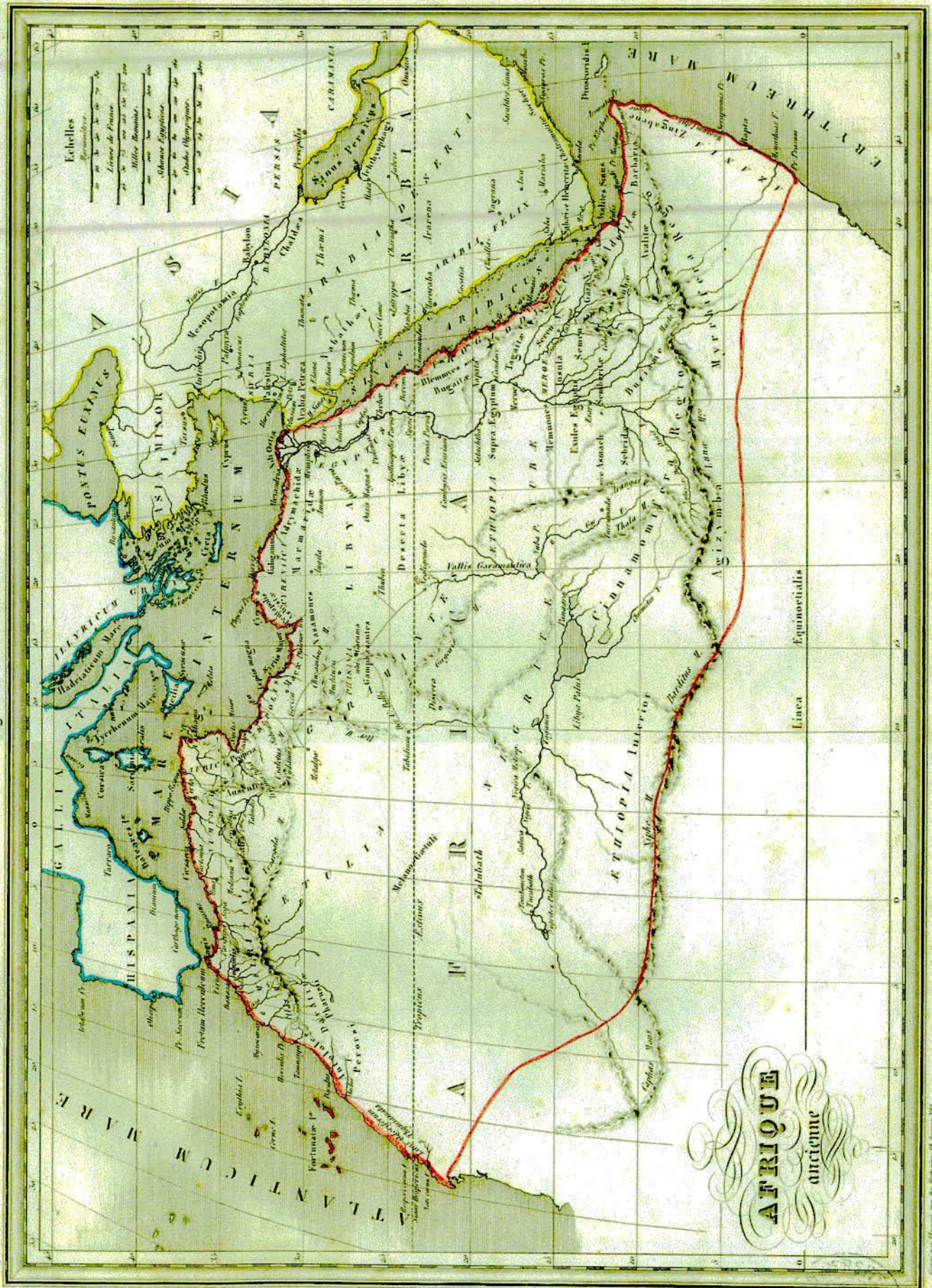
« Tous ces habitants de la montagne sont fort habiles à capter l'eau des torrents, parfois à de très grandes distances, et à la conduire, par des canaux, dans leurs champs et leurs plantations. » (Chanel, p.414).

Les gravures des Chagga les montrent le plus souvent dans leurs champs (documents pp.47-48), les femmes et les enfants étant équitablement représentés avec les hommes, ce qui opère une différence sensible avec les portraits des Massaï, qui diffusaient d'eux l'image d'un mode guerrier, exclusivement masculin et violent. L'attitude et la mise en situation des Chagga reflètent leur quotidien aux champs, et étaie leur réputation de gens hospitaliers.

C'est là l'image globale qui est donnée des Chagga durant la seconde moitié du XIXe siècle. Elle se précise plus tard avec l'établissement de missions qui plongent les religieux dans le quotidien de la montagne. Les observations se font alors à une échelle différente, élaborant ainsi des représentations nouvelles : c'est le temps de la montagne vécue par les Européens.

On remarque que le Kilimandjaro jouit dans les dernières années du siècle d'une réputation extrêmement positive, élaborée en partie sur des qualités réelles de salubrité et d'hospitalité, mais aussi par opposition à l'hostilité des plaines herbeuses, considérées à l'époque comme des espaces d'insécurité et d'inquiétude.

Le XIXe siècle aura donc vu la succession de deux représentations opposées de la montagne : un cliché initial hérité du Moyen Age et basé sur l'ignorance, projetant sur le Kilimandjaro des croyances excentriques et le reliant à la thématique de la Création divine, cette dernière image demeurant par ailleurs d'actualité (cf.IV) ; et la constitution après 1848 d'une image d'espace hospitalier, d'un intérêt et d'un attrait extraordinaires, plongé dans des contrées hostiles. Cette dernière représentation, de laquelle naquit un nouveau portrait, guida l'effort de colonisation, entrepris à partir des années 1890.

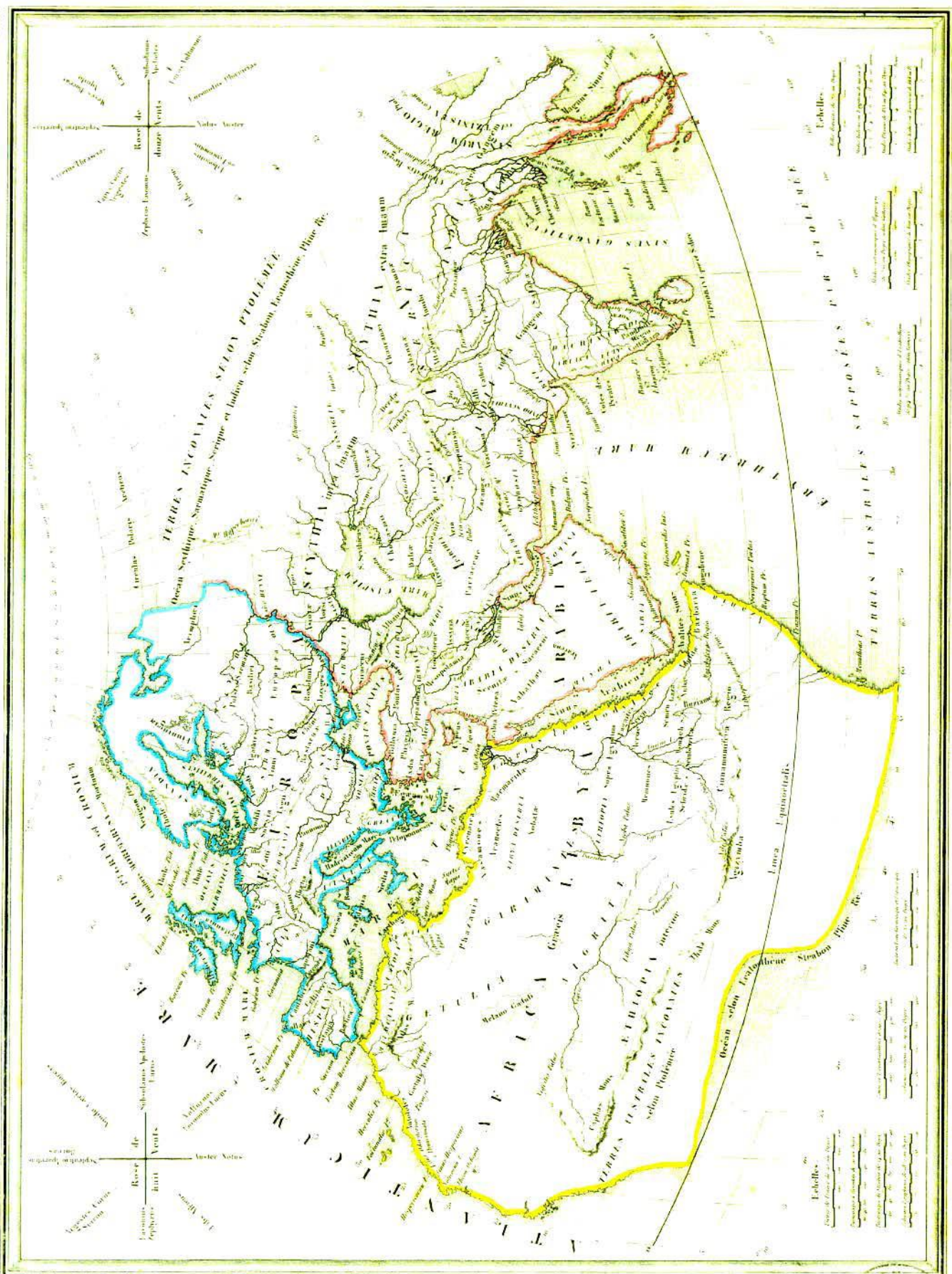


Atlas Malte-Brun, G.U. 1837, Planche 10, Afrique Ancienne.- Document 1

MONDE CONNU DES ANCIENS

PL. 6.

Geographie ancienne



Lisbonne, et de là en Angleterre? Des végétaux de l'Allemagne ne se sont-ils pas répandus de la même manière sur les côtes de Berghen en Norvège (1)? Mais il faut avouer que les assertions de Bruce n'offrent pas une garantie suffisante pour admettre le cannellier, le laurier-casse ou même le café, au nombre des végétaux de la région centrale d'Adel et d'Ajan. La myrrhe seule est aujourd'hui apportée des ports abyssinien dans celui de Moka (2).

« Il nous reste à nous enfoncer dans l'intérieur du continent. Malheureusement peu de lignes suffiront pour rappeler les vagues traditions qui sont arrivées jusqu'aux Européens.

« Les *Jagas* parcourent à l'est du Congo d'immenses contrées désertes. On prétend que ces Tatares de la zone torride, après s'être réunis aux *Mou-Zimbes* ou *Mazimbes*, ont paru en conquérans dévastateurs sur la côte de Quiloa. D'un autre côté, le nom de *Mou-Jaco*, porté par Battel et Dapper très-loin au nord-est du Congo, semble marquer un établissement temporaire de *Jagas*. Il nous paraît que les *Zimbes* ou *Mou-Zimbes* doivent être identiques avec les *Cimbebas*, nomades à l'ouest du Betjouanas. Enfin, les *Mon-Gallas* ou *Mou-Gallas*, sur la côte de Quiloa, nous paraissent une émigration des *Gallas*, voisins de l'Abyssinie. C'est d'après ces données que nous nous figurons l'intérieur de l'Afrique australe comme un vaste plateau où des hordes nomades errent sans frein, sans loi et sans but fixe. Cette hypothèse paraît confirmée par les deux témoignages concordans que nous allons citer.

« D'après les récits du marchand d'esclaves de Mozambique, recueillis par Salt, nous savons que les deux nations appelées les *Eevi* et les *Maravi* demeurent à 9

(1) Notes de M. Correa de Serra et de feu M. Wahl, communiquées à l'auteur. — (2) Blancard, Commerce des Indes orient., 83.

tribus nomades et barbares nommées *Jagas*, *Djagas*, *Gia-gues* ou *Schaggu*, par les voyageurs, et qui se donnent elles-mêmes le nom d'*Agaghi* (1), nom qui paraît signifier guerrier. On est d'accord que les *Cassanges* et les *Jagas* sont identiques. Ce peuple ne cultive point la terre et ne possède d'autres bestiaux que ceux dont il s'empare en guerre; il envahit les contrées fertiles de ses voisins, il y consume les fruits de la terre, et, après avoir tout dévasté, il va chercher une nouvelle proie. Les *Jagas* dévorent leurs prisonniers; on frotte de graisse humaine le généralissime, qui d'ailleurs porte une ceinture d'œufs d'autruche, et des espèces d'anneaux de cuivre au nez et aux oreilles. Les femmes des *Jagas* enterrent vifs leurs propres enfans; la nation ne continue son existence qu'en élevant les enfans des nations voisines, ravis à leurs parens à l'âge de douze ans. Le généralissime, dans les grands sacrifices, immole de sa main les victimes humaines. On assure que, dans une certaine fête, ce chef fait lâcher au milieu de ses sujets un lion furieux et affamé. Les *Jagas*, loin de l'éviter, tiennent à honneur de périr sous ses dents meurtrières. Les vieillards et les malades sont abandonnés sans pitié. Les morts, enterrés vêtus de leurs plus beaux habits dans des tombeaux voûtés, ont pour compagnes deux de leurs femmes qu'on y enferme vivantes. Les *Jagas* qui n'ont point de chevaux combattent à pied avec une intrépidité extrême; ils retranchent leurs camps avec soin. Cette nation affreuse a eu son Alexandre et sa Sémiramis. Sous les ordres de *Zimbo*, elle a parcouru l'intérieur de l'Afrique méridionale, et est venue dévaster Quiloa et assiéger Mozambique. Arrivée devant Melinde, l'armée de *Zimbo* essaya une défaite totale, qui fut suivie de la dissolution de son empire; mais *Tembanda*, petite-fille d'un de ses généraux, essaya par ses

(1) Lopez, l. c., p. 77; Battel, l. c., 974; Curti, Voyage au Congo.

milles au moins de la côte orientale, par conséquent au milieu du continent; ces nations, composées d'hommes blancs (on veut sans doute dire olivâtres), font la traite d'esclaves sur la côte occidentale. On met sept mois pour aller de Mozambique dans leur pays, où il se trouve un grand lac d'eau douce. Ce témoignage mérite d'autant plus d'attention, que le voyageur anglais, en le rapportant, essaie de le révoquer en doute (1).

« Selon M. Morice, de l'île de France, qui conclut, en 1776, en son propre et privé nom, pour cent ans, un traité d'alliance et de commerce avec les Maures de Quiloa, il part tous les ans de cette ville une caravane d'Africains qui se rend, par l'intérieur des terres, à la côte occidentale d'Afrique, et revient par le même chemin. Elle se nourrit des végétaux et des fruits qui s'offrent sur la route (2), et surtout de ceux du tamarin. A quelques journées de Quiloa se présente un grand lac, désigné comme une mer d'eau douce; c'est sans doute le *Maravi*. On le traverse sur des pièces de bois, et on fait station à une île qui se trouve au milieu. Les Africains assurent que le terme de leur voyage est « un lac » d'eau salée. Ils y trouvent des vaisseaux semblables aux nôtres, et des Européens auxquels ils vendent leurs esclaves. Ce récit a été confirmé à M. Morice, dans tous les voyages qu'il a faits à Quiloa, par plusieurs habitans qui assuraient avoir fait ce voyage, et la conformité de leurs rapports ne permet aucun doute sur la vérité de ce fait.

« D'après ces récits, on serait presque tenté de croire qu'il n'existe pas à présent de grandes nations, même à demi civilisées, dans l'intérieur austral de l'Afrique, entre le dixième degré du nord et le vingtième du sud. Ce qu'on sait sur les mœurs de quelques tribus, confirme cette idée.

« Droit à l'est du Congo sont les régions où errent les

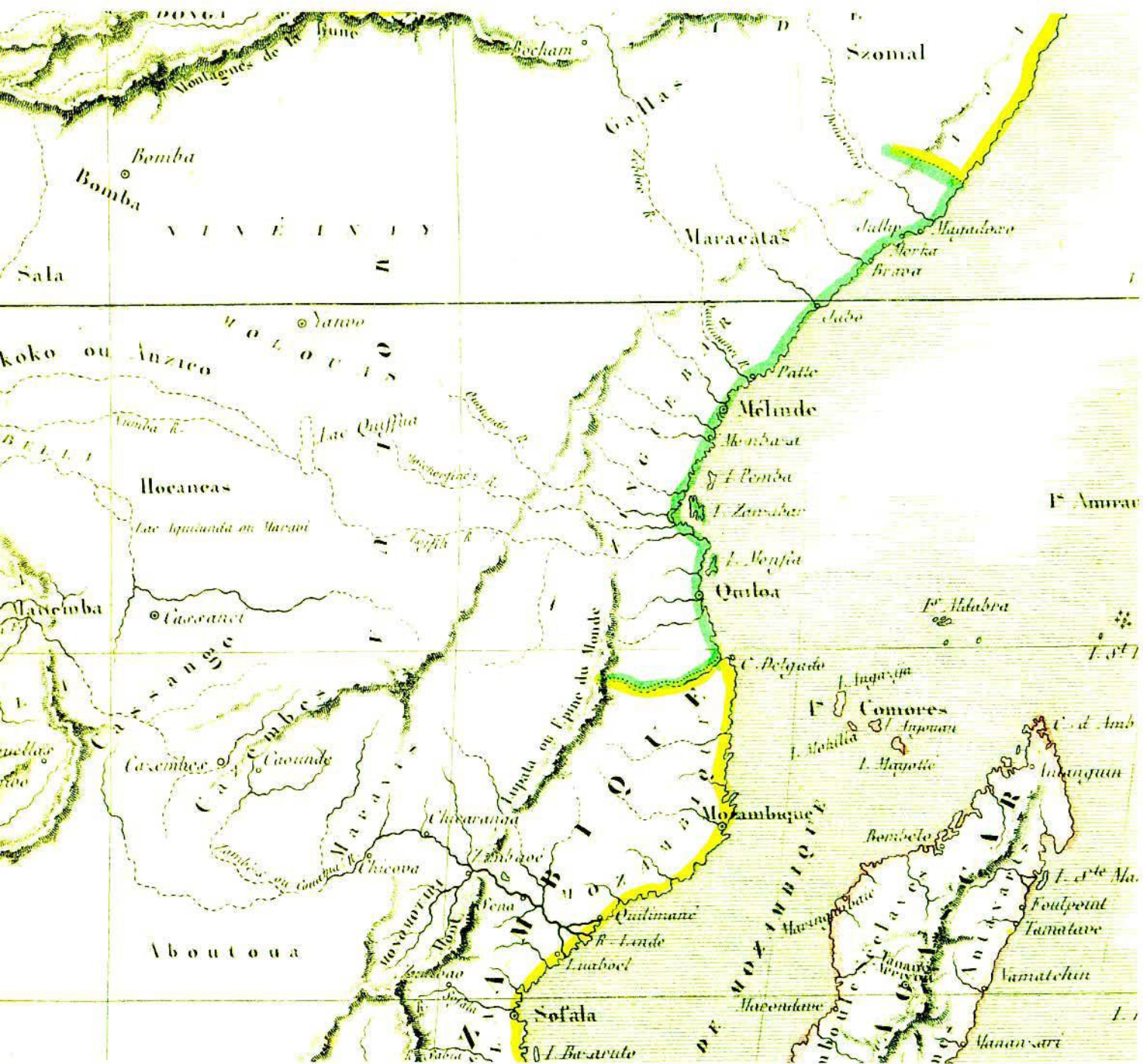
(1) Salt, deuxième Voyage. — (2) Cassigny, Moyens d'améliorer les Colonies, t. III, p. 245, 250, 260.

lois ou *quizeilles* de relever la puissance de la nation. Pour donner l'exemple de la soumission à ses préceptes inhumains, elle saisit son jeune fils, le jeta dans un mortier, l'écrasa, le pila, et fit ensuite extraire de ces restes horribles un onguent, duquel elle mettait quelques gouttes sur son corps chaque jour de bataille. Les *Jagas* ont conservé cet onguent, et leurs chefs, dès qu'ils en ont été graissés, se regardent comme invincibles.

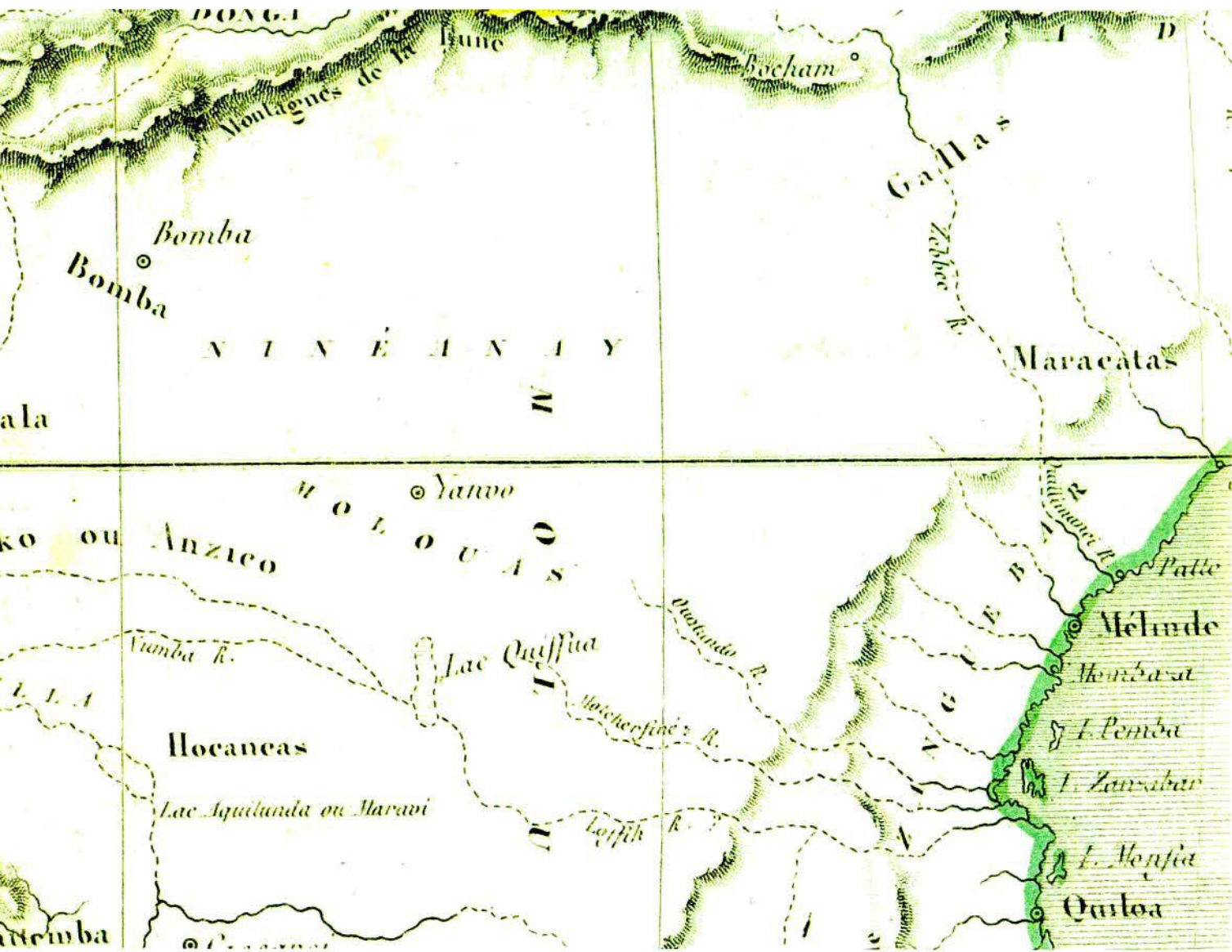
« Les *Bororos*, au nord du Monomotapa, passent pour une nation moins barbare. Les peuples qui habitent les bords du lac *Maravi* ont des villes considérables, sont sujets de l'empire de *Bororos*. Parmi les noms de ces tribus, on est frappé de ceux de *Massi* et de *Ruengas*; l'un rappelle les anciens *Massyli* et *Massyliens*; l'autre paraît identique avec le *Dar-Runga*, situé au sud du Dar-four; or, précisément ce dernier peuple parle un idiôme tout-à-fait différent de celui de ses voisins, et semble, par conséquent, être une colonie venue de plus loin.

« Le nom de *Mono-Emugi*, ou, selon une orthographe plus authentique, *Mou-Nimigi*, désigne le chef du *Ninéanai*, royaume ou plutôt oasis au nord du lac *Maravi*. On dit cet état peuplé, montagnoux et riche en mines d'or (1). Ces mines se trouvent dans la province de *Goragie*; or, nous savons, par M. Seetzen, que dans le *Dar-Bergou* on connaît un dialecte appelé le *gourangou*, ce qui paraît indiquer une province de ce même nom. Le souverain de *Mou-Nimigi* prend aussi, dit-on, le titre d'*accue*, qui rappelle le mot berbère *amazagh*, seigneur. Ainsi, quelques rayons épars marquent partout une liaison entre les nations de l'intérieur austral et celles de l'Atlas et de la Nigritie. On dit que les *Mou-Nimigiens* sont blancs, sans doute comparativement aux nègres.

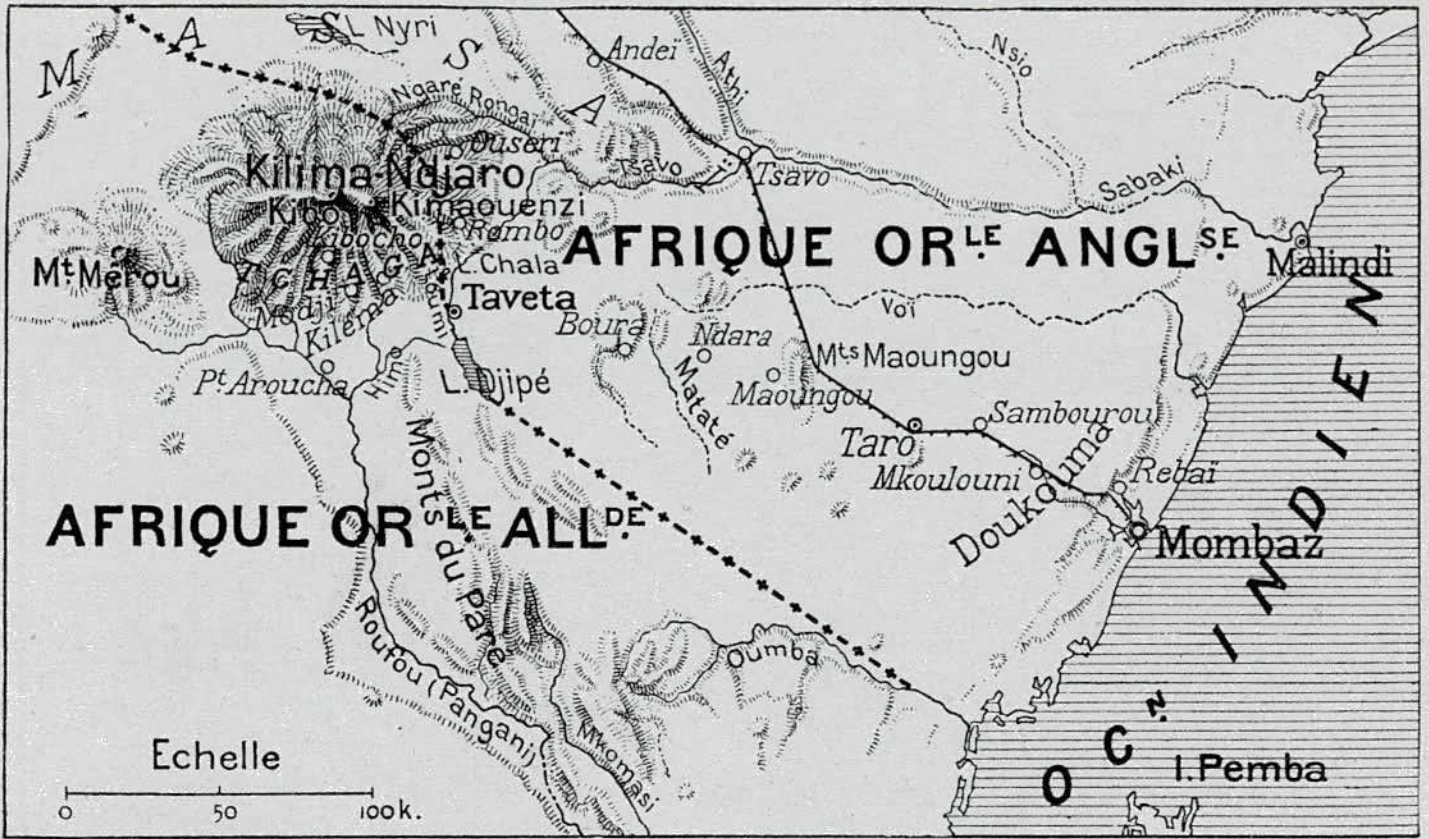
(1) Jean de Santos, La Haute-Ethiopie, liv. III, ch. 1.



Atlas Malte-Brun, G.U. 1837, Planches 69-70, Détail Afrique de l'est.- Document 4



Atlas Malte-Brun, G.U. 1837, Détail Planches 69-70. - Document 5



ITINÉRAIRE DE MM. CHANEL ET GAUTIER, DE ZANZIBAR AU KILIMA NDJARO.

Carte Afrique orientale, Chanel, 1894. - Document 6



Des lions se jettent sur les ânes de la caravane. — Composition de Y. Prunishnikoff, d'après le texte.

Caravane attaquée par les fauves, Thomson, 1886. - Document 7

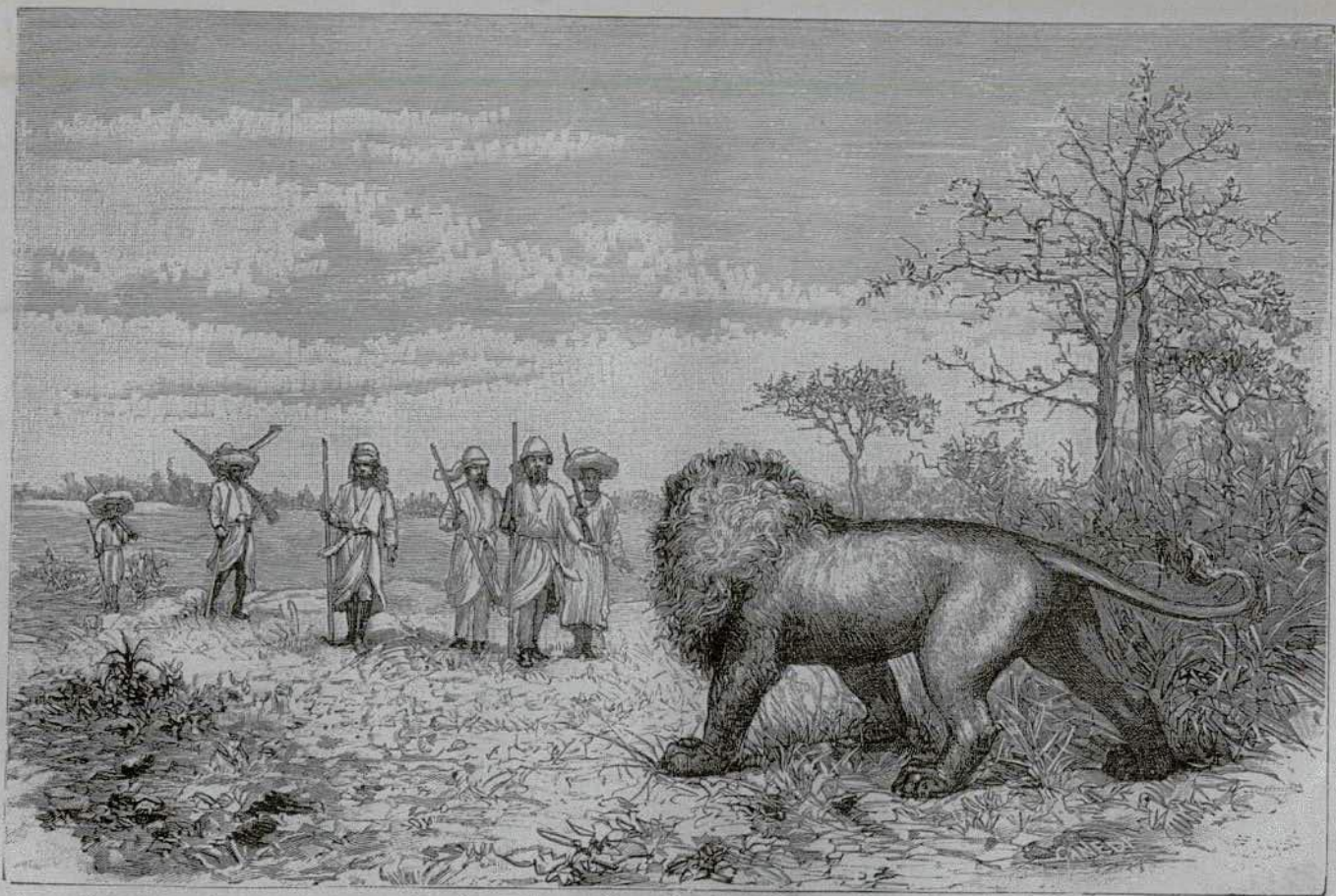
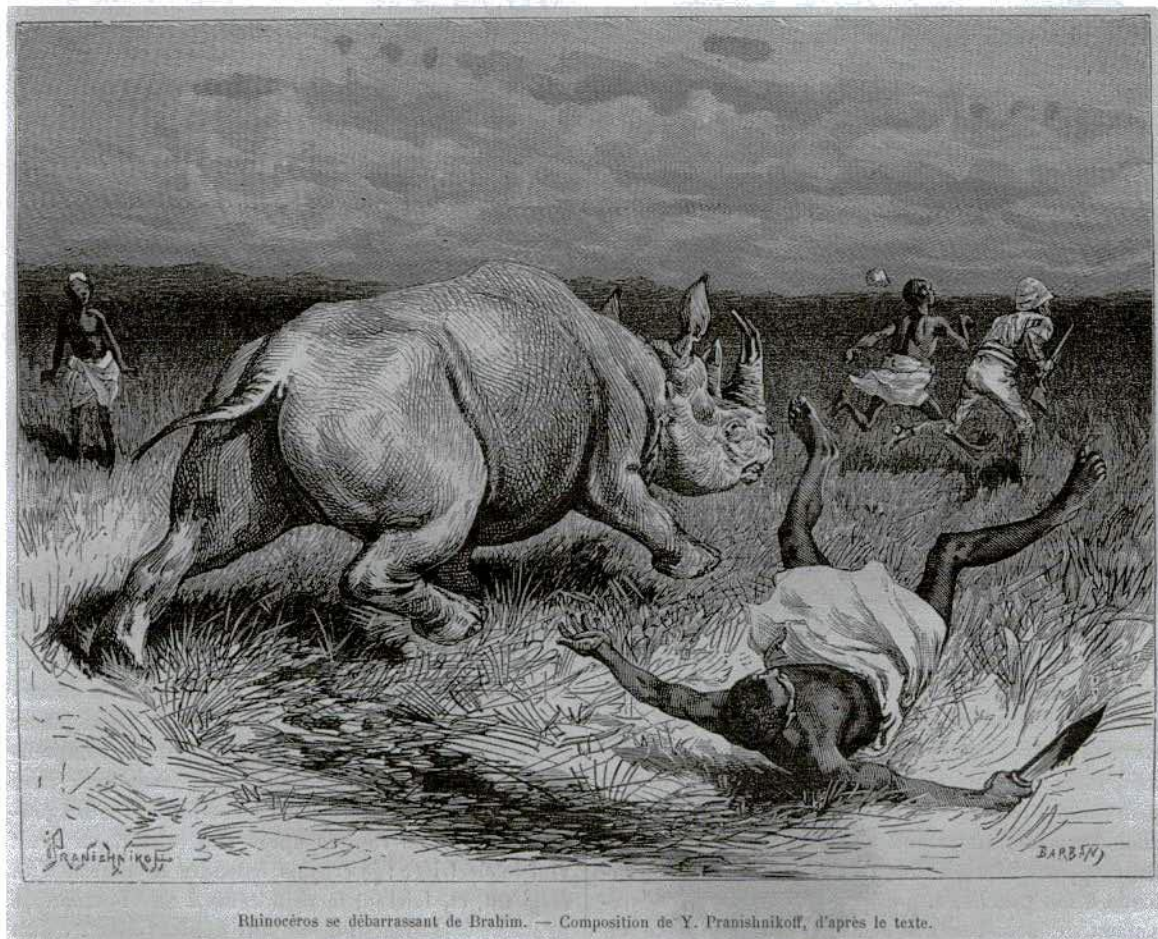


Fig. 35. — UNE RENCONTRE PRÈS DU DYIPÉ. — Dessin de Mgr Le Roy.

Missionnaires face au lion, Le Roy, 1893. - Document 8

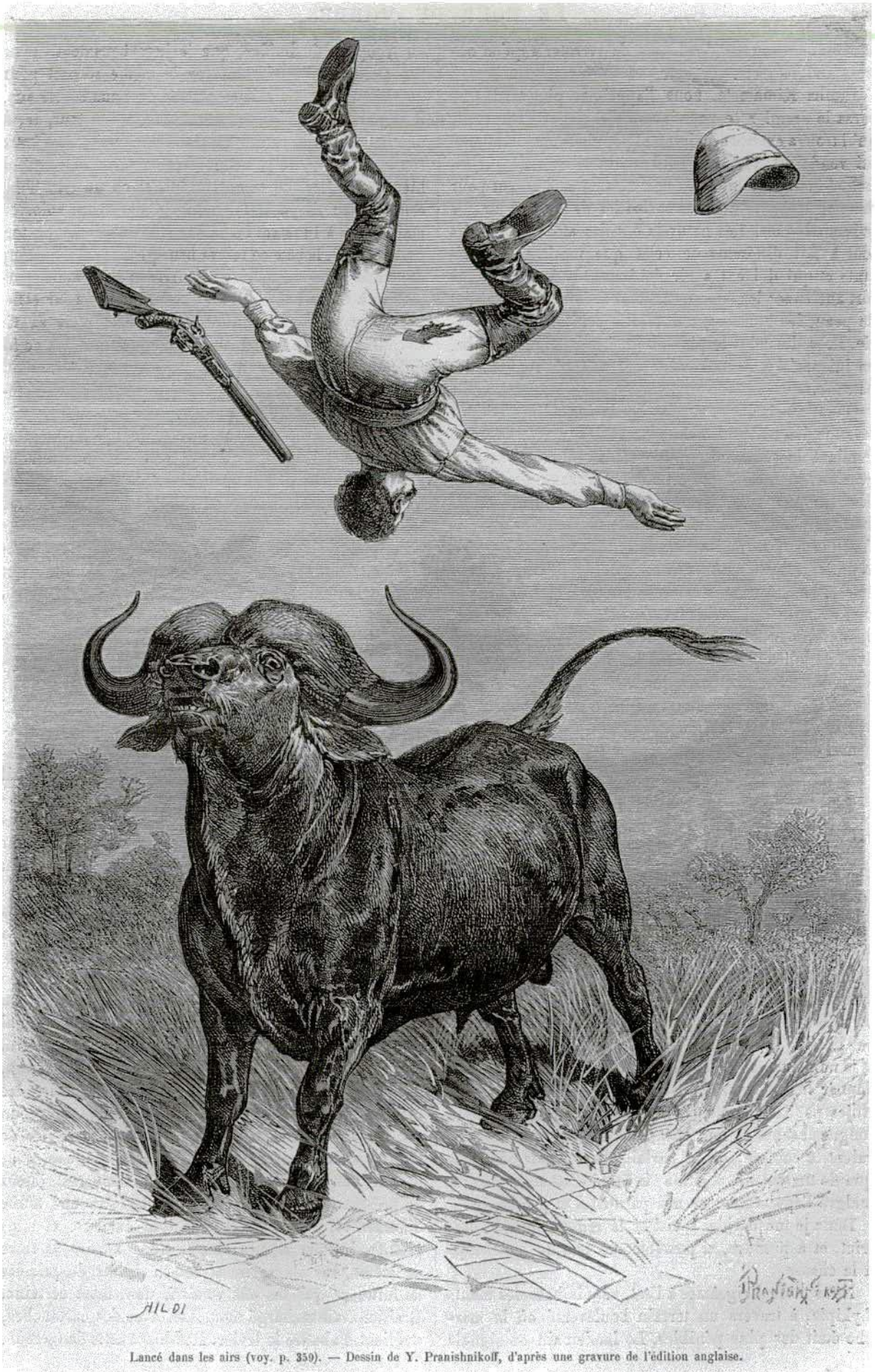


Rhinocéros se débarrassant de Brhim. — Composition de Y. Pranshnikoff, d'après le texte.

Accident de chasse, Thomson, 1886. - Document 9

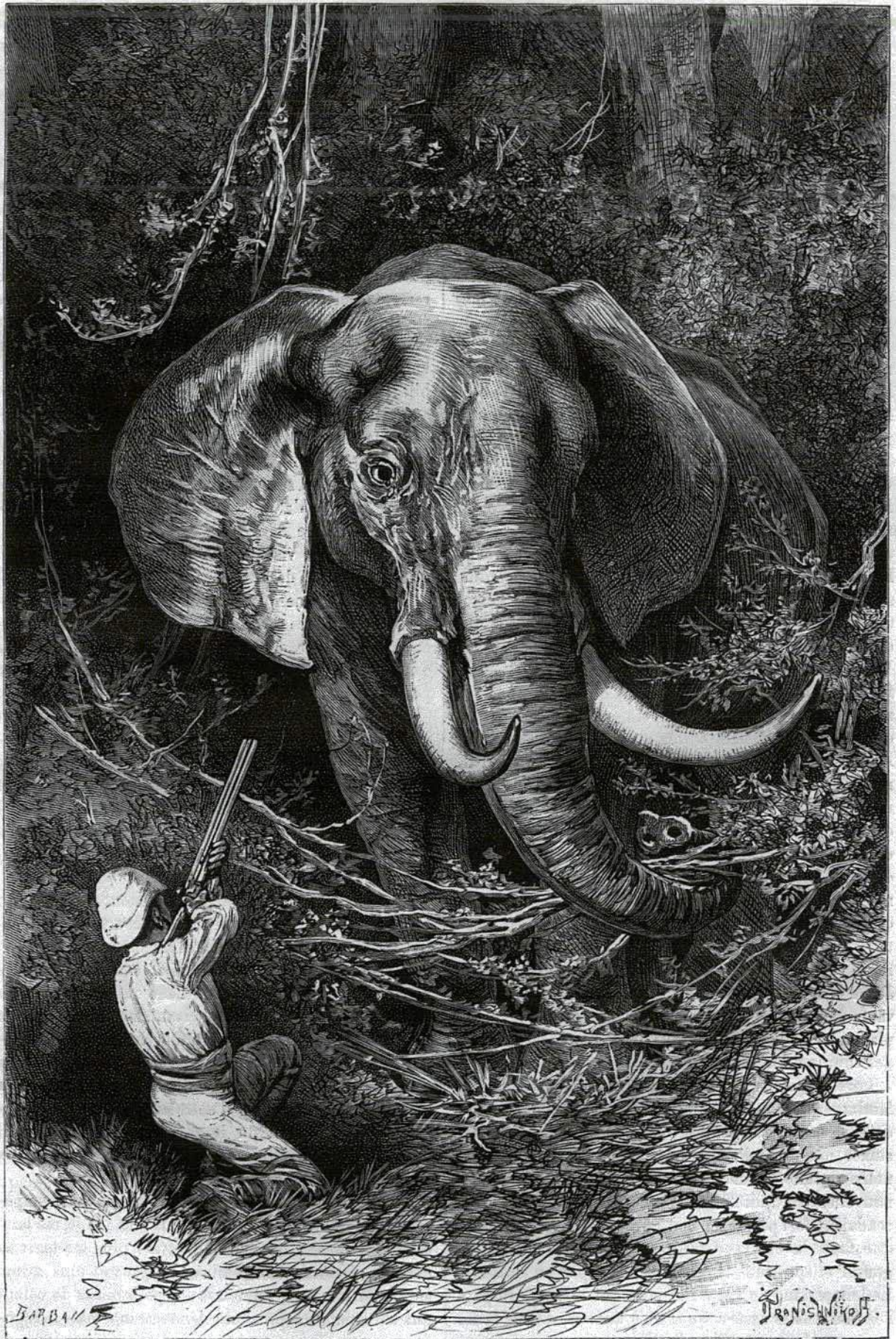


Les périls du *nyika*, Thomson, 1886. - Document 10



Lancé dans les airs (voy. p. 339). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Une montagne difficile d'accès, Thomson, 1886. - Document 11



Contemplant de bas en haut l'énorme bête. — Dessin de Y. Pranshnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Le courage des explorateurs face aux dangers de la brousse, Thomson, 1886. - Document 12



Rencontre d'un rhinocéros. — Dessin de Y. Pranshnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.



M. Thomson et son état-major. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

Portrait typique d'un explorateur, Thomson, 1886. - Document 14



Guerrier massaï. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Portrait d'un guerrier massaï, Thomson, 1886. - Document 15



Document 16



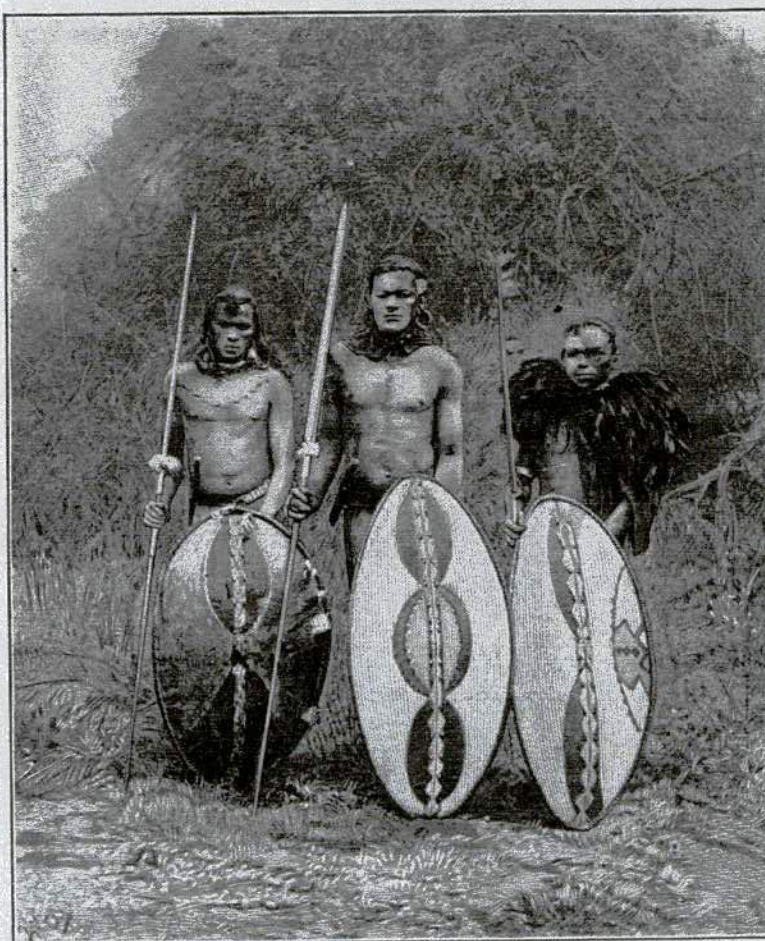
Document 17

Portraits des Massai, Pavitt, 1989. - Documents 16 et 17



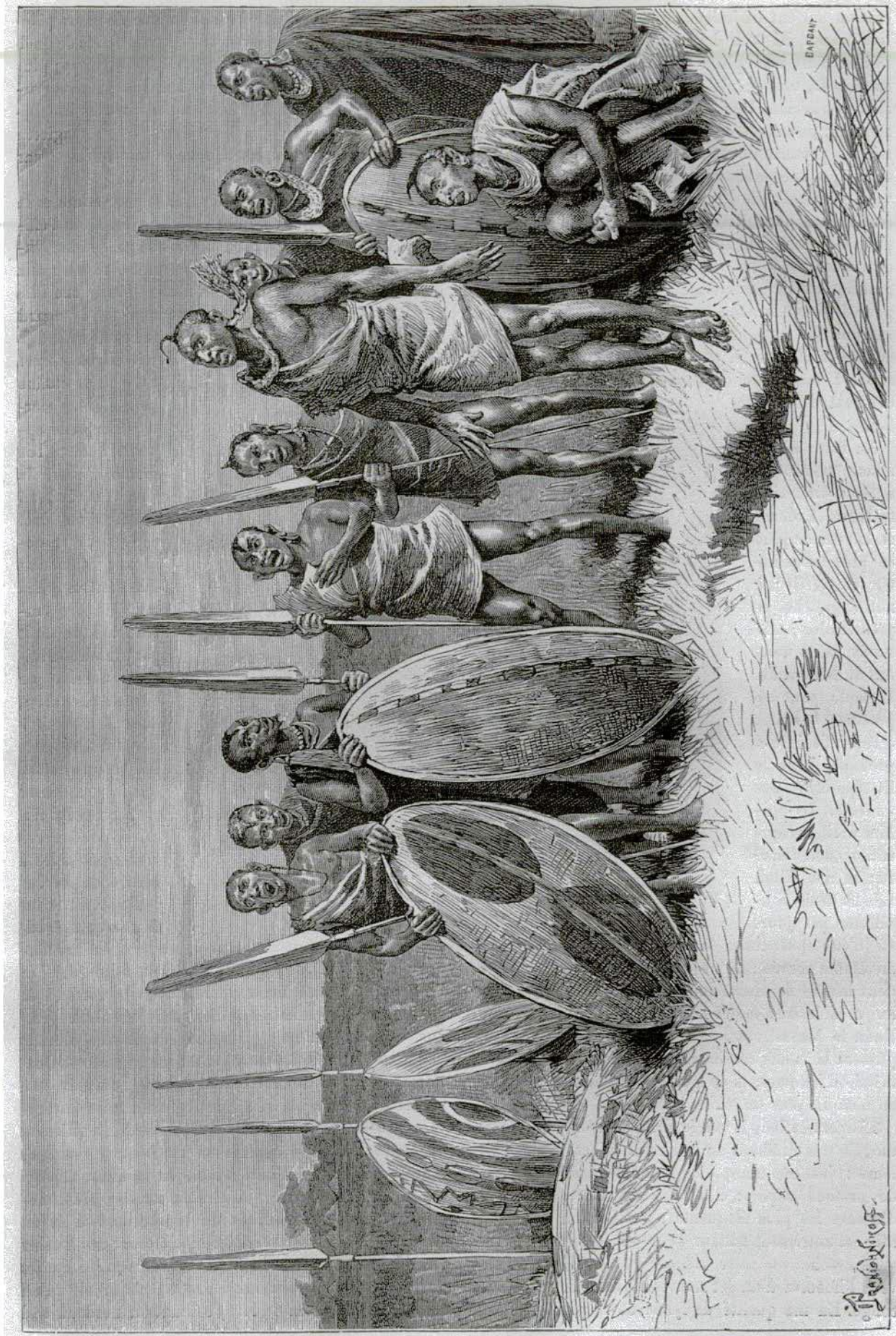
Massaï tuant un porteur (voy. p. 368). — Composition de Y. Pranshnikoff, d'après le texte.

Représentation de la cruauté des Massaï, Thomson, 1886. - Document 18



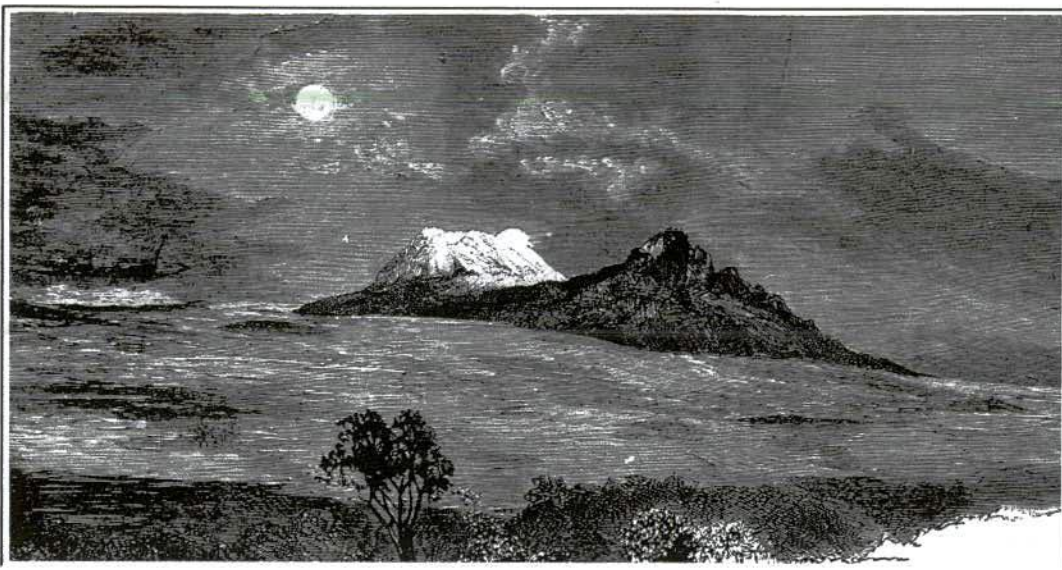
GUERRIERS MASSAÏ EN TENUE D'EXPÉDITION. — DESSIN D'OLEVAY.

Massaï sur le pied de guerre, Chanel, 1894. - Document 19



Guerrriers massaï — Dessin de Y. Prishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise

Guerrriers massaï au cours de rites virils, Thomson, 1886. - Document 20



The first view of Kilima-njaro from: The Kilima-njaro Expedition, H. H. Johnston 1886

Kilimandjaro vu du sud-est, Reader, 1982. - Document 21

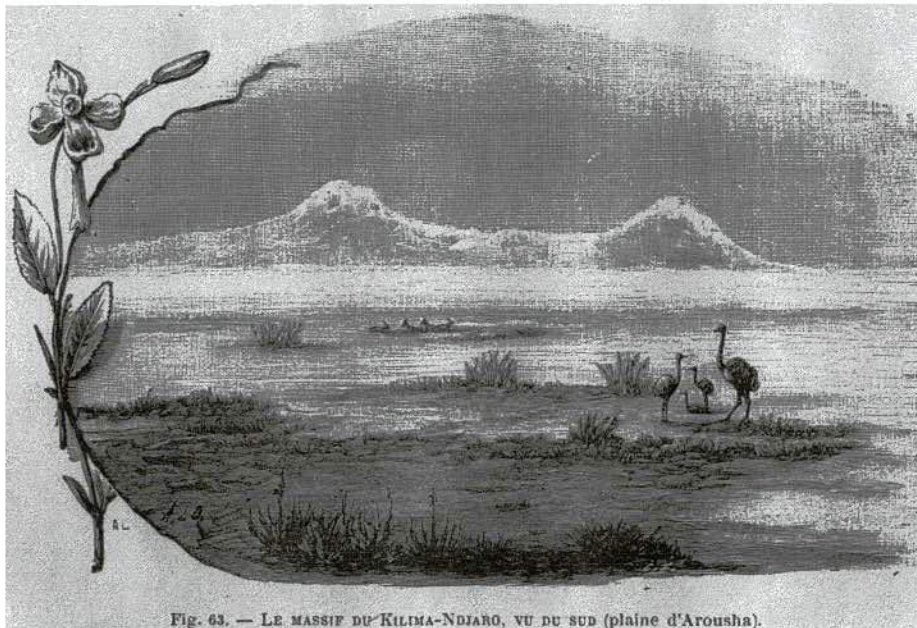


Fig. 63. — LE MASSIF DU KILIMA-NDJARO, VU DU SUD (plaine d'Arousha).

Kilimandjaro vu du sud, Le Roy, 1893. - Document 22



Kilimandjaro vu du nord, Pavitt, 1989. - Document 23



Plaine du Kilimandjaro (voy. p. 307, 308 et 315). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise

Le Kilimandjaro vu du nord, une "île" dans la plaine, Thomson, 1886. - Document 24



Fig. 51. — LE KILIMA-NDJARO (vue prise de Matchamé au S.-O.). — Dessin de Mgr Le Roy.

Le Roy, 1893. - Document 25

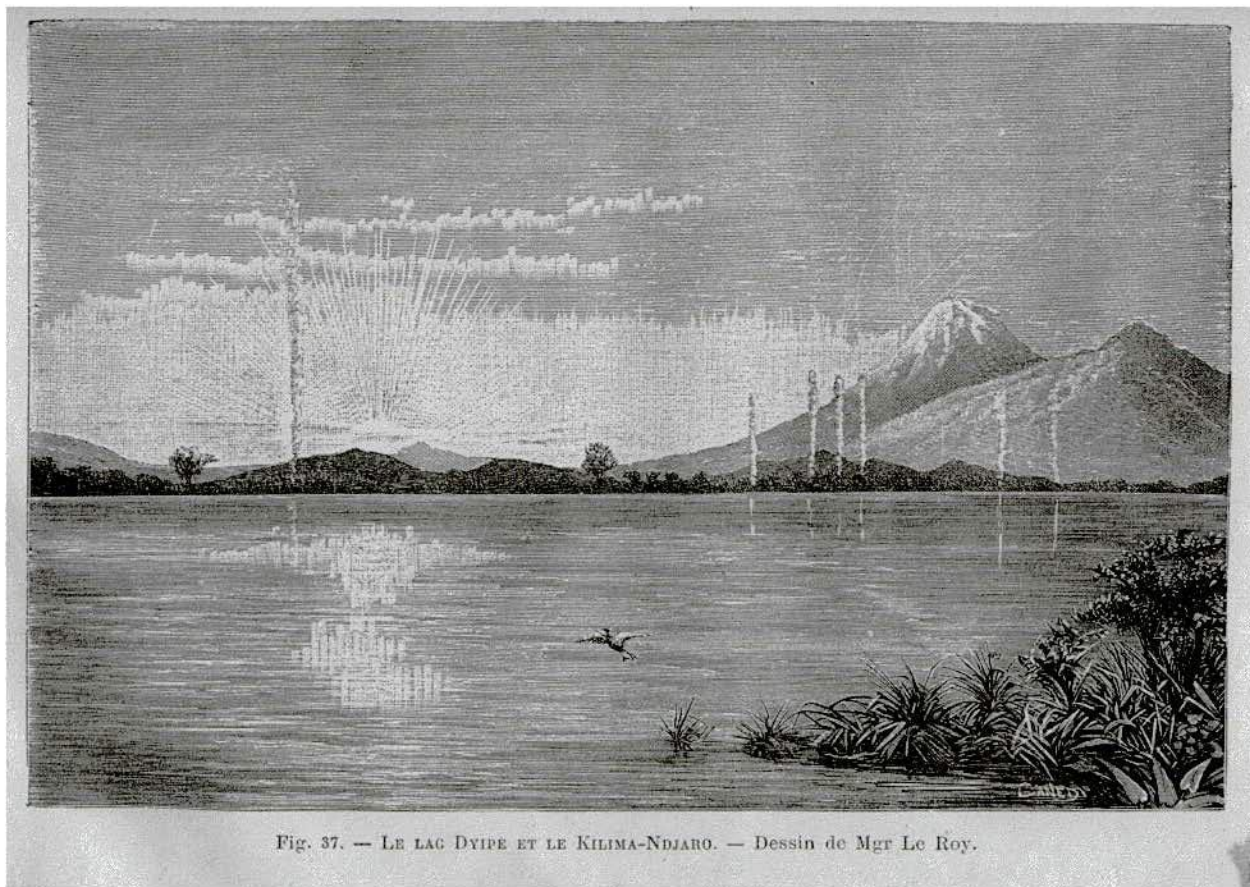


Fig. 37. — LE LAC DYIPE ET LE KILIMA-NDJARO. — Dessin de Mgr Le Roy.

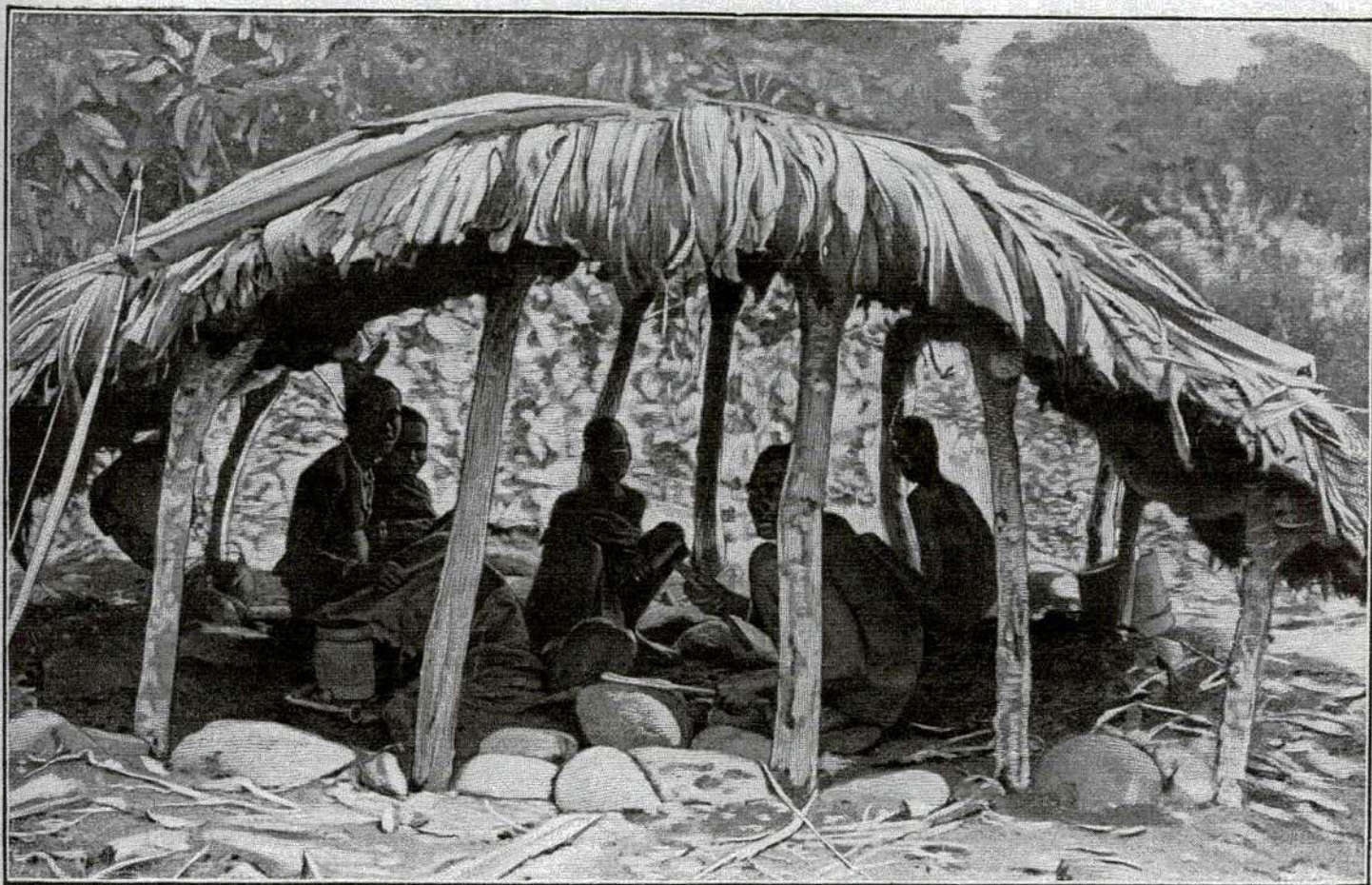
Le Kilimandjaro vu du lac Djipé, Le Roy, 1893. - Document 26



Une montagne singulière, Chanel, 1894. - Document 27

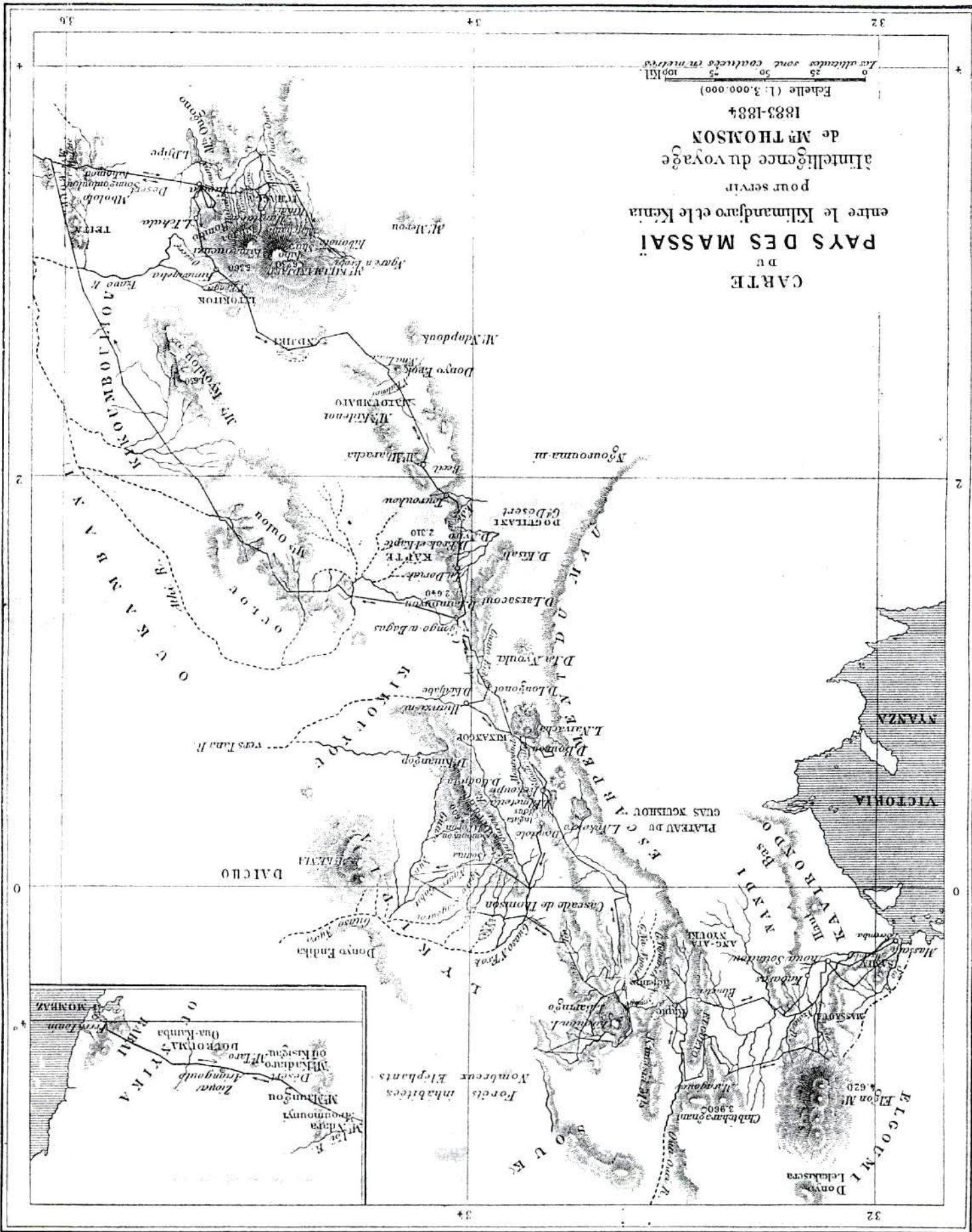


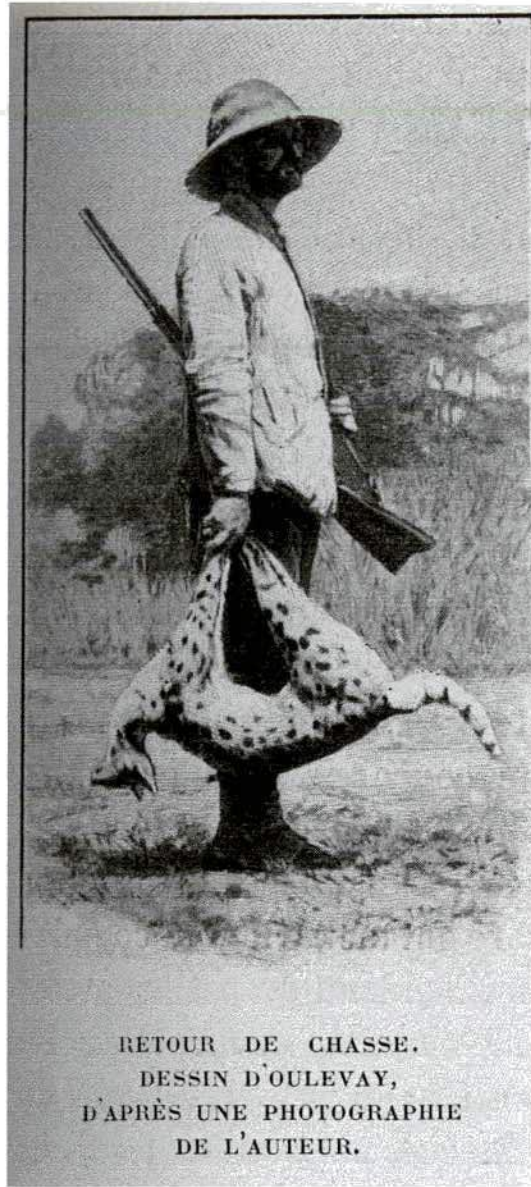
Fig. 61. — SENEÇON GÉANT.



UNE FORGE TCHAGA (PAGE 418). — DESSIN DE MIGNON.

Les forgerons chagga, Chanel, 1894. - Document 29





Chanel, 1894. - Document 31



Chanel, 1894. - Document 32



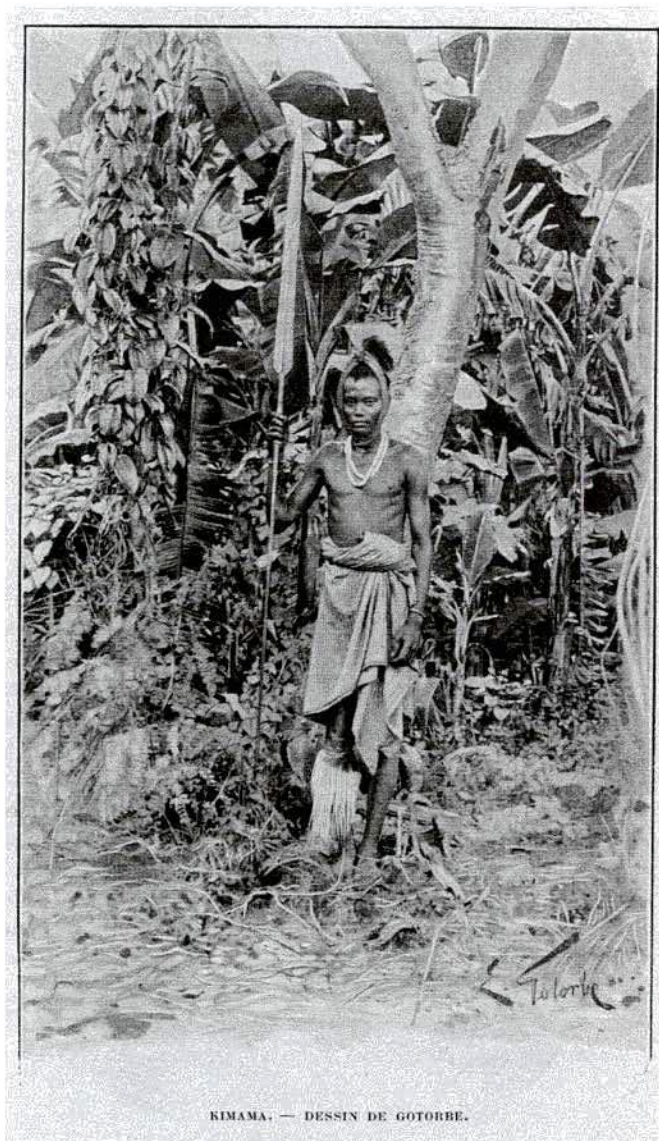
Guerrriers de Mandara. — Dessin de Y. Pransinikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Des contacts parfois difficiles avec les chefs chagga, Thomson, 1886. - Document 33



M'BAGAH, TYPE TCHAGA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Paysan chagga, Chanel, 1894. - Document 34



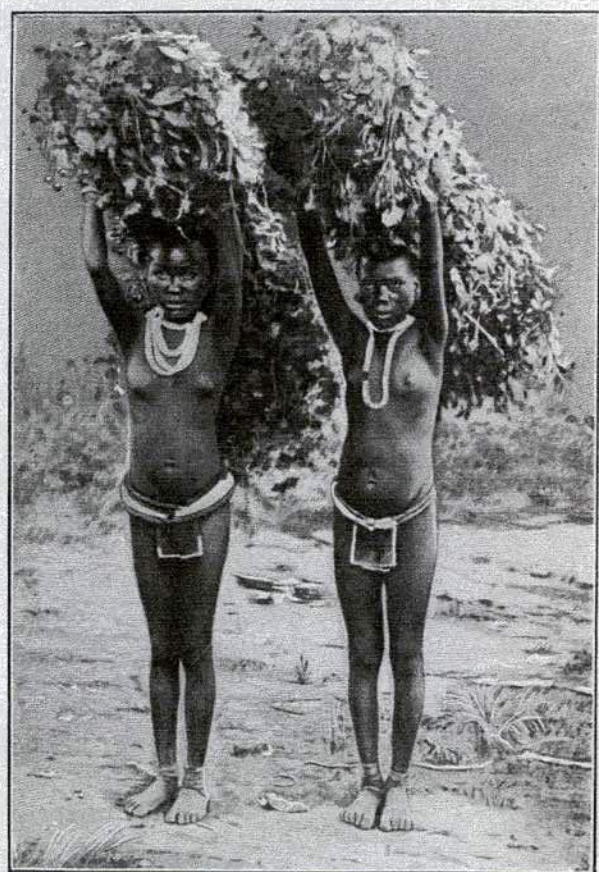
KIMAMA. — DESSIN DE GOTORBE.

Guerrier chagga dans une bananeraie, Chanel, 1894.
- Document 35



FEMMES TCHAGA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Femmes chagga devant une haie, Chanel, 1894.
- Document 36



JEUNES FILLES TCHAGA. — DESSIN DE MIGNON.

Fillettes chagga, Chanel, 1894. - Document 37

La représentation des Chagga en population hospitalière, Chanel, 1894. - Documents 36 et 37

III/ Les représentations des Africains et la question de l'échelle d'analyse

Si l'on peut aisément se faire une idée des représentations du Kilimandjaro élaborées par les générations successives d'explorateurs, il est beaucoup plus délicat de connaître l'image que les Africains qui vivent à son contact se font de la montagne. L'étude des représentations ne constituait pas l'élément de recherche principal des ethnologues qui s'intéressèrent à cette région à partir des années 1910-1920. Il faut donc lire entre les lignes. D'autre part, je n'ai trouvé aucune référence bibliographique sur ce thème dont l'auteur appartiendrait à l'un des deux groupes concernés : Massaï ou Chagga. A ma connaissance, trois auteurs majeurs ont étudié la société chagga : Dundas et Gutmann dans les années 1920, et Stahl au milieu des années 1960. Au cours de mes recherches, je n'ai pu consulter ces ouvrages. Il est donc inutile de préciser que l'analyse des représentations du Kilimandjaro chez les indigènes reste un champ de recherche à explorer. Nous allons d'ailleurs constater que d'intéressantes questions se posent.

Cette partie s'appuie sur les travaux de deux universitaires français qui ont, parfois, évoqué le thème de la représentation de la montagne. J'ai aussi puisé dans les récits d'explorateurs quelques indices suffisamment solides pour y fonder ma réflexion.

A/Représentations massaï et chagga du Kilimandjaro dans les récits des Européens

Selon les auteurs du XIX^e siècle, les Massaï sont représentés comme des guerriers avant d'être qualifiés de pasteurs. Les portraits que l'on dresse d'eux sont invariablement terrifiants. Il est dit que pour ces nomades, le Kilimandjaro, au même titre que les autres reliefs de la région (Paré, Mérou, etc), constitue une cible où l'on peut se procurer du bétail. Reclus employait alors, comme nous l'avons constaté dans la première partie, un vocabulaire exprimant la terreur et l'agression : « se cache », « demander un asile », « incursions », « population ... réfugiée », etc.

Dans les représentations de la région du Kilimandjaro, les Massaï jouent le rôle exclusif des prédateurs, les populations sédentaires étant leurs proies :

« Les Oua-Paré, agriculteurs et bergers, craignent tellement les incursions des Massaï, qu'ils ne mènent même pas leur bétail au pâturage ; ils l'engraissent à l'étable, ce qui n'empêche qu'on vienne souvent le leur ravir. »⁶³

Si les alentours du Kilimandjaro sont censés être des territoires de prédilection pour les Massaï, la montagne elle-même les intéresse :

« Le royaume le plus important, celui de Matchamé, n'est pas assez puissant pour se garantir des attaques des Massaï qui le pressent au sud et à l'est ; de vastes régions des plus fertiles, qui pourraient nourrir des centaines de mille habitants, sont complètement désertes ... »⁶⁴

Le Kilimandjaro nous est présenté comme une sorte de réserve alimentaire ou foncière, selon la valeur que les pasteurs donnent à leurs bêtes, pour les Massaï. Ceci place

⁶³ Reclus, 1888, p.783.

⁶⁴ Reclus, 1888, p.784.

la montagne dans un rôle de refuge pour les populations victimes des raids. Les deux représentations s'organisent donc logiquement dans les discours d'explorateurs.

Mais l'accent est surtout mis sur le rôle culturel, religieux que semble jouer le massif chez les Africains, principalement les Massaï. On se souvient que les Européens décrivent le Kilimandjaro dans des termes toujours très lyriques, et pleins d'emphase. Au style littéraire s'ajoutent les nombreuses tentatives de traduction du mot *Kilimandjaro*, qui donneront naissance à presque autant de versions que d'auteurs. Certains d'entre eux choisissent de présenter la montagne sous son nom local, en soulignant sa signification et ce qu'il représente pour les Africains.

« Et maintenant, passons à l'«Olympe» de l'est africain ... Pour moi, comme pour le guerrier massaï, frappé de stupeur par ce spectacle sublime, c'est la « Maison de Dieu », Ngajé Ngai ... Les Massaïs l'appellent [le Kibo] Donyo Ebor, « Montagne Blanche » à cause des neiges éternelles qui couronnent le dôme ou cratère du Kibo. »⁶⁵

On apprend ici que les Massaï donnent un nom et une fonction à la montagne. Elle serait donc le lieu de résidence de leur dieu unique. Cependant, il nous faut constater un certain manque de clarté dans les propos de Thomson. Son style littéraire ne permet pas de savoir s'il distingue ou non le Kilimandjaro du Kibo. L'« Olympe » fait forcément référence au massif dans son entier (Enciso). Il serait donc, pour les Massaï, la *Maison de Dieu*. Mais le Donyo Ebor correspond au Kibo, donc à une partie du Kilimandjaro. A en croire Thomson, les pasteurs feraient ainsi une nette différence entre l'un et l'autre, comme nous le faisons nous-mêmes.

Chanel, croyant peut-être apporter un éclaircissement, augmente au contraire la confusion :

« ... devant ce spectacle grandiose [le soleil couchant sur le Kibo], on reste sans parole, presque sans pensée, et le plus sceptique ne peut s'empêcher de penser à Dieu. Aussi, quoi d'étonnant à ce que les primitifs qui habitent ces régions aient placé la demeure du « Roua » ou du « Ngai », de Dieu enfin, sur ce magnifique Kibo qu'ils croient d'argent massif, la neige leur étant complètement inconnue !... »⁶⁶

Tout d'abord, Chanel ne précise pas de quels « primitifs » il s'agit : Chagga ou Massaï ? L'évocation du terme « Ngai » semble plaider en faveur des seconds. Selon lui, les Massaï verraient donc au Kibo, c'est-à-dire au sommet enneigé du Kilimandjaro, la demeure de leur dieu. Cela contredit ce que disait Reclus, et jette le doute sur les informations de ces deux auteurs. On peut d'ailleurs se demander comment ces deux hommes se sont procuré ces renseignements. Sont-ils issus des indigènes eux-mêmes, ou bien est-ce que ce sont des suppositions de la part des auteurs ? La question doit être posée, surtout au regard de l'amalgame commis par Chanel pour qui les « primitifs » se représentent le Kibo recouvert d'argent massif puisqu'ils ne connaissent pas la neige. Cela rappelle les représentations qu'avaient les Arabes de la côte au moment de l'arrivée de Krapf et Rebmann, au milieu du XIXe siècle.

⁶⁵ Thomson, 1886, p.306.

⁶⁶ Chanel, 1894, p.412.

Toujours selon Chanel, le terme « Ngai » signifie en langue massai, à la fois « Dieu » et « pluie ». « *Le Ngai, nous dit l'auteur, est un être bon car il fait pousser le pâturage des bestiaux.* » Le glacier du Kibo est sa demeure.

Pour une partie des auteurs européens au moins, il semble que les Massai voient dans le Kilimandjaro, et peut-être de façon plus précise dans le Kibo, le lieu de résidence de leur Dieu. On peut considérer cela comme une première représentation satisfaisante.

Or, d'autres chercheurs apportent des informations qui, si elles établissent la relation religieuse que les Massai entretiennent à la montagne en général, obligent à la prudence dès qu'il s'agit de désigner une montagne en particulier. Reclus évoque le lien entre les Massai et le volcan Dounyé Bourou, situé au nord-est du lac Naïvacha. La traduction proposée de son nom est « le Mont des Vapeurs ».

« Les Maasai s'approchent avec vénération de ces orifices et y lancent des touffes d'herbes pour se rendre favorables les esprits de la Terre ; ils recueillent aussi pieusement l'argile rouge des rocs décomposés et s'en badigeonnent le corps pour conjurer les destins contraires. »⁶⁷

Reclus n'aborde pas ici le Kilimandjaro. Par contre, il souligne le fait que les montagnes représentent pour les Massai des lieux de culte, à forte religiosité. Reclus prétend même (p.791) que les légendes massais racontent que les pasteurs descendent d'un dieu siégeant au-dessus des nuages, sur le Mont Kenya. Milley⁶⁸, quant à lui, affirme (p.104) que c'est « *lové dans les rougeoiements d'un cratère, celui du Lengai, volcan actif de la région* » qu'il faut chercher la demeure divine.

Entre Kilimandjaro, Kenya et Lengai, il est bien difficile de trouver ce que l'on cherche. On peut simplement constater un consensus sur le fait que les Massai ont un dieu unique, et que celui-ci demeure sur une montagne. On peut toutefois émettre une hypothèse : le peuple massai est grand, et il est constitué de tribus nomades étendues sur un très vaste territoire qui va du Kenya à la Tanzanie, bien au-delà du Mont Kenya et du Kilimandjaro. On peut supposer que les auteurs ont rencontré lors de leurs voyages respectifs, des branches différentes du peuple massai et que, pour l'une des branches, le dieu massai est peut-être situé au Kenya, tandis que pour une autre c'est au Lengai. Il faut alors comprendre que pour les Massai proches du Kilimandjaro, c'est à son sommet que réside leur divinité.

Autour d'un noyau commun qui veut que Dieu soit au sommet de la montagne — répandu de façon universelle et intemporelle dans le monde, lire Davy, 1996 —, s'organisent sans doute des particularismes locaux qui « régionalisent », en quelque sorte, la divinité reconnue de tous, celle-ci étant localisée dans un lieu connu, fréquenté, familier.

Une montagne a une place importante dans l'imaginaire massai, le fait semble établi. Mais quelle place le Kilimandjaro occupe-t-il exactement ? En quoi se différencie-t-il des autres montagnes de la région ? On serait tenté de dire que, finalement, il y a peu de différences fondamentales. Reclus nous apprend, en effet, que le Mont Mérou a reçu des Massai le nom de Dounyé Erok la-Sigirari, ce qui signifie « Mont noir de Sigirari ». Le

⁶⁷ Reclus, 1888, p.767.

⁶⁸ Milley, 1976.

géographe précise que d'autres Dounyé Erok s'élèvent au nord-ouest du Kilimandjaro. Par ailleurs, le nom massai du Mont Kenya est aussi « Mont Blanc », comme pour le Kibo, mais le sommet kenyan serait aussi baptisé « Mont Gris ». On le voit, il existe de nombreuses versions et à chaque fois, les nuances s'établissent sur le thème des couleurs, ou d'un signe particulier (« Mont des Vapeurs »). Il n'est jamais question, dans cette liste de noms massais, de populations locales, de souvenirs guerriers ou d'une ressource typique qui donneraient à un lieu précis un sens particulier. Tout se passe comme si les pasteurs n'avaient avec les sommets qu'ils avoisinent qu'une relation visuelle. Rien ne permet vraiment de dire que le Kilimandjaro a une valeur particulière à leurs yeux. La montagne est perçue comme un élément du paysage, probablement aussi du paysage culturel, mais ce n'est pas un espace vécu ou pratiqué. Les Massai semblent se livrer à une contemplation périphérique.

On peut à peine se hasarder à dire que le Kilimandjaro représente pour les pasteurs un lieu de pouvoir. Le Roy a, en effet, écrit :

« On nous a affirmé que tous [les Massai] reconnaissent un grand chef, Mbatian, aujourd'hui très vieux, très riche et sorcier fameux : (...) Il habite le versant nord du Kilima Ndjaro et il a des rapports d'amitié avec Mandara qui nous en a parlé. »⁶⁹

En l'absence de plus amples renseignements, on ne peut rien conclure. La proximité géographique du souverain massai et du Kilimandjaro a-t-elle un sens ? Le site de résidence de Mbatian est-il un tertre dont la valeur sociale interdit toute autre localisation pour le grand chef ? Le souverain doit-il vivre à proximité de la montagne où réside « Ngai » ? Ou bien est-ce tout simplement un hasard ?

La représentation du Kilimandjaro par les Massai reste donc très mal connue. Il y a là, de toute évidence, des lacunes à combler. Nous verrons à la fin de cette étude que la façon dont cette société, entre autres, se représente le massif peut avoir des implications territoriales d'ordre politique qu'il serait intéressant d'analyser.

Qu'en est-il des Chagga ?

Vivant sur les pentes sud et sud-est de la montagne, on peut légitimement s'attendre à ce qu'ils entretiennent avec elle une relation particulière. La fertilité des terroirs que procure la nature volcanique du relief laisse penser que les montagnards vouent peut-être un culte à leur montagne, comme cela se fait en Asie du sud-est. Ce n'est pas du tout le cas. Les auteurs soulignent au contraire la crainte que ressentent les Chagga vis-à-vis des hauteurs du Kilimandjaro.

« Il n'est jamais venu à l'idée d'un indigène de monter au-delà de la grande forêt. Mourrait sûrement en route celui qui voudrait arriver à la demeure du Ngai, de Dieu. »⁷⁰

Chanel ne précise toujours pas de quels indigènes il est question, le terme « Ngai » évoque les Massai tandis que la perspective d'une éventuelle ascension rappelle plutôt les

⁶⁹ Le Roy, 1893, p.415.

⁷⁰ Chanel, 1894, p.430.

Chagga qui résident directement sur les pentes. Ces derniers se révélèrent en effet assez peu enthousiastes lors de l'ascension qu'entreprirent les missionnaires catholiques en 1890 :

« Avec nous trois, marchent les deux guides de Mandara qui suivent en rechignant, déclarant qu'ils sont au bout de leurs notions géographiques et qu'il est absolument mortel d'aller plus loin ... »⁷¹. A cet instant, les missionnaires sont à une altitude approximative de trois mille mètres, en pleine forêt.

Ce témoignage confirme la crainte des Chagga à l'égard des espaces situés au-dessus de la grande forêt. Leur méconnaissance de ces contrées est associée à la peur de la mort. Par ailleurs, il n'est pas dit ici que le sommet est la demeure d'un dieu. On sait aussi que, bien que ne parcourant pas les hauteurs du Kilimandjaro, les Chagga ont donné des noms aux deux sommets de la montagne : Kibo et Kimawenzi. En 1914, le missionnaire allemand Bruno Gutmann eut connaissance d'une légende chagga liée aux deux sommets. Elle raconte qu'un jour, le feu du Kimawenzi s'éteignit. Alors le Kimawenzi rendit visite à son voisin Kibo pour lui demander un ou deux charbons ardents. Kibo lui rendit ce service, un peu obligé. Il lui donna aussi quelques bananes. Sur le chemin du retour, Kimawenzi laissa le feu s'éteindre, et retourna vers Kibo qui lui offrit de nouveau des charbons ardents et des bananes. Le feu mourut une seconde fois, et Kimawenzi fit demi-tour vers Kibo. Mais cette fois, agacé, Kibo prit un bâton, et frappa violemment son voisin sur la tête. C'est ce qui donna au Kimawenzi son apparence déchiquetée ⁷² .

Reader voit dans cette légende une preuve que les Chagga connaissaient la nature volcanique de leur montagne, et la différence d'activité entre les deux sommets, bien identifiés et baptisés de façon distincte. C'est Thomson, qui signale l'existence des noms chagga en 1886 (p.306), mais à ce moment-là, il ne précise pas la signification de ces mots. Le Roy souligne, pour sa part, que le nom *Kilimandjaro* ne signifie rien pour les montagnards.

« Chez eux, la montagne n'a pas de nom qui en désigne l'ensemble ... Chaque zone habitée porte un nom particulier ; la grande forêt circulaire s'appelle « msoutou », « bois sombre » ; le sommet le plus élevé porte le nom de Kibô, « le Blanc », et l'autre celui de Kima-Wenzé « le Mont Camarade (?) »⁷³

Selon le Père Le Roy, les Chagga auraient donc de leur montagne une vision partielle, l'espace connu étant lui-même segmenté en petits territoires : la forêt, la zone des cultures, les différentes chefferies probablement réparties en deux catégories selon qu'on se bat contre elles ou à leurs côtés, et les hauteurs, ces lieux interdits et dangereux où l'on voit le Kibo et le Kimawenzi. Grossièrement les Chagga se représentent leur espace comme un couloir agro-forestier dont le haut et le bas sont extérieurs.

Un dernier élément vient étayer cette idée. Rencontrant des paysans qui travaillent dans leurs champs, les missionnaires qui commencent leur ascension font face à leurs questions :

⁷¹ Le Roy, 1893, p.315.

⁷² Reader, 1982, p.56.

⁷³ Le Roy, 1893, p.4.

« - Où allez-vous ? demandent en accourant vers nous les gens qui travaillent,
- Là-haut sur la montagne !
- Jusqu'à la forêt !... »⁷⁴

On apprend par ce dialogue qu'il y a chez les Chagga une confusion, un amalgame entre les termes *forêt* et *montagne*. Pour eux, il semble que les deux entités représentent la même chose. La montagne et la forêt se confondent et expriment ce qui, finalement, est à l'extérieur de leurs champs, vers les hauteurs.

Cette thèse, qui se dessine entre les lignes rédigées par les explorateurs, n'est absolument pas explicitée au début du siècle. La représentation chagga du Kilimandjaro est aujourd'hui plus clairement définie.

B/ La perception chagga du Kilimandjaro : étude contemporaine

Au cours de leurs travaux, deux universitaires français, Gérard Philippon et François Devenne, se sont posé la question de la représentation de leur espace par les Chagga. Je retranscris ici les informations qu'ils ont trouvées.

Devenne nous rappelle que les Chagga vivent au sud et au sud-est du Kilimandjaro, sur un espace de 112 kilomètres de long et de 8 à 13 kilomètres de large. La limite supérieure se situe entre 1700 et 1900 mètres d'altitude, où commence la réserve forestière. Entre 900 et 1800 mètres d'altitude, c'est la ceinture café-bananes, le lieu d'habitat traditionnel des Chagga.

Les basses pentes, en-dessous de 900 mètres d'altitude sont complantées (maïs et haricots). Cet espace, anciennement sous-peuplé est aujourd'hui de plus en plus occupé ; c'est un front colonisé sous la pression démographique.

Philippon (p.134) précise que les Chagga distinguaient traditionnellement trois zones écologiques fondamentales :

- au pied de la montagne, la steppe aride et malsaine (fièvres) ;
- au-dessus de la zone habitée, la forêt de montagne appelée *nturu/msutu* ;
- entre les deux, la zone cultivée, nommée « dans la bananeraie/les pays des bananes ».

A ce découpage horizontal de la montagne, les Chagga superposent des territoires communautaires. L'unité territoriale minimale correspond à une croupe rocheuse, délimitée par deux cours d'eau. C'est l'espace d'un clan. Un ensemble de croupes, terminé par d'énormes ravines, parfois infranchissables, constitue alors une chefferie, aussi appelée district. On vu que les chefferies se livraient de terribles combats au moment de l'arrivée du Père Le Roy au Kilimandjaro.

Le district de Lyamungo (document 60 p.88) fut intégré à la fin du XIXe siècle à la chefferie Machamé. Il est composé de trois villages, dont celui de Lyamungu Kilanya, situé au-dessus des deux autres, et dans lequel Devenne a effectué un sondage sur la perception de leur espace auprès des Chagga. Il en ressort que la montagne est aujourd'hui désignée par le mot kiswahili et kiwoso : *mlima*. Il ne s'agit donc pas d'un mot chagga, la correspondance directe avec « montagne » n'existant pas dans cette langue. D'autre part,

⁷⁴ Le Roy, 1893, p.300.

les vieillards désignent par *nturu/msutu* « la montagne recouverte de forêt et localisée sur les hauteurs du massif ». Une autre définition donne : « la forêt de montagne au-dessus de la zone habitée ». L'usage de ce terme semble se perdre, le vocable *mlima* le remplace avec le développement des activités touristiques d'ascension.

On constate que les mots *montagne* et *forêt* apparaissent ensemble dans la définition de *nturu*. Devenue précise que les autochtones de Lyamungu Kilanya situent souvent la montagne aux abords de la forêt. En tout cas, la montagne est toujours à l'extérieur de l'espace habité. A aucun moment, les Chagga interrogés n'ont prétendu être sur la montagne, ce qui, de leur point de vue, est logique étant donné qu'ils résident dans la zone des cultures et non pas dans la *forêt-montagne*. Enfin, « froid » et « forêt » sont constamment associés.

Les autochtones de ce district (on peut supposer que cette conception de la montagne s'étend à tout le pays chagga) font très peu référence au concept de montagne (« *mlima* ») dans leurs discussions. Les références géographiques sont celles de la maison, du village, du champ ou de la plaine. Ce sont tous des éléments visibles du paysage. La montagne, elle, n'est pas visible depuis les champs, en raison, d'une part des feuillages des bananiers, et d'autre part de la configuration du Kilimandjaro, qui ne fait face à aucune montagne. Sa situation d'île dans la plaine évite l'opposition de deux versants séparés par une vallée. Sur le Kilimandjaro, adret et ubac sont inconnus. Les Chagga vivent sur une pente face à la plaine, et ils n'ont pas de versant face à eux pour leur renvoyer leur propre paysage (documents p.89).

De plus, les brumes, très fréquentes, jouent le même rôle que les bananiers, et empêchent souvent d'apercevoir les sommets. Pour les Chagga, la montagne c'est donc la forêt, c'est-à-dire ce qui n'est pas cultivé, et qui est situé au-delà de la zone cultivée. Leur représentation de l'espace oppose l'espace sauvage des hauteurs à la zone des cultures ; et non pas la plaine extérieure à leur montagne comme un observateur extérieur ayant une vision globale du Kilimandjaro serait porté à le penser.

Un argument solide souligne que les Chagga ne se considèrent pas comme des montagnards. Quand ils désiraient insister sur l'unité culturelle de tous les habitants du Kilimandjaro, ils ne s'appelaient pas « Chagga » entre eux. Le terme s'est imposé avec les Européens qui l'ont hérité de leurs informateurs swahili. Traditionnellement, les indigènes disaient : « les gens des bananeraies ». C'est ainsi qu'ils se représentent et qu'ils définissent leur milieu de vie. L'origine exacte du terme « chagga » est en fait très floue.

Cette perception de l'espace est donc particulièrement intéressante puisqu'elle révèle la constitution d'une identité sur des bases paysagères et non topographiques comme c'est souvent le cas (frontière pyrénéenne, alpine, fluviale, etc). Pourtant, souligne Philippson, même si les Chagga ne se considèrent pas comme des montagnards, ils le sont d'un point de vue physiologique :

« ... en montagnards typiques, les Chaga ne présentent pas d'incidence notable de la mutation S de l'hémoglobine, dont le rôle dans la résistance au paludisme a été mis à jour il y a une quarantaine d'années. En conséquence, ils sont particulièrement sensibles à cette maladie »⁷⁵ et hésitent à s'aventurer sur les basses pentes.

⁷⁵ Philippson, 1984, p.134.

La représentation du Kilimandjaro par les Massaï restait imprécise et encombrée de suppositions. Celle des Chagga est nettement mieux fondée. On comprend alors mieux pourquoi, au début du siècle, Bruno Gutmann, du Leipzig Missionary Seminary, lorsqu'il introduisit l'Évangile auprès des Chagga, le fit par le biais de leur structure sociale qui est basée sur l'usage des canaux d'irrigation. Il fit des surveillants des canaux ainsi que des Anciens de chaque clan, les Aînés de son Église, c'est-à-dire ceux qui servaient la messe à ses côtés. Si Gutmann s'y attache, c'est bien parce que c'est là que réside le fondement culturel, et probablement religieux, du groupe. La montagne n'a pas chez les Chagga la symbolique d'ascension vers Dieu qu'elle a chez les Chrétiens. Elle ne pouvait donc pas servir de support à l'évangélisation.

C/ Des représentations variables selon l'échelle d'analyse : la presbytie chagga

Si l'on considère l'ensemble des représentations du Kilimandjaro depuis l'Antiquité, on se rend compte d'un fait curieux. L'image que l'on se fait de cette montagne varie selon l'échelle géographique à laquelle on l'observe.

Par exemple, lorsque le continent africain était encore inexploré dans son ensemble, on remarque sur les cartes de Ptolémée que les références géographiques qui apparaissent (Nil, Monts de la Lune) sont automatiquement valorisées par les vides de la connaissance qui les entourent sur la carte. Dès que Enciso évoque une montagne riche en or, celle-ci rejoint le rang des « lieux remarquables ». Plus tard, la découverte du Kilimandjaro, première montagne recouverte de neiges sous l'équateur propulse ce relief parmi les repères géographiques incontournables du continent africain. Il faut connaître le Sahara, le Nil, les Pygmées, que sais-je encore, et le Kilimandjaro. Sa qualité de plus haut sommet africain lui assure, de par le monde, la suprématie des lieux célèbres d'Afrique.

Notre société moderne, très consommatrice d'informations nouvelles et de reportages exotiques, n'a pas imposé d'autres références géographiques. Au contraire, les médias de masse ont confirmé la hiérarchie qui existait avant l'ère de l'information que nous vivons. De par le monde, aujourd'hui, la plupart de ceux qui ont eu une scolarité élémentaire, et qui ont accès aux médias connaissent le Kilimandjaro (nous essaierons de voir dans la quatrième partie de quelle façon il est perçu). Pour donner une image, on peut dire que, vu de loin c'est-à-dire en considérant la planète à une petite échelle, le Kilimandjaro existe parce qu'il fait partie des rares lieux africains quasi-universellement connus.

Si maintenant on change d'échelle, et qu'on se rapproche du Kilimandjaro en ne considérant que l'Afrique orientale, on constate que la hiérarchisation subjective des repères géographique a évolué. Dans les récits des explorateurs que nous avons analysés, les voyages de découverte dans l'intérieur du continent permettent de mettre à jour de nombreux éléments remarquables qui viennent, en quelque sorte, partager la vedette avec le Kilimandjaro. Les périples de Livingstone en Afrique australe mettent en valeur sa mission civilisatrice et la lutte contre l'esclavage, la recherche des sources du Nil mobilisent les communautés scientifiques européennes dans une compétition acharnée dont le fleuve

et les explorateurs sont les héros. Dès que l'on s'intéresse à cette partie de l'Afrique, le Kilimandjaro n'occupe plus de manière exclusive les premières places parmi les éléments qui représentent le continent. La découverte des Massaï bouleverse l'image de l'Est africain, et l'intérêt que ces nomades suscitent auprès du plus grand nombre ne s'est pas encore démenti.

Cette tendance du Kilimandjaro à passer d'un rôle de premier plan vers une place plus modeste au sein des « représentants » du continent, prend une proportion assez remarquable si l'on considère une échelle encore plus grande. Une fois placé sur les pentes de la montagne, on se rend compte que le Kilimandjaro a disparu. Il n'occupe plus du tout le paysage. C'est ce qui ressort de l'étude des représentations de la montagne par les Chagga, comme nous l'avons vu plus haut, mais on retrouve aussi la même perception dans les comptes-rendus des missionnaires installés sur la montagne de façon durable. Plongés dans leur travail d'évangélisation et de mise en culture de leurs parcelles, les missionnaires catholiques ne font plus état de la montagne dans leurs rapports quotidiens. Leurs préoccupations sont principalement constituées des aléas climatiques, des conflits qui les opposent aux colons européens pour la garde des enfants chagga, et aux Protestants. Finalement, les missionnaires en adoptant le même lieu de vie que les Chagga finissent pratiquement par se faire du Kilimandjaro la même représentation qu'eux : un « ailleurs », souvent invisible à cause des brumes et de la végétation.

On constate là un fait notable : le Kilimandjaro est d'autant mieux perçu qu'on en est éloigné. Plus on s'en rapproche, au point d'y résider, et moins on le voit, aux sens figuré et propre. C'est pourquoi je pense qu'on peut parler de **presbytie chagga** pour définir ce phénomène. Le fait que les Massaï en aient une représentation paysagère et religieuse (même si elle reste à définir avec précision) contrairement aux Chagga qui rejettent la montagne sur les marges de leur monde, semble bien soutenir cette thèse.

Il me semble qu'il faut chercher les explications à une telle anomalie dans la perception paysagère du Kilimandjaro par les montagnards, en même temps que dans leur sédentarité. Nous avons déjà expliqué comment les feuillages épais des bananiers, les brumes qui occultent les sommets et l'absence de versant montagneux opposé ont largement concouru à l'élaboration de la représentation originale de leur montagne que se font les Chagga. N'y revenons pas. La sédentarité de cette société y contribue sûrement beaucoup. Elle s'explique par la crainte des fièvres de la plaine (cf. les descriptions du Taveta, note 21), la peur des assauts massaï, et aussi probablement par une autonomie alimentaire qui ne rendait pas les échanges avec d'autres régions absolument nécessaires. On se souvient à ce sujet, que ce sont les esclaves des Chagga qui étaient chargés de descendre dans la plaine pour se procurer du sel de potasse à Arusha (note 35).

La conséquence directe de cette sédentarité est une absence de vision globale et extérieure du Kilimandjaro. Sa représentation en tant qu'île, élaborée après sa découverte par Rebmann, dérive de l'aspect ponctuel de la montagne isolée dans la plaine. Comment se rendre compte de cela depuis les pentes du massif ?

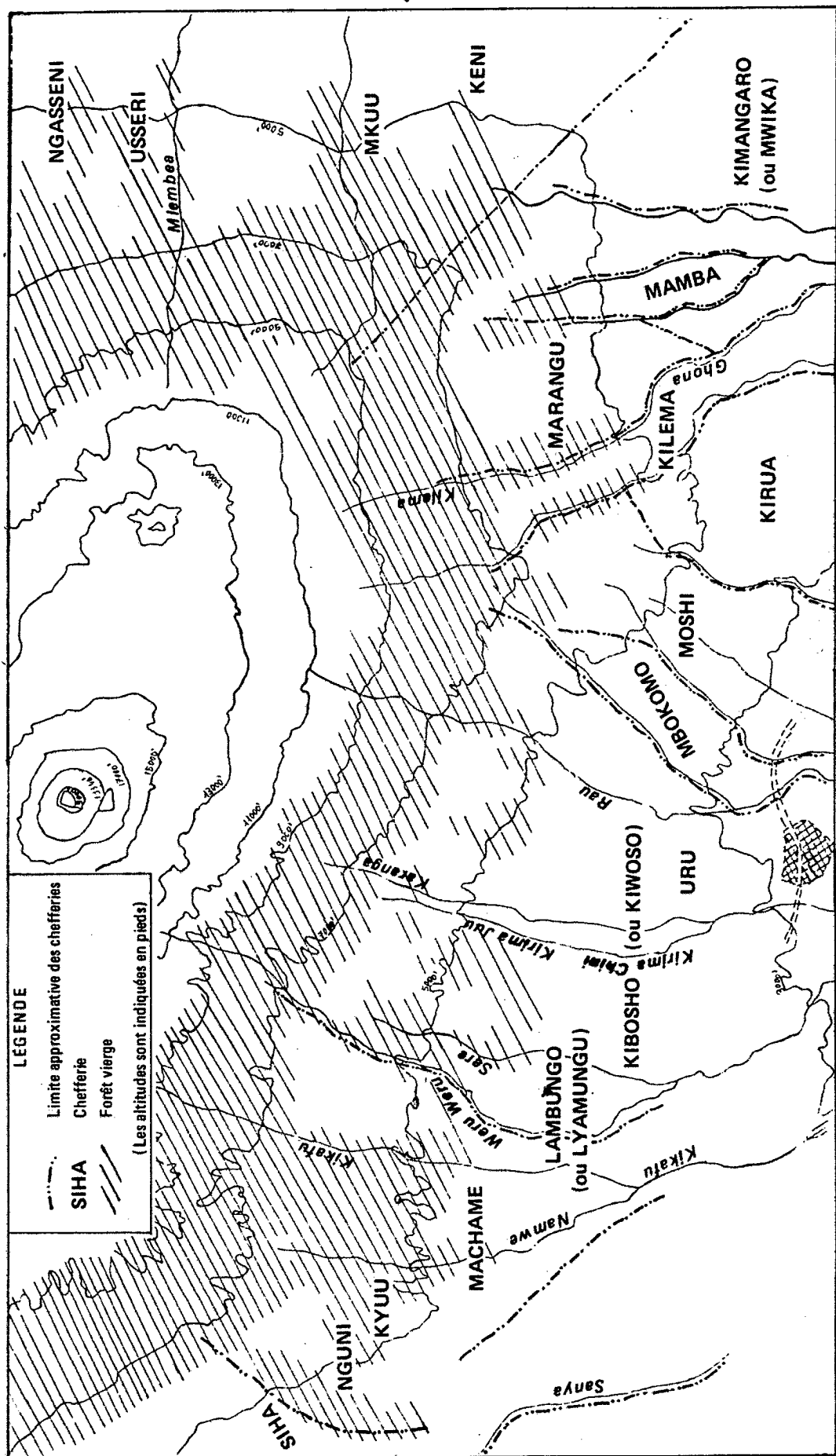
J'ajouterai que c'est l'action de s'éloigner qui transforme un *lieu de vie* en *paysage*. En se confrontant à d'autres pays, on adopte de nouveaux repères, esthétiques entre autres, qui permettent d'isoler des types de pays, des points de vue, des paysages. Augustin Berque a souligné cette construction mentale du paysage. D'autre part, la notion de paysage apparaît

à la Renaissance, lorsque peintres et poètes voyagent et célèbrent la Nature. De la confrontation à la diversité des pays traversés naît la comparaison, et finalement le classement.

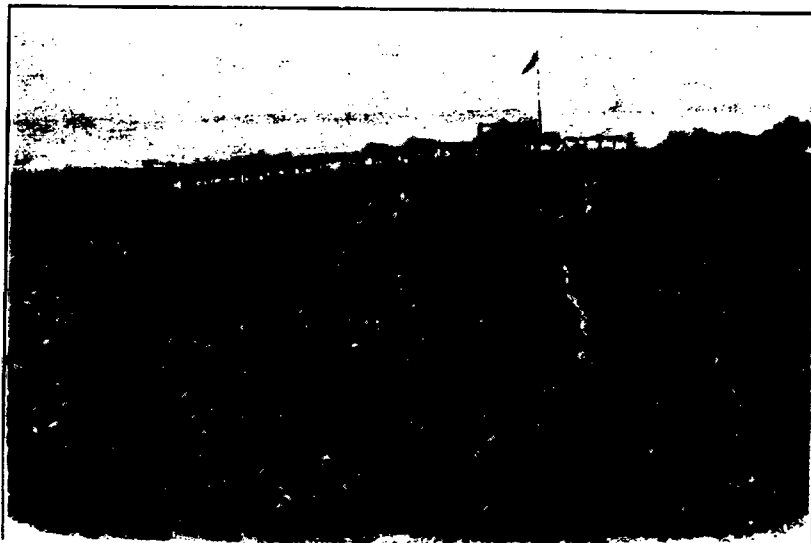
La représentation de leur pays par les Chagga, *la bananeraie*, répond en fait à des critères esthétiques et fonctionnels : la ceinture végétale dont l'altitude, et donc le climat, permettent la culture des bananiers, au-dessus des piémonts malsains. Le principe d'élaboration du paysage est donc identique à celui des explorateurs venus de la plaine. Ce sont simplement les éléments paysagers sur lesquels repose ce principe qui diffèrent.

En conclusion, il nous faut rappeler notre grande ignorance en ce qui concerne les représentations des Massaï et des Chagga vis-à-vis du Kilimandjaro. Il y a là deux axes à explorer. Cette question pourrait d'ailleurs s'étendre à l'ensemble de leurs territoires respectifs : comment les pasteurs perçoivent-ils les espaces qu'ils parcourent, et les autres reliefs qu'ils approchent ? Comment les Chagga structurent-ils actuellement leur terroir sous la pression démographique et touristique qui caractérise le Kilimandjaro ? On peut aussi se demander comment les premiers paysans européens qui sont venus s'y installer se sont représentés la montagne, avant leur installation, et après celle-ci ?

Nous regrouperons en fin d'étude les diverses implications territoriales et politiques de l'imbrication de représentations diverses issues de communautés multiples. Il nous faut aussi analyser la nature des représentations contemporaines du Kilimandjaro, établies dans un contexte politique et économique particulier, celui du développement touristique et de l'indépendance.

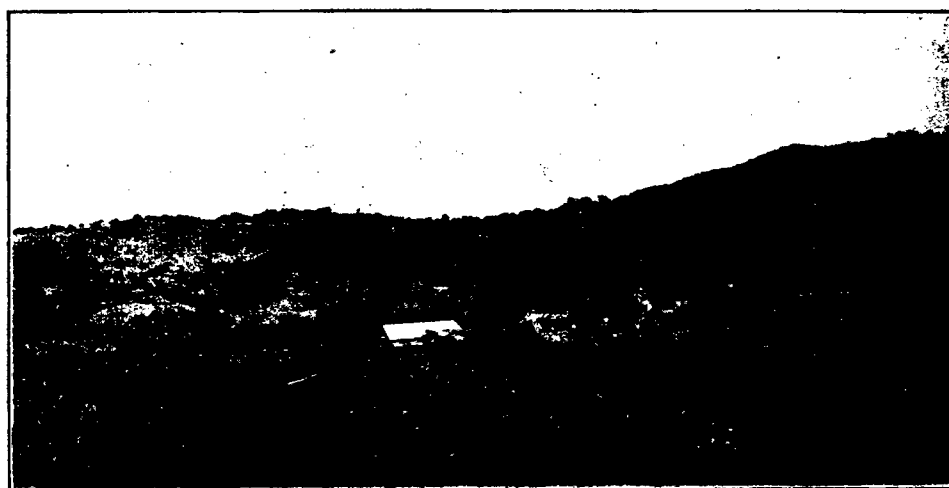


Le découpage territorial du pays chagga, Philippon, 1984.- Document 60



FORTIN ALLEMAND DE MARANGU (PAGE 416) — DESSIN DE BOUDIER.

Document 61



MISSION DE KILEMA (PAGE 414). — DESSIN DE BOUDIER.

Document 62



LA MISSION DE KIBOCHO (PAGE 433). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Document 63

Les paysages d'une montagne absente, Chanel, 1894.- Documents 61-62-63

II/ Une petite Europe balkanisée : représentations d'une montagne pratiquée

En 1890, le voyage d'étude au Kilimandjaro de Mgr de Courmont et des Pères Le Roy et Gommenginger marque une étape notable dans la connaissance de cet espace. L'objectif de ce périple était d'étudier la montagne et de fonder des paroisses. Les religieux étaient donc amenés à explorer en détail le Kilimandjaro à la différence des autres explorateurs qui y séjournaient moins longtemps. Avant la fin du XXe siècle, trois missions avaient été bâties : N.D. d'Espérance de Boura (Taïta), N.D. de Lourdes de Kiléma ainsi que N.D. de la Délivrance à Kibosho, ces deux dernières étant situées sur le Kilimandjaro. Le témoignage des Spiritains revêt une importance particulière puisqu'ils furent les seuls, parmi les Catholiques, à avoir l'autorisation de s'installer sur la montagne.

Par ailleurs, c'est aussi en 1890-1891 que les frontières sont dessinées par les puissances européennes, le sultanat de Zanzibar devenant protectorat britannique tandis que l'intérieur devient protectorat allemand (Afrique orientale allemande). Cette situation dure jusqu'au lendemain de la Grande Guerre, en 1922, quand l'Afrique orientale allemande, devenue le Tanganyika est confiée en mandat aux Britanniques. La frontière qui sépare l'Afrique orientale anglaise et allemande devrait normalement passer au sud du Kilimandjaro, entre le massif et la ville d'Arusha, si le trait de frontière était rectiligne du lac Victoria à la côte. Or, la limite des deux pays contourne la montagne par le nord, la plaçant ainsi dans ce qui deviendra la Tanzanie (document 6 p.26). Une légende, présentée avec solennité mais qui ne repose sur aucune preuve, raconte que cette configuration de la frontière est due à la Reine Victoria qui offrit le Kilimandjaro en cadeau d'anniversaire à son jeune parent (le futur Guillaume II) parce que celui-ci se plaignait que deux sommets enneigés se trouvaient en territoire anglais alors que la partie allemande n'en avait aucun⁴¹.

Avec le voyage des missionnaires s'opère un changement profond dans la façon de percevoir le Kilimandjaro, et en conséquence, dans la manière dont il est représenté. La différence majeure tient au fait que la montagne elle-même devient le centre d'intérêt, les espaces qui l'entourent et qui participaient à l'image du relief perdent de leur force. On cesse de considérer le Kilimandjaro comme une unité plongée au sein d'un milieu différent, on détaille les paysages et les modes de vie des habitants, on dissèque l'unité pour y opérer des classements. D'autre part, aux récits descriptifs plus ou moins scientifiques et rigoureux des années précédentes, succède ensuite une ère de mise en valeur de la montagne par les Européens. L'action suit l'observation. L'attention se porte sur la population chagga en tant que gérante du Kilimandjaro. On étudie ses moeurs, ses pratiques agricoles et politiques. L'analyse des paysages ruraux et des formations « naturelles » complètent le tableau.

Il est délicat de fixer des limites temporelles à cette génération de représentations. Elles prennent corps dans la décennie 1890, mais toutes ne s'achèvent apparemment pas simultanément. Les clichés concernant les paysages et la nature peuvent être prolongés jusqu'à notre époque. L'analyse des représentations contemporaines (IV) semble l'indiquer. Quant aux images des chefferies chagga, on peut estimer qu'elles disparaissent avec

⁴¹ Reader, 1982, p.26.

l'étouffement des conflits intercommunautaires effectué sous l'occupation allemande. La Première Guerre mondiale fait alors office de clôture.

A/ Un environnement moins hostile

1- La férocité du nyika s'estompe

Conséquence directe de la focalisation de l'attention des Européens sur la vie de la montagne, les savanes arides qui devaient être traversées depuis la côte de l'Océan Indien sous la menace des tribus guerrières, perdent peu à peu leur image négative. Certes, le voyage vers le Kilimandjaro demeure en ce début de siècle une entreprise éprouvante, puisqu'elle s'effectue à pied ou à dos d'âne. En effet, la voie ferrée qui relie la côte au Kilimandjaro n'est achevée qu'en 1911. Cependant, il semble que les terribles *Jagas* de Malte-Brun ou les Massai qu'on redoutait tant n'aient pas commis autant de forfaits que prévu. De toute évidence, le vaste nyika a subi une péjoration exagérée, ce qui fait dire ironiquement à N. Pavitt que Rebmann, après avoir traversé l'étendue sauvage dans la crainte d'une attaque toujours imminente, atteignit le Kilimandjaro sans avoir rien vu des Galla ni des Massai⁴². Le Père Le Roy lui-même, pourtant sur ses gardes⁴³ n'a subi des pasteurs aucun désagrément. A la fin de son ouvrage (p.415), le missionnaire leur donne même une toute autre image :

« On nous a affirmé que tous (les Massai) reconnaissent un grand chef, Mbatian, aujourd'hui très vieux, très riche et sorcier fameux... Il habite le versant nord du Kilimandjaro et il a des rapports d'amitié avec Mandara (chef de Moshi) qui nous en a parlé. »

L'idée de cohabitation pacifique que contiennent ces mots ébranle quelque peu les représentations terrifiantes des Massai diffusées précédemment. D'une façon générale, le discours concernant les Massai et leurs plaines prennent une nouvelle direction au début du XXe siècle. Les fantasmes et les peurs sont remplacés par des descriptions à caractère ethnologique, plus proche du réel. En ce qui concerne le Kilimandjaro, ce sont les contrastes paysagers de végétation et sa nature volcanique qui caractérisent les nouvelles représentations.

2- Le Kilimandjaro : un volcan, une mosaïque végétale

En 1890, comme d'ailleurs à toutes les époques depuis sa découverte, le Kilimandjaro fascine par son toit de neiges persistantes au milieu du décor tropical de la savane africaine. A cette époque, le souvenir des polémiques causées par cette invention est encore très frais. Le sommet n'a été atteint qu'en 1889. En conséquence, les missionnaires et les explorateurs du siècle finissant ont à cœur de grimper le plus haut possible. De cette façon, ils se confrontent à la succession de ceintures végétales qui encerclent le Kilimandjaro, de sa base jusqu'au sommet.

⁴² Pavitt, 1989, p.42.

⁴³ Le Roy, 1893, p.143.

Pour sa part, la nature volcanique du relief est connue depuis 1861-1862, lorsque von der Decken et Thornton grimperent à peu près à 3500 mètres d'altitude. Von der Decken établit alors l'une des premières cartes thématiques du Kilimanjaro en représentant la topographie et les cours d'eau, ainsi que de nombreux cônes volcaniques. Cependant, la contribution de von der Decken à la connaissance est assez limitée du fait de l'approximation de sa carte : il est difficile de représenter un sommet de presque six mille mètres depuis l'altitude atteinte. Le Kilimandjaro a donc été déclaré relief volcanique sans que cela ne soit vraiment un événement.

D'ailleurs, les récits de voyage qui ont suivi (Thomson, 1883 ; Johnston, 1884) ne reprennent que tièdement cette information. Thomson y fait quelques allusions, parle deux ou trois fois de « *cratère* » (p.299 et 308), mais il ne s'étend pas. De même qu'il ne détaille pas les paysages qu'il traverse jusqu'à l'altitude de 2700 mètres. Il évoque les plantations, puis la forêt sans souligner l'étagement de la végétation. Il aborde la topographie, la dissymétrie du réseau hydrographique à l'avantage du sud, qualifie de « *plateforme* » le pays chagga. En cela, il participe à une nouvelle génération de représentations, qui organise les éléments constitutifs du Kilimandjaro. Mais comme von der Decken ou Johnston, la montagne n'est pas le centre d'intérêt principal de l'explorateur. Ces trois hommes recherchaient à l'époque des routes commerciales à travers les territoires massai. Dans leurs rapports de voyage, la place réservée au Kilimandjaro est largement secondaire. Pour ces raisons, je classerai la période 1861-1894 comme une époque durant laquelle la représentation aboutie des décennies 1890 et 1900 est en gestation.

Il faut attendre le voyage de Hans Meyer et Ludwig Purtscheller, en 1889, pour qu'une étude complète soit effectuée. Les résultats sont publiés en 1890 (glaciers) et 1900⁴⁴. Ce n'est donc qu'à partir de cette date qu'on peut parler de représentations, pour ces travaux, étant donné le caractère privé d'une information non-diffusée. Bref, en 1889, les deux hommes atteignent le sommet qu'ils baptisent Kaiser Wilhelm Spitze. Au cours de cette ascension, la totalité des formations végétales sont donc traversées et la partie sommitale cartographiée (documents 38-39 p.62).

Quant au Père Le Roy, il effectue une description bien détaillée des pentes méridionales du Kilimandjaro, insiste notamment sur la zone des cultures à laquelle il consacre quatre chapitres (chap. 16 à 19). Bien que collectées au gré des rencontres, sans méthode scientifique, les informations du missionnaire évoquent très clairement la superposition des types de climats et de végétation sans jamais utiliser le terme d'« *étagement végétal* ».

« A mesure qu'on monte, le climat change, et on peut en trois jours comparer les agréments des tropiques avec ceux du pôle » (Le Roy, p. 328)

« Avec une pareille variété de climats on se figure aisément combien doit être riche la flore du Kilima-Ndjaro. Cette montagne est en réalité une sorte d'amphithéâtre immense où sont exposés les spécimens les plus divers parmi les plantes que le Créateur a semées sur la Terre. En bas, le lotus et le bananier, en haut le perce-neige et l'immortelle ! Un jour peut-être, sur une ligne continue partant de la plaine et

⁴⁴ Meyer, *Across East African Glaciers*, London, 1890 / *Der Kilimandjaro, Reisen und Studien*, D. Reimer, Berlin, 1900.

aboutissant au sommet, on y réunira des représentants de toutes les espèces connues, et ce sera le plus beau Jardin botanique du monde. » (p. 335-336).

Le Père Le Roy, à défaut de parler d'étagement, emploie le terme de *séries de plantes* :

« *La végétation devient de plus en plus rabougrie, et c'est une chose intéressante que de voir disparaître successivement derrière nous les diverses séries de plantes à mesure que nous avançons. » (p.316).* Il dresse aussi le croquis d'une plante exotique, le séneçon géant (document 28 p.42), de façon à insister sur ce qui sort le plus du commun au sein de cette diversité végétale. Chanel en fait autant, donnant à voir un euphorbe candélabre comme symbole de la particularité végétale du Kilimandjaro (document 27 p.41).

La représentation de la montagne comme une mosaïque de formations végétales superposées s'affirme définitivement avec la carte de Meyer, publiée en 1900 (document 40 p.63). Celle-ci est constituée de deux coupes topographiques : l'une orientée NW-SE, du Kilimandjaro aux reliefs de l'Usambara en passant par les monts Paré ; et l'autre orientée E-W, du Mérou à Boura (Taïta) par le Kilimandjaro. Chacun des deux profils montre les étages de végétation, mais uniquement pour cette dernière montagne, les autres reliefs ne sont pas étudiés. Meyer parle de « zones » :

« *kultur zone* », « *urwald* », « *gras und strauch zone* », « *alpine wüste* ».

Cette représentation graphique, en l'absence de photographies aériennes, a le mérite d'imposer explicitement la notion de niveaux, d'étages de végétation. Les représentations graphiques qui suivront — par opposition aux photographies qui adoptent des angles de vue différents — reprendront très souvent ce portrait du Kilimandjaro (documents pp.64 à 67). Nous verrons d'ailleurs dans la dernière partie de cette étude, que des représentations actuelles sont largement héritées de celles du tout début du XXe siècle.

Enfin, il faut souligner, dans les différentes descriptions d'explorateurs des années 1890, l'omniprésence du thème de l'eau, dans les passages concernant la forêt ainsi que les zones de cultures. Le Roy fournit à ce sujet une grande quantité de gravures que nous reproduisons ici (documents p.68 à 70). C'est d'ailleurs les modes de gestion de l'eau et les pratiques agricoles chagga qui fonderont une autre représentation du Kilimandjaro, vu comme un pays de bocages.

B/ Les correspondances bocagères du pays chagga

La carte du Kilimandjaro dressée par Le Roy et publiée en 1894 (document 50 p.71), est caractéristique de cette génération de représentations. Elle s'intéresse principalement au fait humain, d'une façon qui relie directement les données physiques du terrain et l'organisation politique de la société chagga. Le Roy propose un Kilimandjaro, grossièrement divisé par une diagonale SW-NE, au nord de laquelle sont les Massaï, les Chagga occupant les parties méridionales. Après avoir positionné les principaux repères physiques tels que les deux sommets, le plateau de Shira, le piémont Kahé ou encore le lac Djipé, le missionnaire dispose chacune des chefferies du Kilimandjaro dans leur territoire respectif. La relation entre le découpage de l'espace opéré par le réseau hydrographique, et

la distribution des communautés indigènes apparaît alors très lisiblement. A mon sens, cette carte impose le visage politique du Kilimandjaro d'une façon inédite jusqu'alors.

Les formations « naturelles » (cultures, forêt) sont réparties en ceintures superposées, segmentées dans le sens de la pente par les formations politiques humaines constituées en corridors parallèles et mitoyens. De cet entrecroisement d'espaces naît, par contraste avec les « plaines désertes » de Le Roy, une image de pays à civilisation. Le discours des explorateurs insiste sur les similitudes du pays chagga avec le Vieux Continent.

1- Les petits Etats du Chagga

Outre les informations concernant les chefs et les relations intercommunautaires, que nous aborderons dans une sous-partie ultérieure, c'est à travers le portrait des paysages que l'image d'un pays, d'une société et d'une culture est rendue.

« Nous voici à la porte de Kiléma.

C'est une espèce de construction en madriers superposés et reliés, laissant place en bas à une trouée étroite, fermée elle-même par des pièces mobiles ... Immédiatement, la sentinelle, qui veille à l'intérieur, demande qui va là ... C'est une vraie souricière à l'usage de l'homme ; mais impossible de rentrer par ailleurs , à cause des impénétrables haies de lianes épineuses qui protègent le pays actuellement en guerre. »⁴⁵

La présence de ces fortifications et d'un garde donnent l'image d'une société organisée, hiérarchisée, probablement dirigée par un groupe ou un individu. Cela est révélé plus tard par l'existence d'un roi : Foumba. Si l'on associe les descriptions des cultures, jugées soignées, et les représentations de l'administration guerrière du royaume (haies, portes, gardes, soldats ...), l'idée d'un groupe social civilisé, c'est-à-dire obéissant à des lois et hiérarchisé, se dessine clairement. Le Kilimandjaro n'est plus seulement une montagne remarquable, c'est une terre d'hommes, un pays. Cette montagne est donc un espace humain africain, avant d'être un espace à humaniser pour l'Européen. Cela lui confère une plus grande densité historique, peut-être une valeur supérieure.

On retrouve ce souci de montrer le Kilimandjaro comme une terre civilisée dans les représentations graphiques qu'en donnent les explorateurs (documents 51-52 p.72). Les haies, les portes, les cases sont présentés comme des victoires sur le chaos naturel spontané. Ce sont donc des éléments d'humanité. Par ailleurs, les textes sont ponctués des mots : « *Etats* », « *district* », « *territoire* », « *royaume* », etc.

La représentation du Kilimandjaro en espace civilisé s'appuie aussi sur l'évocation des attributs du pouvoir. Le Père Le Roy en donne un bon exemple avec la description de la résidence royale du chef Sina, de Kibosho. L'insistance des auteurs sur ces points (Chanel, 1894) souligne l'étonnement que les explorateurs du Kilimandjaro ont très certainement dû ressentir.

« ... voici ... la résidence du roi Sina. C'est une sorte de grand rectangle que protège un fossé profond, de deux cents mètres de face. Un pont en bois donne accès dans

⁴⁵ Le Roy, 1893, pp.231-232.

une première cour intérieure ... En face de nous, une haie vive de dracoenas, haute et épaisse, derrière laquelle s'élèvent sept autres enceintes pareilles, nous dérobe la vue de la résidence royale dont nous n'apercevons que la pointe surmontée d'un pavillon blanc, le pavillon de Sina. »⁴⁶

L'auteur insiste sur la structuration du paysage, et le choix des mots utilisés, absolument exempts de vocabulaire local, donne une représentation éloignée des effets exotiques habituels dans les récits d'explorateurs. L'image qui en résulte donne l'impression qu'il s'agit d'un pays familier, proche des moeurs féodales européennes du Moyen Age. Le portrait du souverain est du même ordre :

« Sina (est) coiffé d'une sorte de bonnet —une vessie de bœuf ornée de perles de verre ... un large manteau rouge l'enveloppe tout entier. » (documents 53-54)

Tout, dans la description de sa tenue, jusqu'à la corne de rhinocéros qui lui sert de casse-tête et qui rappelle le sceptre royal, évoque chez les souverains chagga les hommes d'Etat européens. Les exercices et la parade militaires ne manquent pas à cette représentation :

« ... nous voyons arriver , par petits groupes, d'étranges types de sauvages en grande tenue de guerre : sur la tête, de larges et hauts bonnets en peau de léopard, ornés par derrière de long poils de singe ; sur le dos, une sorte de housse épaisse en plumes de vautour ; autour des reins, une peau de bœuf, puis des colliers, des bracelets, des jambières ; un sabre droit au côté, un casse-tête pendant à la ceinture ; d'une main, un large bouclier ; de l'autre une lance, cette magnifique lance de style massai, toute en fer. »

« ... Tous ces guerriers ... se forment en quatre compagnies, et organisent une série de démonstrations qui ne laissent pas d'être imposantes. Il y a environ un millier d'hommes ... »

« ... c'est une véritable revue, avec exercices et manoeuvres. Les mouvements sont admirables de précision et d'ensemble ; mais rien n'égale la beauté des chants de guerre ... »

2- Des paysages rappelant l'Europe

Le pays chagga, et principalement la zone des cultures, est présenté dans le témoignage du Père Le Roy comme une campagne ordonnée, à l'image de certaines contrées européennes. Il insiste sur les éléments de comparaison :

« Derrière cette porte, qu'on referme aussitôt, s'ouvre un long sentier qui serpente entre une double haie de broussailles et débouche à la fin sur une pelouse ombreuse

⁴⁶ Le Roy, 1893, pp.284-285.

dont l'aspect nous transporte immédiatement dans notre chère et vieille Europe. »⁴⁷
Le parallèle est explicitement établi. Le missionnaire poursuit :

« ... ces petits chemins creux qui se déroulent entre les haies, ces talus qui entourent les jardins et les champs, mais c'est ce que nous avons vu tant de fois chez nous ... »

Le vocabulaire choisi pour dresser le portrait n'a plus rien d'exotique, de dépaysant. Jusque dans la forme, l'auteur établit le lien avec l'Europe. On peut penser que cette représentation de la réalité est biaisée par le fait qu'on ne lit dans un paysage que ce que l'on connaît déjà. Mais on peut opposer à cela qu'à cette époque, la recherche du spectaculaire dans l'exotique était générale. Chanel se situe dans la même veine en expliquant qu'il n'y a pas de village au Chagga, chaque famille vivant au milieu de sa bananeraie, close par des haies de dracénas. Deux ou trois cases servent d'habitat aux parents, enfants et, éventuellement, aux « esclaves ». Plus loin, le grenier abrite les provisions contre la menace des rats : bananes, mil, haricots ... (documents p.75 et 76). Tous les éléments décrits, comme le style adopté par les auteurs, contribuent à détruire l'image de la jungle tropicale chaotique, comme c'est le cas pour certains types de cultures, sur brûlis par exemple. Les paysages sont proposés comme des modèles de rationalité occidentale.

La représentation des paysages, en établissant un lien fort avec l'Europe, provoque aussi une sorte d'appropriation affective :

*« Ce pays est très beau.
... Autour, les champs et les jardins étalent leur luxuriante verdure, les larges feuilles de bananiers sans nombre se meuvent au vent, et ces petits enclos de dracoenas où chaque famille habite, seule et libre, rappellent tout ce qu'on peut rêver de plus champêtre ... »*⁴⁸ et plus loin : *« ce pays est superbe ».*

Il est à noter, pour faire une remarque sur un auteur précis, que c'est lors de la description du pays chagga que le Père Le Roy adopte pour la première fois un style lyrique, enchanté. La représentation que s'en firent les religieux à cette époque relève d'une réelle adoption, d'une appropriation, dans un premier temps affective.

*« ... nul ne peut fouler aux pieds sans un étonnement mêlé de je ne sais quel plaisir intime, quelle émotion, en ce centre du Continent noir et sous les feux de l'Equateur ... toute cette flore connue et aimée, souvenir de la Patrie absente ... »*⁴⁹

C'est dans le détail des cultures et des plantations que la représentation du Kilimandjaro est la plus positive. Elle s'attarde sur le soin apporté aux cultures et au génie des canalisations :

« Tous ces habitants de la montagne sont fort habiles à capter l'eau des torrents, parfois à de très grande distances, et à la conduire, par des canaux, dans leurs

⁴⁷ Le Roy, 1893, p.232.

⁴⁸ Le Roy, 1893, p.234.

⁴⁹ Le Roy, 1893, pp.336-337.

champs et leurs plantations.»⁵⁰ Le Roy : « Le (pays) Motchi est formé d'une série de petites collines ... fort bien arrosé, soigneusement coupé de canaux et cultivé avec le plus grand soin ... Les bananeraies, très belles, sont sarclées avec goût, et, chose absolument nouvelle en Afrique, entretenues avec le fumier des étables.»⁵¹

L'activité qui règne dans ces campagnes est soulignée à plusieurs reprises, comme pour mettre en valeur une vertu trop rare ailleurs pour être ignorée ici. Les Chagga sont représentés comme un « peuple agricole » expert en irrigation :

« Les Tchaggas sont un peuple essentiellement agricole, et il faut convenir que, parmi les tribus similaires de l'Afrique, ils occupent sous ce rapport un rang à part. Leurs travaux d'irrigation sont absolument remarquables, et en voyant ces prises d'eau cherchées parfois jusqu'au-delà de la grande forêt vierge, conduites sur le flanc des collines et le bord des précipices, amenées par des pentes insensibles jusqu'aux endroits voulus, gardées en des réservoirs, détournées ici ou là, divisées en mille petits canaux de manière à ce que chacun ait sa part, on se demande ce qu'un ingénieur européen aurait pu faire de mieux.»⁵²

Pour les explorateurs européens du début du siècle, l'organisation raffinée des Chagga, proche des bocages occidentaux, et dont les qualités de bâtisseurs les excluent de la famille des « sauvages », et des « primitifs », s'apparente directement à une civilisation. Cela confère à la montagne une densité humaine et une valeur nettement supérieures à la plaine, aride et peuplée de Massaï, mais aussi supérieures au monde littoral, musulman et esclavagiste.

C'est donc sur les bases de cet attrait que s'établit l'appropriation affective dont nous parlions plus haut. Cela conduit tout naturellement les explorateurs à se représenter le Kilimandjaro comme un espace à conquérir, sans connotations belliqueuses.

L'élaboration de cette image débute en fait très tôt. Devant la luxuriance des pentes du Kilimandjaro, contrastant avec le *nyika* qu'il vient de traverser, Rebmann s'exclame en 1848 :

« Comme le paysage est splendide, avec sa riche palette de montagne, collines et vallées, couvertes par la plus luxuriante végétation ... si belle était la campagne, si délicieux était le climat ... quel dommage que cette luxuriante pousse d'herbe doive année après année périr inutilisée ! Une étendue immense de la terre la plus fertile attend ici, offerte à l'Eglise du Christ.»⁵³

Cette remarque ne modifie pas sensiblement l'image du Kilimandjaro d'alors. Cependant, en 1888, Reclus reprend un peu les mêmes idées :

« Le mont ne peut manquer de devenir bientôt un des principaux centres d'attraction pour les voyageurs africains ... des voies de communication faciles, du moins des

⁵⁰ Chanel, 1894, p.414.

⁵¹ Le Roy, 1893, p.282.

⁵² Le Roy, 1893, pp.346-347.

⁵³ Traduction d'après Pavitt, 1989, p.44.

sentiers bien connus et des lieux de ravitaillement le rattacheront à Mombaz et autres ports de la côte orientale. »(p. 772)

Avec le voyage de Mgr de Courmont, les Pères Le Roy et Gommenginger, l'installation au Kilimandjaro devient réalité. A partir de cette époque, la montagne est représentée comme un espace disponible, accueillant et ouvert à l'initiative des plus entreprenants : c'est la phase de colonisation. Elle est fondée sur l'image du Kilimandjaro et de ses populations « *intelligentes, laborieuses* ».

« Nous pouvons donc augurer beaucoup de bien de cette mission, écrit Mgr de Courmont en 1890, surtout si le Kilima Ndjaro devient, comme il en a été question, un pays d'émigration pour une population laborieuse de paysans catholiques allemands. »

Les représentations basées sur le génie agricole et la fertilité du Kilimandjaro ouvrent la voie de la colonisation de l'intérieur du continent. Les années qui suivent, 1900-1930 sont donc une période d'intense étude ethnologique, et de mise en valeur par les colons. En 1912, le vicaire apostolique de Kiléma écrit que la fertilité et le climat permettent d'entreprendre la plantation de caféiers. Il remarque aussi que déjà de nombreux colons entourent la mission.

Au sein de la vaste entreprise de colonisation, plusieurs représentations apparaîtront, livrant des images assez différentes du Kilimandjaro. D'un côté, Bruno Gutmann, allemand du Leipzig Missionary Seminary, qui tenta d'adapter l'Évangile à la culture chagga, en faisant des surveillants de canaux d'irrigation et des doyens de clans, les Aînés de son église, chargés de l'assister lors des cultes. Il érige le système social des canaux en ordre religieux. A l'opposé de cette démarche tolérante, le Kilimandjaro est présenté par d'autres comme une terre gâchée par l'indolence et l'ignorance des Chagga. C'est le cas de Fernand Maurette, dans la Géographie Universelle de 1938 :

« La banane est la denrée alimentaire essentielle ; ici comme partout, elle détermine chez les indigènes qui en vivent, à la fois la sécurité et l'indolence : le bananier demande peu de travail de culture ; l'arrachage de quelques feuilles pour exposer les régimes au soleil, puis la cueillette, c'est là tout l'effort nécessaire pour gagner la nourriture quotidienne. De là ce laisser-aller et cette mollesse qui expliquent la facilité avec laquelle les Bantous de l'Entre-Lacs, au lieu de fuir devant les Hamites pasteurs (Massaï), on accepté leur domination et se sont résignés bénévolement à une vassalité qui ne les privait pas d'une vie bien nourrie à l'ombre des bananiers ... »
(p. 128)

On constate donc que la phase d'exploration détaillée initiée durant les années 1890-1900 dresse de nouvelles représentations du Kilimandjaro dont certaines sont positives (bocage), alors que se dessine aussi une désillusion consécutive à l'idéalisation initiale de la montagne (montagne-refuge).

C/ La fin d'une utopie

L'établissement des missionnaires au Kilimandjaro les oblige à faire le choix du site d'installation de la mission. En rendant, tour à tour, visite à chacun des principaux chefs chagga, les religieux sont confrontés à l'état de guerre qui trouble le pays. Cela participe à la modification des représentations de la montagne des premières années qui suivent sa découverte (cf. I/) dans le sens d'un plus grand ancrage de l'image à la réalité.

« *Tous ces peuples vivent en guerre perpétuelle. Mandara, le plus fameux des chefs de la contrée, aspire à les dominer tous* » déclare J. Thomson en 1886 (p.308), voir document 59 p.77.

En réalité, toutes les communautés chagga ne sont pas en guerre, et Mandara qui règne sur la chefferie de Moshi ne domine pas l'ensemble du Kilimandjaro. C'est le Père Le Roy qui donne la représentation la plus précise de la situation, à travers sa carte (document 50 p.71), et son résumé de la situation conflictuelle :

Il semble que ce soit le trafic d'esclaves avec les Arabes de la côte qui soit à la base des troubles. Selon le missionnaire, c'est le chef Sina, de Kibosho, au sud du Kibo, qui est le principal interlocuteur des trafiquants (p.281). Ce chef a pillé les deux territoires qui l'avoisinent, le Kindi à l'ouest et l'Ourou à l'est, volant le bétail et vendant ses prisonniers comme esclaves contre des armes et de la poudre (Chanel, 1894, p.433). Au cours de la décennie 1890, il s'attaque à la chefferie la plus occidentale du Kilimandjaro, le Machamé, déstabilisé par une guerre de succession entre deux frères. L'un, Shangali, est soutenu par Sina ; l'autre, Ngaméni, est soutenu par les adversaires du chef de Kibosho qui se sont alliés : Mandara, et son fils Méli, de Motchi, et Fomba de Kiléma. Ce dernier est par ailleurs opposé au chef du Marangu, Maréale.

Moshi et Kiléma, comme tous les autres États ou chefferies du pays chagga, sont séparés par des limites naturelles qui sont « *plusieurs rivières profondément encaissées, des ravins énormes, des escarpements formidables.* »(document 48 p.70). En bordure de ces torrents, se trouvent les camps de réfugiés, ceints de douves et qui abritent les populations qui fuient les combats. C'est selon le Père Le Roy (p. 266), la force des cours d'eau qui permet l'élaboration de ces enceintes, par le creusement des fossés. A travers l'évocation des camps, c'est aussi une image de misère humaine qui est associée au Kilimandjaro des années 1890-1900.

« *... bananeraies ravagées, coupées, saccagées ; les prises d'eau retenues ; les cases renversées, les bois qui les soutenaient brûlés, les ustensiles de cuisine brisés ; çà et là, un crâne à demi rongé par les hyènes. C'est un spectacle désolant, c'est la guerre !* »⁵⁴

Enfin, aux réfugiés et aux esclaves s'ajoutent ceux qui fuient le Kilimandjaro :

« *Les guerres ... ont occasionné dernièrement des émigrations au Mérou, et le docteur Karl Peters, en passant du Tana au Victoria-Nyanza, a trouvé sur son*

⁵⁴ Le Roy, 1893, p.266.

chemin une tribu de Tchagas qui serait autrefois sortie du Kilimandjaro. On en trouve aussi quelques uns à la côte, à Mombassa, à Pemba, où ils ont été vendus comme esclaves. »⁵⁵

L'image du Kilimandjaro donnée à la fin du XIXe siècle, est donc celle d'une contrée très divisée, très segmentée en petites unités politiques qui s'auto-détruisent au seul profit des esclavagistes de la côte.

Mais la représentation du Kilimandjaro ne perd pas de sa magie initiale seulement au sujet des indigènes qui peuplent ses pentes. Les premiers Européens à s'installer là plongent semble-t-il dans un pays convoité, où ils doivent faire face à la difficulté du quotidien en même temps qu'aux autres colons. A partir des années 1900-1905, les missionnaires catholiques font état d'intrigues menées par des protestants allemands qui convoitent eux aussi les pentes du Kilimandjaro :

« ... L'affaire du Kilima Njaro était une pure calomnie. Cette calomnie était imprimée dans une revue des missions protestantes. (...) »⁵⁶

« Kilimandjaro (sic) : les écoles continuent à bien marcher dans les trois stations que nous avons dans ce district (...) L'administrateur Capitaine Fonk a donné sa démission à cause des Protestants. Il est remplacé par le lieutenant Abel. »⁵⁷

« Des articles de journaux, manifestement inspirés par les autorités allemandes de la colonie D.O.A. paraissent presque toutes les semaines à Dar Es Salam et attaquent les missions et les missionnaires tantôt d'une manière et tantôt d'une autre à propos de la révolte des indigènes. Les missionnaires catholiques sont maintenant la cause de tout ! !... »⁵⁸

Convoitises, concurrence et intrigues marquent donc la phase de colonisation du Kilimandjaro, quelques années avant la Première Guerre mondiale. Les représentations initiales qui enjolivaient la montagne semblent définitivement oubliées. A cela s'ajoute la difficulté du quotidien des missions : la concurrence avec les protestants, bien sûr, mais aussi les aléas agricoles, et les conflits avec les colons européens pour l'encadrement des enfants chagga.

« Il est à remarquer que beaucoup de planteurs européens entourent la mission. Les enfants des écoles doivent travailler au moins trois jours par semaine sur ces plantations et si nous ne voulons pas avoir trop de démêlés avec ces planteurs il faut que ces enfants puissent arriver sur les plantations à temps. Si nous ne nous arrangeons pas avec ces planteurs nous n'aurons plus les enfants du tout. »⁵⁹

⁵⁵ Le Roy, 1893, pp.345-346.

⁵⁶ Archives de la Congrégation du Saint Esprit, 27 juin 1901.

⁵⁷ Lettre de Mgr Allgeyer, Archives de la Congrégation du Saint Esprit, 27 juillet 1905.

⁵⁸ Lettre de S. Hémeury, Archives de la Congrégation du Saint Esprit, 27 mars 1906.

⁵⁹ Lettre du vicaire apostolique, 26 décembre 1912, Archives de la Congrégation du Saint Esprit.

« ...il n'y assiste qu'une vingtaine d'enfants ; les autres dit-on sont occupés à récolter et à rentrer le maïs dans le pori... »⁶⁰

Très vite s'instaure un climat de rapports de force pour les colons européens, religieux ou laïcs. Rapports de force entre groupes humains : paysans immigrés et missionnaires, mais aussi rapports de force avec les éléments naturels :

« Ce soir le Père (?) revient de la forêt ; il ramène les instruments et ustensiles car avec les pluies si fortes comme celles des jours derniers, impossible de rester en haut. »⁶¹

« aujourd'hui comme du reste depuis quinze jours, temps sec, le matin et le soir il fait froid ; rien ne pousse par ce temps au jardin. »⁶²

A la difficulté de cultiver se joint celle des conditions climatiques souvent inconfortables bien que supportables. La représentation qui émane de ces témoignages reflète la disparition de l'idéalisation des premiers temps.

« La nuit est souvent froide, et, malgré la couverture de laine qui nous enveloppe sur nos lits de camp, nous avons tous souffert et mal dormi. » (Le Roy, 1893, p. 245).

« ... Mais il y a aussi des matinées bien grises, où le thermomètre descend à huit degrés centigrades et au-dessous. Parfois, un brouillard intense nous enveloppe et, de temps à autre, son humidité froide se transforme en une pluie froide et pénétrante qui nous glace : nous ne nous retrouvons plus en Afrique, mais en Europe, et dans ces vilains jours d'automne ... » (Le Roy, 1893, p. 260).

En conclusion, il faut signaler que l'on observe à partir des années 1890 et jusque entre 1920 et 1930 environ, une évolution considérable des représentations du Kilimandjaro. Si la montagne en elle-même reste un centre d'intérêt, notamment au travers de ses constituants physiques, la part des éléments humains, d'ordre sociaux ou politiques, prend une grande importance.

Simultanément à l'étude de détail du Kilimandjaro s'opère une mutation de sa représentation qui se base sur des éléments tirés de la réalité de la montagne. On a clairement quitté les images fantasmées du Kilimandjaro, qu'elles soient antérieures à sa découverte, ou produites par la comparaison de la montagne avec son espace régional alors jugé hostile. Grosso modo, on peut dire que réalité et représentation se sont rapprochées.

C'est aussi au début du XXe siècle que s'effectue l'appropriation religieuse et foncière du Kilimandjaro, soutenue par une prise de possession affective étalée au cours du siècle précédent. Il s'ouvre là un nouveau champ de représentations que je ne peux aborder dans cette étude faute de matériel documentaire suffisant. Cependant, il me semble qu'il

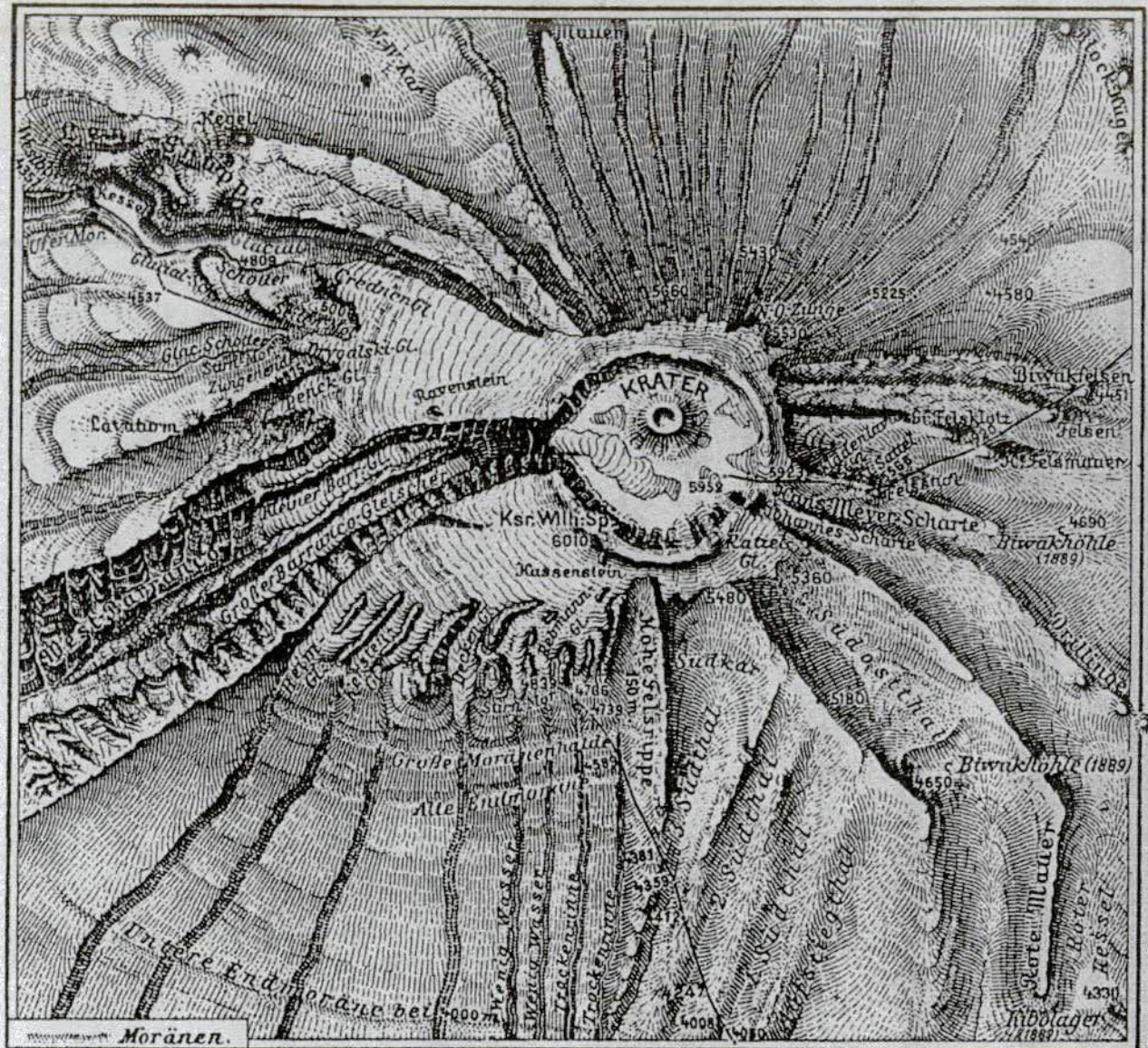
⁶⁰ Daire de Kiléma, Archives de la Congrégation du Saint Esprit, 26/12/1912.

⁶¹ Ibidem, 03/08/1900.

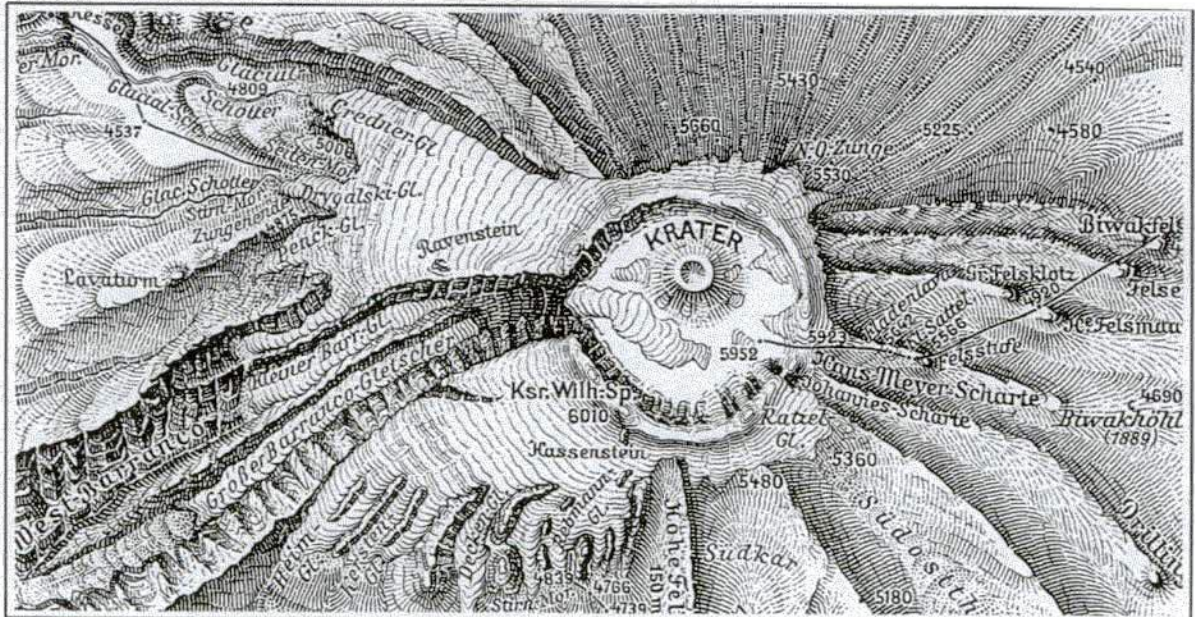
⁶² Ibidem, 01/06/1899.

serait enrichissant de savoir quelles ont été les représentations du Kilimandjaro auprès des colons européens qui s'installèrent sur ses pentes, principalement à l'ouest du massif. Comment leur fut présenté cet espace avant leur départ, et qu'est-ce que celui-ci représentait à leurs yeux une fois établis en Afrique. Cela permettrait sûrement d'en apprendre davantage sur la genèse des représentations contemporaines du Kilimandjaro, dont on sait qu'elles sont en partie basées sur des représentations héritées.

N'ayant pu aborder ce thème, je me suis en revanche penché sur la façon dont les populations locales, massai et chagga, se représentent la montagne. Cela m'a amené à constater un très curieux phénomène de perception du Kilimandjaro selon l'échelle à laquelle on le considère.

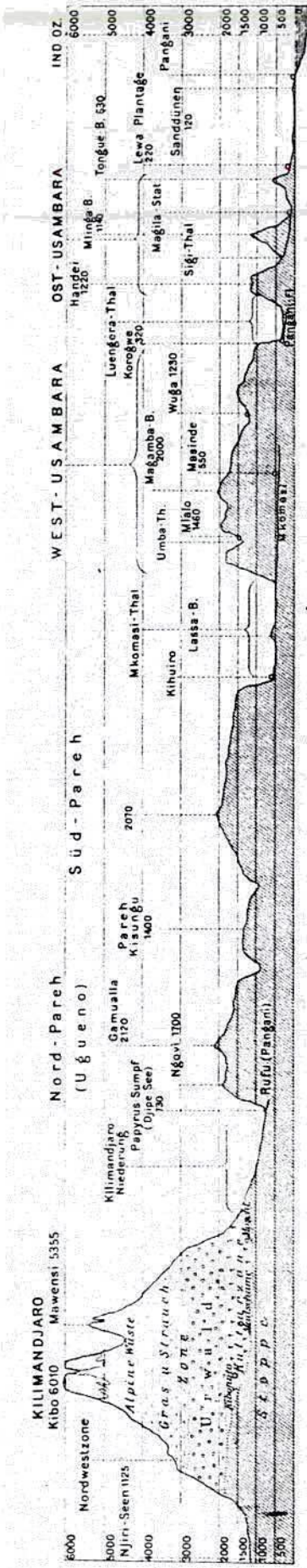


Karte des oberen Kibo.

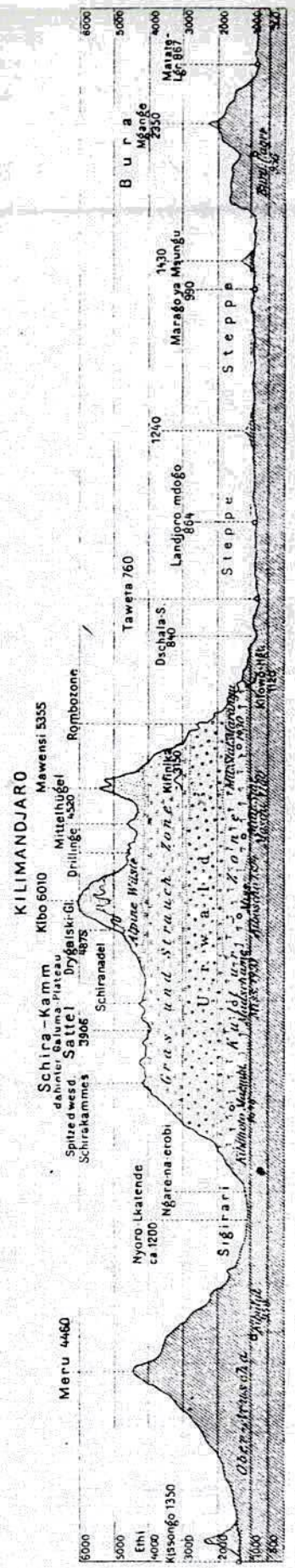


Karte des oberen Kibo from: Der Kilimandjaro, Hans Meyer 1900

Le Kibo vu par un géologue, Meyer, 1900. - Documents 38 et 39

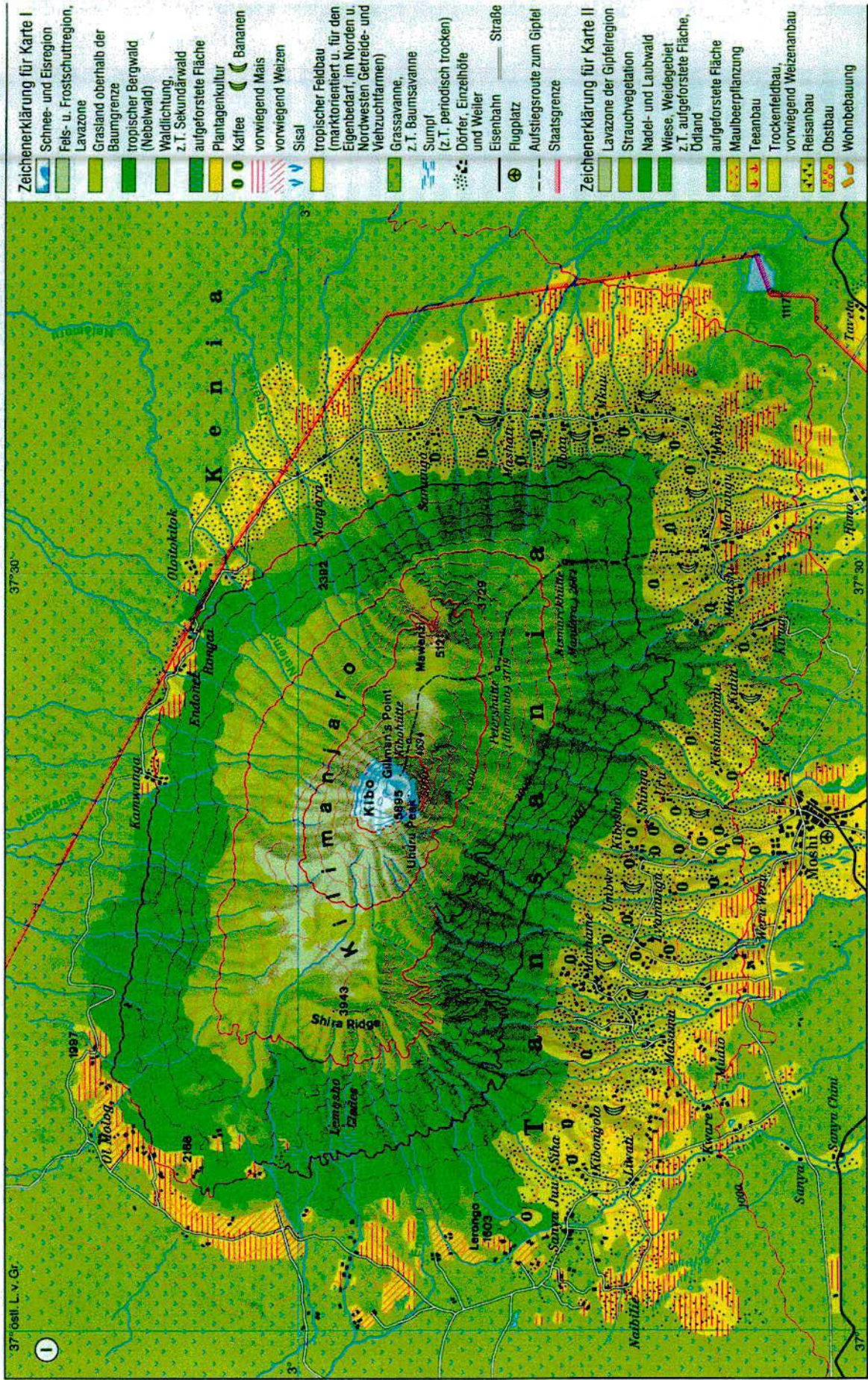


Profil Kilimandjaro-Usambara-Pangani.
 Längensmaßstab 1:1.800.000 mit 10facher Überhöhung.

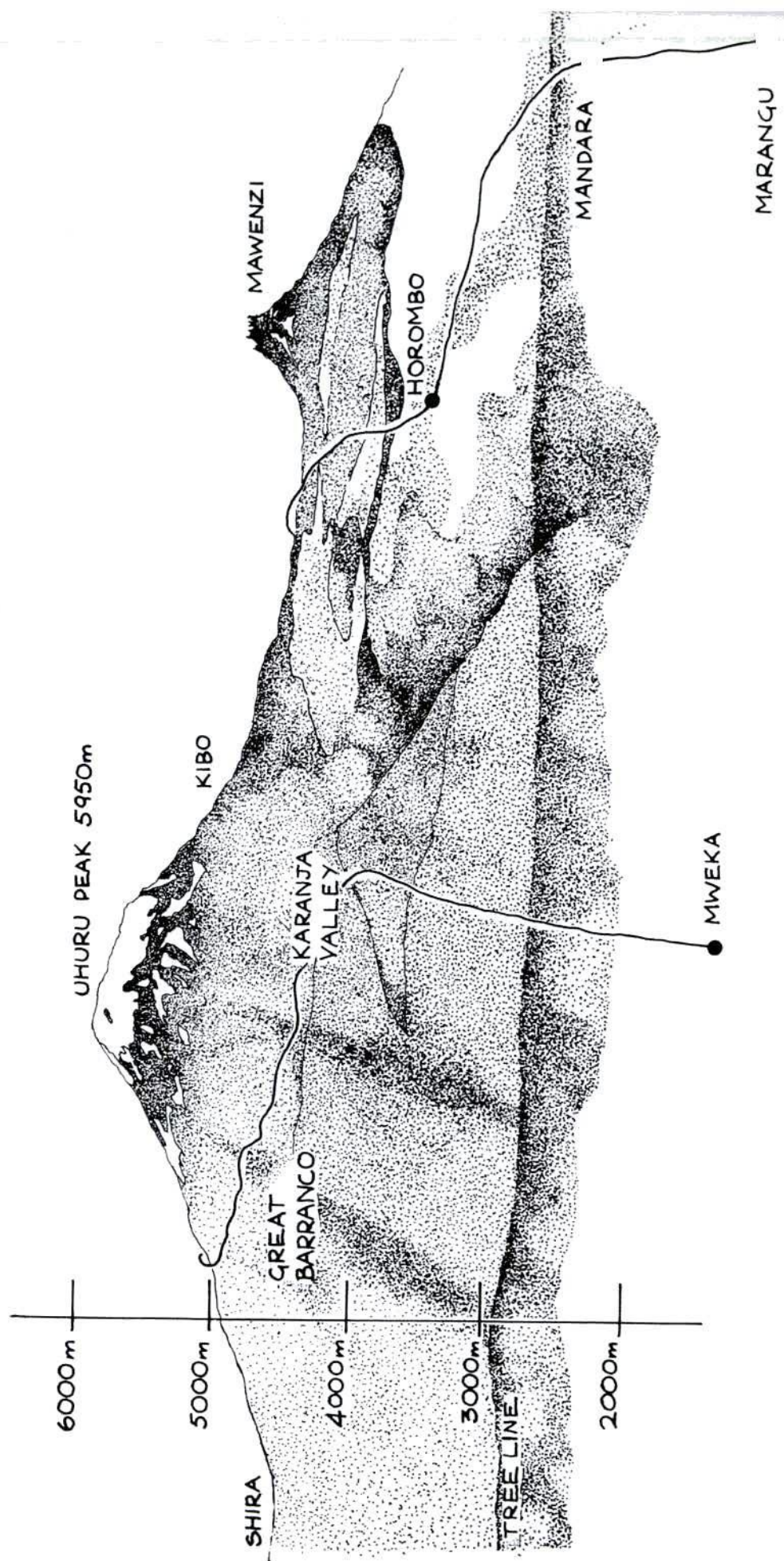


Profil Meru-Kilimandjaro-Bura (Teita).
 Längensmaßstab 1:1.000.000 mit 5facher Überhöhung.

① Kilimanjaro ② Fujiyama (Fujisan)



Une représentation moderne mettant en valeur les étages de végétation, Geographische Rundschau, 1979.
- Document 41



Document 42



Bildmaßstab 1 : 500 000

Landsat 1, Aufnahme datum 24. Januar 1976
Bildschweife: NASA / Washington D.C.

La ceinture végétale du Kilimandjaro, Image Landsat, janvier 1976.- Document 43



Image Spot, février 1994. - Document 44



Fig. 47. — LA CHUTE D'UNE RIVIÈRE AU KILIMA-NDJARO.

Une montagne d'eau, Le Roy, 1893. - Document 45



Fig. 53. — LE WÉROU-WÉROU PRÈS DE SES SOURCES (AU FOND LE KIBO). — Dessin de Mgr Le Roy.

Le "torrent-frontière" entre les Etats de Machamé et Kindi, Le Roy, 1893. - Document 46



Fig. 57. — LA FORÊT VIERGE.

Le Roy, 1893. - Document 47

Le sud du Kilimandjaro, un terroir humide au sein des plaines arides, Le Roy, 1893. - Documents 46 et 47



Fig. 48. — UNE RAVINE AU KILIMA-NDJARO.

Une ravine séparant deux Etats, Le Roy, 1893.
- Document 48

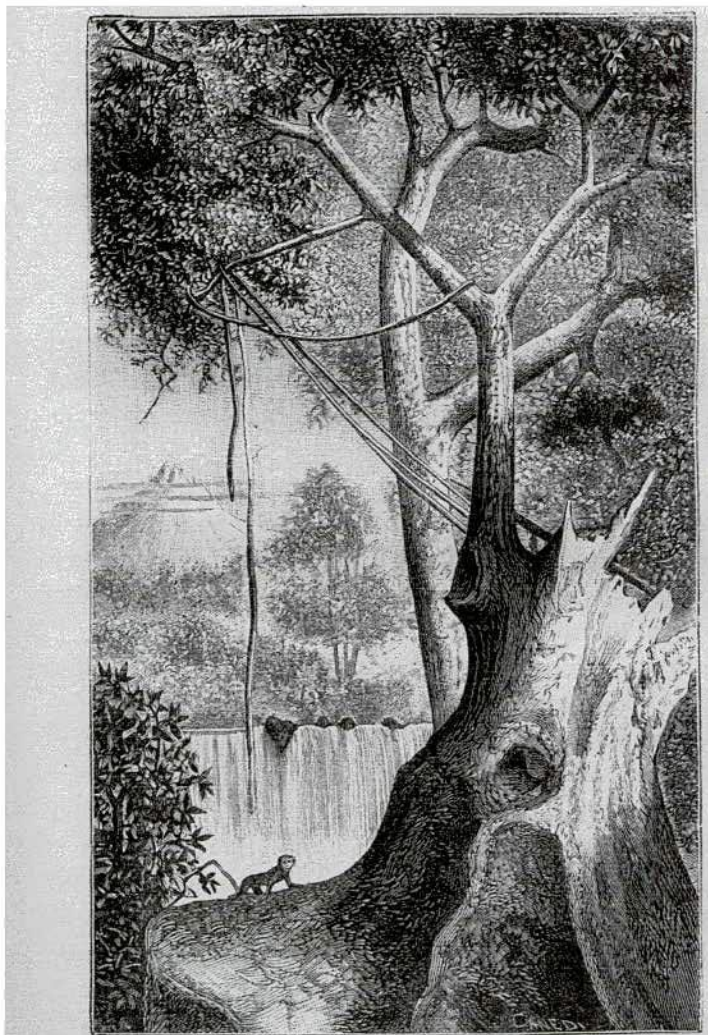
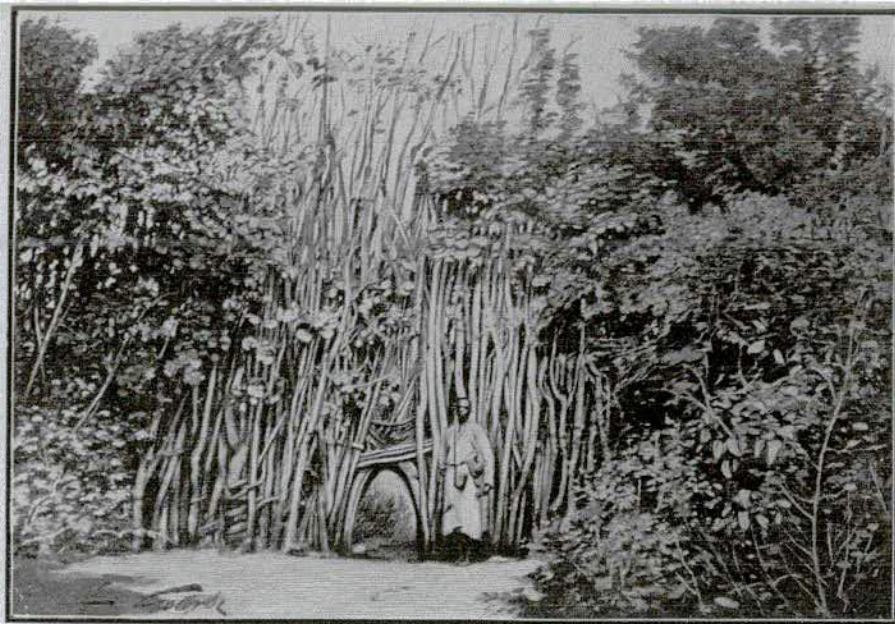


Fig. 44. — DANS LA RIVIÈRE (sycamore et cascade). — Dessin de Mgr Le Roy.

Une cascade au pied du Kimawenzi, Le Roy, 1893.
- Document 49

L'omniprésence de l'eau au Kilimandjaro, Le Roy, 1893. - Documents 48 et 49



PORTE DES ÉTATS DE FOUMBA (PAGE 414). — DESSIN DE GOTORBE.

Une porte à l'entrée d'un Etat, Chanel, 1894. - Document 51



Fig. 55. — NOS VISITEURS A KIBÔSHO (*Kilima-Ndjaru*). — Dessin de Mgr Le Roy.

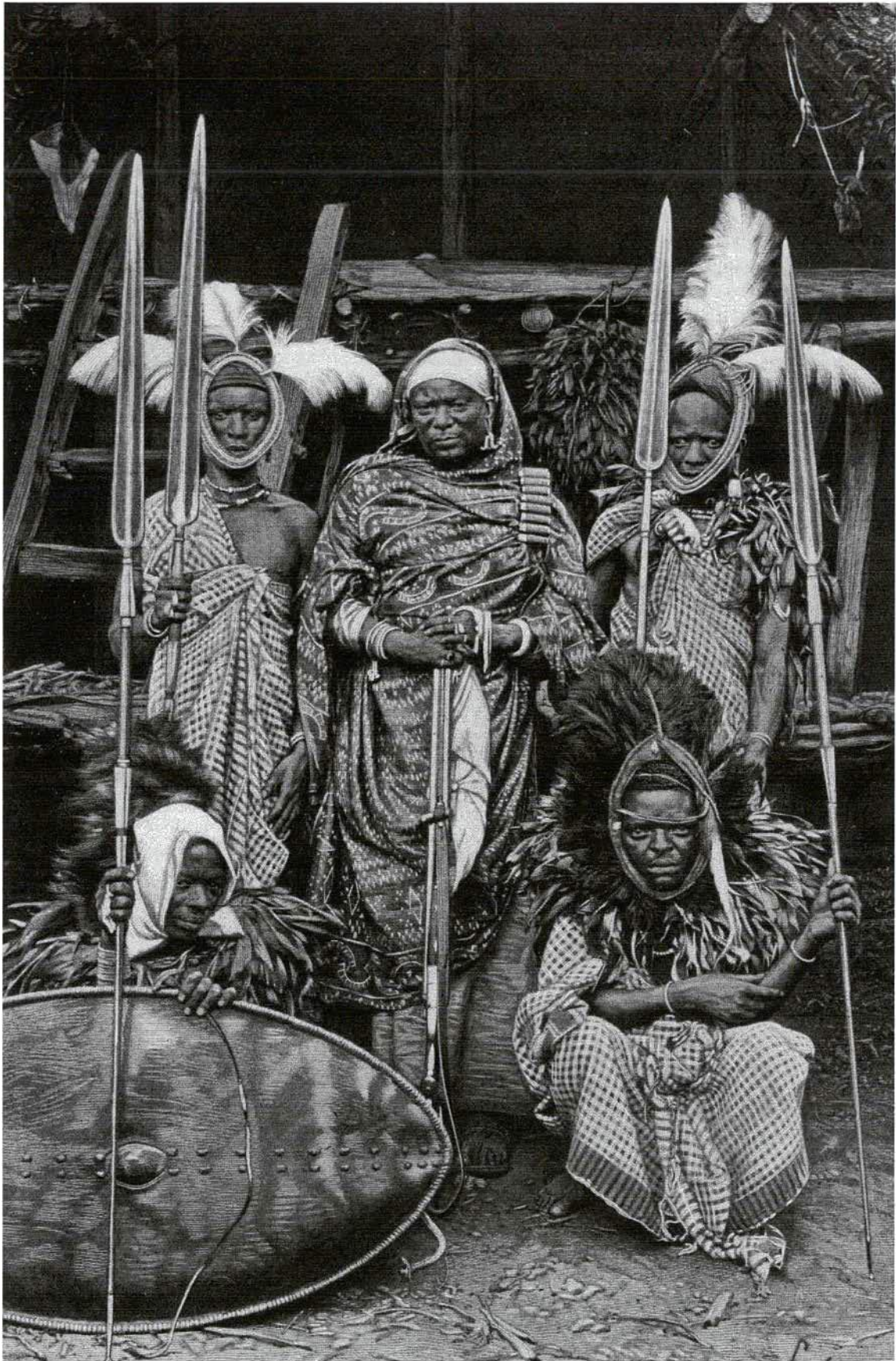
Rassemblement de notables en pays chagga, Le Roy, 1893. - Document 52

Découverte d'une montagne "civilisée", Documents 51 et 52



FOUMBA, SULTAN DE KILEMA. — DESSIN DE RIGOT-VALENTIN.

Foumba, un roi au Chagga, Chanel, 1894. - Document 53

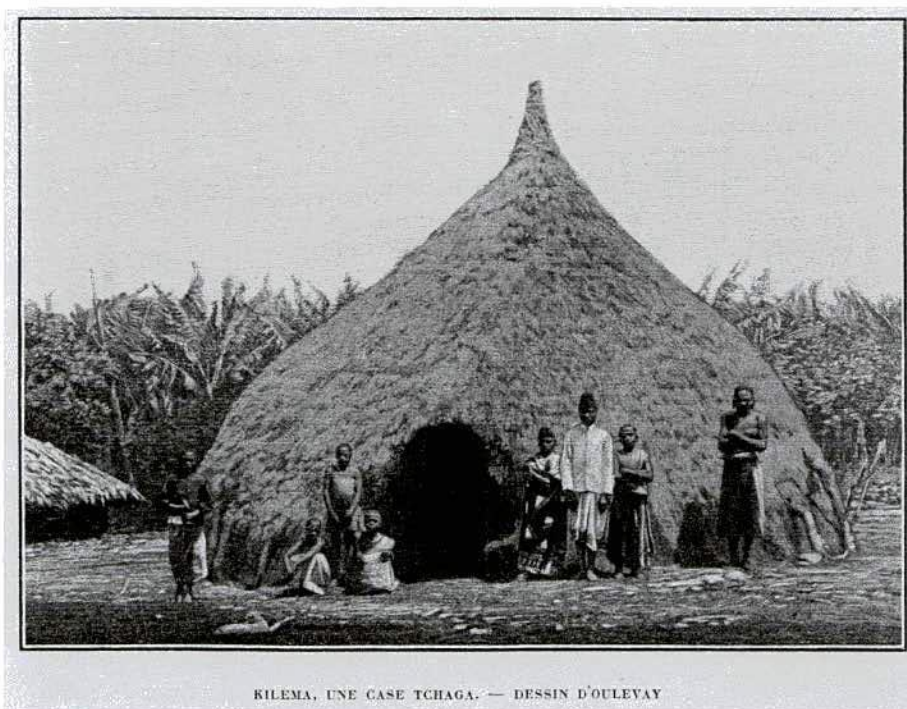


SINA ENTOURÉ DE SES GUERRIERS (PAGE 434). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Un souverain belliqueux, Chanel, 1894. - Document 54



Le Roy, 1893. - Document 56



Chanel, 1894. - Document 55

L'habitat chagga. - Documents 55 et 56

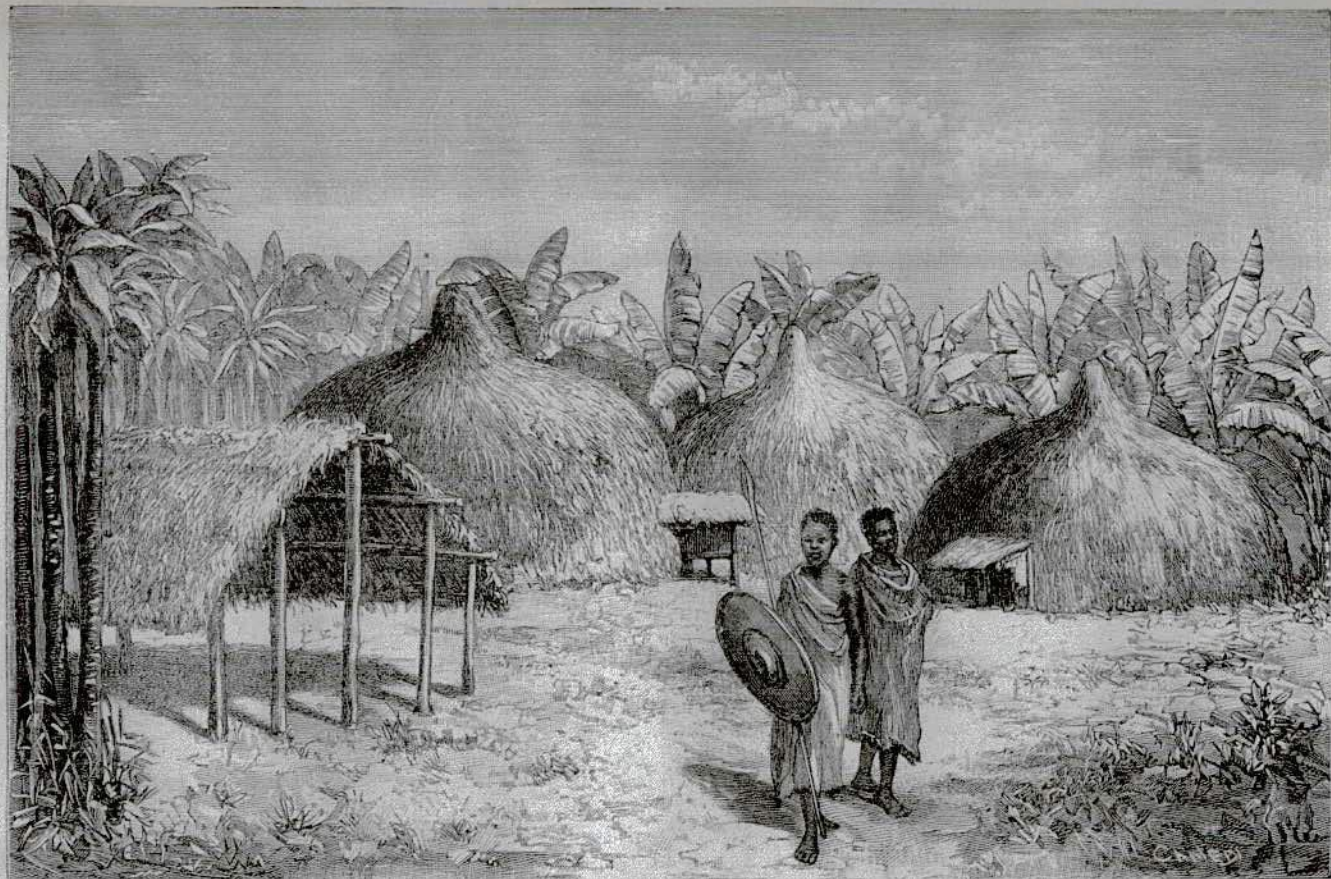


Fig. 50. — VILLAGE A MATCHAMÉ (Kilima-Ndjaru). — Dessin de Mgr Le Roy.

Le Roy, 1893. - Document 57



A Chagga house

Pavitt, 1989. - Document 58

Les cases du pays chagga. - Documents 57 et 58



Fig. 49. — MANDARA, SULTAN DE MOTCHI ET CHEF PRINCIPAL DU KILIMA-NDJARO. — Dessin de Mgr le Roy.

Mandara, souverain du Moshi, Le Roy, 1893. - Document 59

IV/ L'ère contemporaine : utilisation politique et culte nostalgique

Cette partie est principalement basée sur des documents de nature variée (film - brochures touristiques - romans - publicités) qui appartiennent en majorité aux vingt dernières années. C'est donc avant tout à une représentation actuelle du Kilimandjaro que nous allons nous intéresser.

Cependant, nous verrons que ce cliché de la montagne trouve quelques unes de ses racines dans d'autres épisodes de l'histoire de l'Afrique de l'est, aussi bien pendant les années 1930 qui ont vu apparaître le tourisme, qu'au début des années 1960 quand eut lieu l'Indépendance.

Par ailleurs, la représentation moderne a ceci de particulier, par rapport à toutes les représentations précédentes, qu'elle s'inscrit dans une société de communication et d'échanges, qui permet à des millions de personnes, et non plus à quelques lettrés, de partager le même point de vue d'un lieu donné. Le flux d'informations généré par les productions artistiques (cinéma, littérature, chanson) et les médias de masse (presse, télévision) ébauche avec le temps un cliché équilibré, qui perdure, et qui est diffusé à l'échelle planétaire. Nous verrons quelle est cette représentation, et sur quoi elle repose.

Mais nous constaterons aussi que cette image, loin de n'être qu'un vecteur touristique, est aussi l'enjeu de préoccupations politiques moins connues mais tout aussi intéressantes.

A/ La représentation de la montagne dans le secteur touristique : le culte flou des pionniers

Les professionnels du secteur touristique sont aujourd'hui parmi les plus gros producteurs de représentations de lieux qui soient. Il faut leur associer la littérature et le cinéma, et bien sûr la télévision et l'édition qui sont toutes deux, bien souvent, des relais de la communication opérée par les voyageurs. Les outils de ces professionnels sont la publicité sous forme d'encarts dans la presse, et l'information des brochures et dépliants touristiques. Le véhicule des représentations, présent dans tous les types de catalogues de voyages, c'est le rêve, l'évasion, le dépaysement. C'est sur ces bases que s'élaborent les nouvelles images du Kilimandjaro.

L'analyse des dépliants touristiques confronte à tous les clichés les plus répandus sur la montagne. Celle-ci est d'ailleurs constamment associée à son environnement régional : savanes et plaines herbeuses. Le Kilimandjaro n'est presque jamais considéré seul, isolé de son contexte. On comprend bien que ces représentations-là ont pour but de vendre du service et donc, elles concentrent autour d'un espace, un ensemble d'éléments forts, d'images denses, au risque de plonger dans un « à peu près » historique tout à fait secondaire, semble-t-il.

Selon les voyageurs, se rendre en Afrique de l'est, c'est effectuer un périple qui prévoit la visite des éléments forts, dont le Kilimandjaro. Celui-ci est plongé dans une atmosphère artificielle censée représenter ce que fut l'époque de l'exploration et de la découverte. En fait, cela donne davantage l'impression de visiter un parc d'attraction immense, plutôt que de découvrir un pays. Nous verrons à ce sujet que le vocabulaire employé révèle bien ce

sentiment. Bref, on ne fait pas du tourisme dans la région du Kilimandjaro, on voyage sur les traces (encore fraîches ?) des pionniers. Cette image est offerte explicitement :

« Sur les traces de Kessel, d'Hemingway et du Docteur Livingstone. Vous êtes dans l'Afrique des grands explorateurs partis à la recherche des sources du Nil, dans la brousse des grands chasseurs de lions, dans la savane des pionniers et des aventuriers, dans la poussière des pistes des chercheurs d'or. Vous êtes sur les terres explorées par Krapf, Rebmann et Speke ; sur les traces de Livingstone et de Stanley, retrouvées par Kipling, Kessel et Hemingway. Mêmes émotions grandeur nature, même choc des cultures, mêmes frissons à la rencontre des fauves. »⁷⁶

Sans même évoquer la réalité géographique du terrain, l'image élaborée propose avant tout de s'identifier à des hommes célèbres, dont la vie fut ponctuée d'actes illustres (du moins le message le suggère-t-il). Qui furent vraiment Krapf et Rebmann ? Voilà qui importe bien peu. L'espace représenté ici est une sorte de terre magique au contact de laquelle le touriste se transforme en aventurier ; on propose au citadin de troquer sa claustrophobie et sa résignation urbaines contre l'immensité des paysages qui procure la profondeur d'âme des « grands hommes » dont il est question. Les terres évoquées sont capables d'alchimie, à leur contact, l'homme commun devient soudain celui qu'il rêve d'être, extraordinaire. On se rend compte ici que la représentation n'est pas, avant tout, basée sur des éléments du réel, mais au contraire, sur des fondements oniriques. Cela permet d'expliquer la très faible représentation des constituants humains et culturels indigènes. Les clichés véhiculés placent le Kilimandjaro en outil de divertissement, de valorisation ou de dépassement de soi, c'est selon.

Le discours publicitaire est appuyé par les photographies qui l'accompagnent. Les autochtones en sont pratiquement absents, sauf quelques Massaï en grande tenue. Le Kilimandjaro est placé en décor spectaculaire, c'est une constante. Les premiers plans des photographies étant occupés par des touristes assis sous un porche ou dans une immense tente de brousse. Le style colonial est très souvent utilisé, notamment dans le mobilier et l'habillement : aucun élément ne vient rappeler l'Occident urbain. L'électricité cède la place aux lampes à pétrole, le jean est remplacé par l'uniforme de brousse aux couleurs de savane, le casque colonial, lui, a été évincé par le chapeau d'Indiana Jones, politiquement plus correct. Les moustiquaires rappellent que l'on y mène une vie dangereuse. Enfin, entre le spectateur et le spectacle du Kilimandjaro, on trouve l'autre grand cliché de l'Afrique orientale : la faune. Elle aussi est mise en scène, dominée par un Kilimandjaro visible et sans nuages, elle représente « l'Afrique des premiers jours », « l'arche de Noé ». La plaine est le Jardin d'Eden tel que le montrent les Bibles pour enfants, et la montagne en est le gardien silencieux. En effet, elle est généralement placée en fond d'image, comme une île lointaine, ou peut-être un objectif supérieur ?

Au fil des brochures touristiques reviennent les mêmes images et les mêmes slogans :

« Tanzanie, l'Afrique des premiers jours » fait allusion aux restes humains découverts dans cette partie du continent, ainsi qu'aux scènes (« sceneries » en anglais) de la vie du

⁷⁶ Catalogue *Equatoriales* de Donatello.

Paradis originel, tout comme cet autre slogan : « *Sur les pistes du début du monde* » « *Ses paysages grandioses sur fond de Kilimandjaro et ses neiges éternelles (...) et ses Masaïs* » donne l'impression que la montagne est une attraction parmi d'autres au sein d'un gigantesque parc thématique, sur le modèle des Disney Land bien connus. Le massif, rejeté en toile de fond du décor semble servir de prestation supplémentaire à la savane, c'est le « plus » du tableau : « *Journée complète de safari (...) avec le Kilimandjaro pour décor* » ; « *safaris dans la réserve (d'Amboseli), réputée pour ses éléphants, ses guépards, ses girafes et son cadre naturel qui offre, en toile de fond, le célèbre Kilimandjaro et ses neiges éternelles sous l'Equateur.* »

Rares sont les représentations qui se basent sur le réel. Cependant, chez Nouvelles Frontières, qui pratique des prix assez bas sur le marché français, le rêve est suggéré par des clichés de la réalité : « *Nous vous proposons de gravir le célèbre Kilimandjaro, par la voie Marangu, (...) elle vous permettra de découvrir les différents stades de végétation ...* » Cette référence à la géographie du terrain est assez rare dans les brochures touristiques pour être signalée. On remarque toutefois qu'aucune mention n'est faite des Chagga, ni du fait qu'une bonne partie des pentes du massif sont mises en valeur par eux, comme si la représentation idéale du Kilimandjaro était celle d'une montagne sans hommes, un relief épargné des agressions humaines (conflit Nature/Culture chez Ph. Pelletier), et libre et exclusivement ouvert à l'explorateur enfoui au fond de chaque touriste. Ce dernier reçoit ainsi davantage de mythe, l'identification aux pionniers étant complétée par la perspective de découvertes de « trésors ». On retrouve là, à partir d'une même absence de bases réelles, les représentations fantasmées du Moyen Age (Enciso) :

« Des terres africaines, vous rapporterez des objets d'or, des bracelets et des colliers de perles, des poupées zoulou, des tapis de roseaux et de papyrus, des corbeilles et des paniers tressés, du bois parfumé et le souvenir de l'ivoire sculptée... »⁷⁶

La perspective de rencontrer des richesses matérielles et ethnologiques à travers des objets exotiques s'inscrit en complément du changement d'identité évoqué plus haut. Rappelons que cette identification aux pionniers-héros se fait parfois au détriment de l'exactitude, le nom d'une personne remplaçant la connaissance de sa contribution à l'histoire du lieu :

« Vous êtes en Tanzanie (...) Sur la terre explorée par Briton (sic) et Speke, foulée par Stanley et Livingstone, célébrée par Ernest Hemingway, Romain Gary, Karen Blixen. Avec ses plaines sans fin traversées par les pasteurs masai, ses lacs préhistoriques sur fond de Kilimandjaro... »⁷⁶

En résumé, la représentation du Kilimandjaro et des plaines qui l'entourent diffusée par les professionnels du tourisme est en grande partie basée sur une vision confuse et embellie du passé, qui repose sur des mots tels que : héroïsme, exploration, aventure, gloire, victoire sur la nature ... Il s'agit de clichés avant tout oniriques, ce qui n'est pas surprenant de la part de professionnels chargés de proposer du dépaysement. Cependant, ils contribuent par l'ampleur de leur publicité à donner une image très éloignée de la

⁷⁶ Catalogue *Equatoriales* de Donatello.

réalité du Kilimandjaro. Il est intéressant à présent de nous pencher sur la représentation de la montagne qu'en donne un touriste après son ascension. Cette activité touristique a concerné environ 12 000 touristes en 1993. Le Kibo est un des sommets accessibles sans escalade les plus hauts de la planète (5895 m.). Une bonne condition physique et de l'endurance suffisent à en faire l'ascension. C'est donc, en quelque sorte, l'Everest du commun des mortels.

Dans le récit de son excursion, le randonneur insiste tout d'abord sur deux points : Le Kilimandjaro est l'attraction historique et naturelle la plus marquante d'Afrique, et c'est une ascension éprouvante, au résultat imprévu (va-t-on pouvoir arriver au sommet ?) et qui peut-être périlleuse. L'image de la montagne mêle donc un attrait culturel, au risque d'une entreprise aventureuse. La couverture de la revue en question, *Tantravel*, éditée par le Tanzania Tourist Board, rappelle les premières pages des quotidiens, aux titres accrocheurs: "*Ils sont allés au sommet de la montagne!*" (document 64 p.100). On retrouve ici les éléments présents dans les clichés tirés des brochures touristiques. Cependant, au cours du témoignage, le narrateur, pourtant instruit (professeur américain), ne cite jamais le nom d'un explorateur dont l'action est liée à la montagne. Le touriste évolue sur les traces d'illustres prédécesseurs ... inconnus de lui.

La légende et l'exploit sont les deux piliers sur lesquels se fonde la motivation de l'ascension. Ils contribuent pour une large part à l'image du Kilimandjaro, et reviennent constamment dans le discours. Parallèlement, la randonnée sur les pentes du massif confronte le touriste à la réalité du terrain, comme ce fut le cas au XIXe siècle pour les missionnaires. Le portrait moderne qui en ressort diffère de l'ancien. Les contrastes paysagers entre le bas et les hauteurs apparaît vite dans le témoignage, constamment ponctué d'allusions stylistiques à l'aventure que le randonneur vit.

« Pourquoi n'avais-je pas dit aux miens combien il est hardi de patauger dans la boue au sein de la forêt tropicale, et deux jours plus tard, de marcher péniblement dans la neige d'un paysage stérile ? »⁷⁷

« J'avais convaincu la famille et moi-même, que l'ascension du Mont Kilimandjaro est une des randonnées les plus merveilleuses par la variété des paysages et des étages de végétation (...) En ce qui concerne le climat et la végétation, c'est comme faire l'aller-retour de l'équateur au cercle arctique en cinq jours. »⁷⁸

Ici, l'accent est mis sur la nature contrastée des paysages du Kilimandjaro. C'est en cela que la montagne constitue une « attraction naturelle » majeure. Le merveilleux résulte de cette proximité géographique du tropical et du polaire. Mais le vocabulaire et le style littéraire y associent l'idée de défi avec un ton qui rappelle celui des expéditions du siècle dernier : « patauger dans la boue », « marcher péniblement ». Le touriste continue sur le même registre réaliste-aventurier en truffant son récit de termes techniques. Ce procédé, qui fit le succès d'Hemingway, est très proche du reportage de presse, ou du journal de bord.

⁷⁷ Revue *Tantravel*, n°9, p13. Traduction personnelle.

⁷⁸ Revue *Tantravel*, n°9, p16. Traduction personnelle.

« Peut-être avais-je sous-estimé les effets du froid terrible, du manque d'oxygène et du mal d'altitude »

C'est en cela que l'ascension, bien que tout à fait réalisable (les guides grimpent plusieurs dizaines de fois dans leur vie), est érigée en aventure moderne pour citoyens ordinaires. Le Kilimandjaro rejoint là le groupe des sommets mystiques où dépassement de soi et ténacité sont les qualités requises. Tout comme les plus grands alpinistes, le touriste peut, avec cette montagne, gravir le sommet de sa vie, et partager, lui aussi, un peu de la gloire que reçoivent ceux qui escaladent les « vrais » pics géants.

Fidèle au style d'écriture, le narrateur évoque aussi les sensations physiques de l'ascension. La montagne est représentée, par l'épreuve à laquelle elle soumet l'homme, au travers de l'introspection qu'elle provoque. En cela, elle s'inscrit dans la symbolique générale du dépassement de soi, de la verticalité, que partagent les autres sommets du monde, de manière quasi-universelle. C'est encore une fois accomplir une action extraordinaire, être pour quelques jours, soi-même, extraordinaire.

La représentation moderne se distingue des premières explorations par l'absence totale d'allusion aux Chagga. Même le nom d'un refuge (Mandara Hut) situé à environ 2750 mètres d'altitude ne provoque aucune mention à la population du Kilimandjaro. Les indigènes sont véritablement occultés des portraits modernes de la montagne. Il faut se demander pourquoi une population si présente dans les paysages du massif n'apparaît ensuite nulle part dans l'évocation du relief chez les touristes. On peut supposer que les Chagga participent peu aux activités d'encadrement des randonneurs. Cela reste à vérifier. Peut-être les produits proposés font-ils l'impasse sur les autochtones, les randonneurs traversant le pays chagga sans manifester d'intérêt pour ce qui n'est que le piémont. Pourtant, l'empreinte des Chagga dans l'espace est certaine : bananeraies, caféiers, canaux d'irrigation ne peuvent pas être évités. Une hypothèse apparaît : peut-être est-il préférable, inconsciemment, de se représenter le Kilimandjaro comme une montagne non-appropriée afin de mieux la « conquérir » pendant les quelques jours de l'ascension ?

On retrouve cette vision du massif dans la carte mentale dressée par un des membres de la famille (document 65 p.101) où ne figurent que la montagne et la voie empruntée, ce qui reflète sûrement l'objectif principal commun des touristes : aller au sommet, avant tout.

Par le style littéraire de la description, et par les thèmes évoqués, le touriste d'ascension se place de toute évidence en héritier des grands explorateurs, cherchant à accomplir des gestes identiques pour, éventuellement, partager une même gloire (documents 66-67 p.102). La rhétorique de l'effort suggère cet héritage, mais celui-ci reste à l'état d'ombre confuse, aucun nom précis, aucun rappel historique ne structurant le propos. Les randonneurs s'inscrivent dans une excursion prestigieuse sans parvenir à fixer leurs repères culturels. C'est pourquoi la représentation du Kilimandjaro, n'a de bases réelles que celles qui sont directement perceptibles lors de la randonnée (sensations, végétation, climat), les composantes humaine (Chagga) et culturelle étant occultées.

C'est d'ailleurs ce que l'on retrouve au cours des recherches effectuées au sein du réseau Internet. L'utilisation du mot-clé *Kilimandjaro* (peu importe l'orthographe) offre à l'internaute un choix de plus de 5000 sites comportant ce vocable, dont l'intérêt est extrêmement variable. Classés par ordre décroissant selon l'importance qu'ils accordent au mot-clé, ces sites se répartissent en général entre quatre grands thèmes: les sociétés

commerciales proposant des circuits de randonnées, ou de safaris, les articles de particuliers témoignant, photos à l'appui, de leur ascension, et quelques rares sites culturels dont l'objet est souvent de communiquer des références d'ouvrages sur le Kilimandjaro. De la même manière que dans les brochures touristiques ou les témoignages écrits, on retrouve les thèmes de l'effort, de l'aventure, de l'originalité du climat et des paysages, et aussi la même absence des Chagga et de leurs découvreurs. On trouve tout et n'importe quoi sur le réseau, les voix individuelles, commerciales et celles de la Connaissance se mêlant dans un assourdissant chaos d'informations.

Les publicités commerciales de la presse ont au moins l'avantage de constituer une unité de communication qui autorise une étude plus fine des représentations du Kilimandjaro qu'elles proposent. Leur point commun est de montrer le massif depuis la plaine, constamment dégagé des nuages qui le cachent pourtant fréquemment. Il faut aussi souligner que le Kimawenzi est **toujours** occulté. Sauf dans quelques très rares photographies aériennes où l'on voit les deux sommets (document 68 p.103), les icônes diffusées réduisent le Kilimandjaro au seul Kibo. Cela souligne à la fois la valeur de cette neige sous l'équateur, et permet de conserver à la montagne une silhouette symétrique et carrée, forme qui lui est caractéristique comme l'est le triangle isocèle pour le Mont Fuji. C'est ramené à cette forme simple et esthétique que le massif fut célébré (brièvement) par Hemingway dans sa nouvelle « *Les neiges du Kilimandjaro* » :

«...tout ce qu'il pouvait voir, vaste comme le monde, immense, haut et incroyablement blanc dans le soleil, c'était le sommet carré du Kilimandjaro. »⁷⁹

Quelques publicités intègrent le sommet à d'autres éléments du patrimoine tanzanien: villes swahili, Massaï, littoral de l'Océan Indien (documents 69 et 70), mais la plupart l'utilisent tel un logo d'entreprise, le plaçant souvent en médaillon, et de manière générale, associé à la faune africaine des parcs. On retrouve une structure commune au fil des encarts publicitaires, quelque soit le produit touristique vendu (documents p.106-107-108). Le Kilimandjaro est de fait érigé en une sorte de symbole national.

Le secteur du tourisme véhicule ainsi une image stéréotypée du Kilimandjaro, réductrice puisque le Kimawenzi est systématiquement oublié, et que seuls quelques caractères physiques de la montagne sont reconnus. Les sociétés des pays développés en ont fait un terrain de divertissement, un espace récréatif voué à l'aventure moderne, « consommable » le temps des vacances et sans trop de difficultés. Si bien que derrière le rêve de gloire et le spectaculaire, les populations montagnardes chagga glissent dans l'ombre, tout comme la page d'histoire scientifique et coloniale qui s'est déroulée là. Ces deux aspects du Kilimandjaro, trop denses probablement, ne peuvent s'intégrer à la représentation simple, voire simpliste, que développent tour-opérateurs et touristes en masse. Ils disparaissent donc du cliché, imitant le Kimawenzi.

Cependant, de cette simplification extrême d'une image, il découle un manque évident de repères. Au point que bien des gens, ignorant que le Mont Kilimandjaro est en Tanzanie, le situent au Kenya, le pays voisin. Il est vrai que la frontière n'est pas loin, passant sur les piémonts nord et est de la montagne. Mais la confusion ne provient pas

⁷⁹ Hemingway, 1935, (p.40 dans l'édition Gallimard Folio de 1995).

directement de cette proximité géographique. En effet, la plupart des touristes savent que le Mont Blanc est en France, alors qu'il est au moins aussi près d'autres pays frontaliers que le Kilimandjaro. L'erreur est en fait induite par le volume des photographies et des articles qui abordent le massif depuis le Kenya, et notamment la réserve d'Amboseli. L'analyse de cette représentation erronée révèle alors un étonnant travail de « réappropriation » de la part de la Tanzanie.

B/ Le Kilimandjaro approprié : constitution d'un monument national

Le développement du tourisme, loin d'avoir dissipé la confusion de la situation du Kilimandjaro — souvent localisé au Kenya par le grand public — a renforcé le trouble des esprits. Les brochures et les guides touristiques ont tendance par leur imprécision et leur mise en page à associer systématiquement Kenya et Mont Kilimandjaro.

Luhikula (1985) dans son *Grand Guide de Kenya*, offre au lecteur autant de photographies du Mont Kenya que de son homologue tanzanien. Une association inconsciente s'opère alors. Donatello ⁸⁰, en plaçant une image du Kibo sans légende auprès d'un slogan qui affirme « *la neige sur l'équateur, c'est le Mont Kenya ...* », entretient l'incertitude géographique chez ceux qui ignorent tout de l'Est africain. Ailleurs dans le magazine, on peut lire :

« Le parc d'Amboseli.

Dominé par le Mont Kilimandjaro, situé au cœur du territoire Masai, ce parc (...) a inspiré par son prodigieux décor et sa faune captivante de nombreux écrivains. Le plus célèbre d'entre eux fut Ernest Hemingway. »

Le texte s'interrompt sans que jamais l'appartenance du Kilimandjaro au territoire tanzanien ne soit soulignée. Le Kenya ayant une activité touristique nettement supérieure à celle de la Tanzanie (700 000 touristes dans le premier en 1988, contre 170 000 dans le second à la même date), l'amalgame est répété auprès d'un nombre considérable de visiteurs, et il finit par devenir une sorte de croyance générale.

Il faut dire que les Kenyans que peu d'efforts pour que les représentations soient corrigées. Je prendrai pour exemple le cas de la bière *Tusker*. L'affiche et les étiquettes (documents p.109-110) montrent, d'une manière très classique, la grande faune africaine au pied du Kibo. Deux conséquences à cela : Le Kilimandjaro est amputé de son sommet oriental pour se limiter au seul Kibo. Et d'autre part, l'image associe le mot « Kenya » (document 79) à la vue de la montagne. Une information implicite en découle : le Kilimandjaro est au Kenya. Seule la connaissance précise de la réalité peut s'opposer à cette représentation fautive qui se met en place.

Les géographes ne mettent pas toujours un terme à ce processus de dépossession de la montagne pour la Tanzanie. Dans la récente *Géographie Universelle* du Gip-Reclus, on trouve dans l'article concernant le Kenya une carte de son espace touristique (p.342, carte 27.7). Les parcs kenyans y sont en couleur. Le Kilimandjaro, le Mérou, la réserve du Ngorongoro et celle de Mkomazi (nord-est du massif) sont mis en valeur de la même

⁸⁰ *Equatoriales*, p.53.

façon : traits gras et couleur. La frontière entre les deux pays est matérialisée par une ligne en pointillés mais ce symbole n'est repris nulle part dans la légende. La ville d'Arusha est représentée comme un centre touristique majeur, alors que le sujet du document est le tourisme du Kenya. Un regard rapide porte à croire que cette activité se répand largement au sud de la frontière et les taches de couleur associent naturellement dans une même famille parcs tanzaniens et kenyans.

La proximité du massif et de la réserve d'Amboseli construit une unité territoriale fictive. La frontière étant une ligne invisible, rien ne préserve de cette association dans les documents iconographiques. En tant qu'attraction paysagère, le Kilimandjaro est finalement tout autant au Kenya qu'en Tanzanie (document 81 p.111). Ce n'est qu'à partir du moment où l'on souhaite en faire l'ascension, le « toucher », que la frontière se matérialise par des procédures douanières concrètes. Peut-on regretter une telle appropriation d'un lieu par un pays voisin ? On doit, avant tout, se rappeler que c'est la constitution de la frontière à cet endroit, dans les années 1890, qui a rejeté le massif sur les limites du territoire national tanzanien. L'utilisation commerciale du Kilimandjaro, son appartenance paysagère est forcément partagée par les deux pays riverains. Les chutes du Niagara, entre Canada et Etats-Unis, offre en ce sens une certaine similitude.

Comment réagit la Tanzanie à cette représentation qui la prive virtuellement d'un lieu célèbre et mythique ?

Il est difficile de dire qu'elle définit une stratégie de reconquête de l'image de la montagne. Je n'ai trouvé nulle part de déclaration politique, ou d'article d'opinion, réclamant une affirmation de l'appartenance du massif à la Tanzanie. Par contre, on perçoit aisément, à travers une foule de publicités et d'œuvres de communication (logos, noms de sociétés), une revendication claire qui replace les lieux dans leur contexte. Cette tendance est-elle collective et planifiée, ou au contraire, spontanée ? Je l'ignore, mais en ce domaine, la réclame publicitaire a parfois des allures de propagande.

En effet, l'affiche de la bière tanzanienne *Safari Lager* (document 82 p.112) montre la partie supérieure d'une bouteille (col et goulot) d'où coule la mousse blanche du breuvage, la forme du récipient et la blancheur de la partie haute rappelant le Kibo enneigé. Au premier plan, des arbres de la savane et des nuages donnent à l'image l'apparence des photographies de la montagne prises sur son piémont méridional. C'est principalement dans le commentaire qui accompagne le dessin que l'on ressent la volonté de « réappropriation » des Tanzaniens. Deux slogans ressortent davantage : *Our heritage*, et *Truly Tanzanian*. Je vois dans ces deux formules les notions de patrimoine, à la fois culturel et géographique, ainsi que l'idée d'identité nationale affirmée. Le texte, censé vanter les mérites d'une bière, est presque entièrement consacré au Kilimandjaro. Celui-ci est cité à trois reprises. La première partie du commentaire lui est totalement consacrée, l'évoquant en termes élogieux : « *grand and majestic* ». On y constate même une allusion (une survivance ?) aux premières représentations de la montagne, avant sa découverte : « *its silvery flat top* ». Pour terminer cette partie, la publicité se fait propagande politique :

« *When you think about Tanzania you cannot help thinking of Mount Kilimanjaro.* »

Il s'agit quasiment d'un exercice pédagogique élémentaire, d'une leçon de géographie. Rappelons qu'il s'agit pourtant de bière. La seconde partie du texte confère à la *Safari Lager* les qualités précédemment énumérées du sommet. Sur l'étiquette, une montagne enneigée occupe le plan ultime de l'image, deux cases de type traditionnel chagga restant au premier plan. Très curieusement, le massif blanc n'est pas de la forme du Kibo, il est triangulaire (document 83 p113), l'association mentale de cette figure avec la montagne n'est pas directement évidente.

En résumé, cette publicité est au moins autant une promotion de la bière que de la montagne. Le contenu du message insiste beaucoup sur l'association Tanzanie - Kilimandjaro. On peut se demander si la bière ne sert pas de prétexte à l'élaboration d'un message politique.

On trouve en Tanzanie un nombre significatif de noms d'entreprises ou de services nationaux qui sont empruntés au célèbre relief. On peut y voir une revendication affective et identitaire. C'est le cas de *Kilimanjaro Airport* à Moshi, au pied du massif, ainsi que des logos du *Tanzania Tourist Board* (document 84) et du *State Travel Service* (document 85) qui reprennent l'image du Kibo. Le premier affirme même que « *la Tanzanie est la terre du Kilimandjaro et de Zanzibar* ». Autre slogan aux résonances politiques. De la part d'organismes officiels, de tels usages font office d'affirmation du patrimoine. En cela, l'affiche publicitaire de la compagnie aérienne *Air Tanzania* (document 86 p.115) sert les mêmes intentions. Elle associe la montagne (par une photographie et le nom) au nom de l'entreprise nationale. Le slogan résume l'intention : « *Air Tanzania, the wings of Kilimanjaro* ». Enfin, l'un des plus grands hôtels de la capitale Dar Es Salaam porte le nom de la montagne (document 87 p.116). En plein univers swahili, avec un héritage culturel arabe marqué et aisément exploitable sur le plan touristique, cette structure a choisi d'être baptisée du nom de la montagne nationale. On peut affirmer qu'elle est un symbole du pays, un élément du patrimoine, au même titre que la Tour Eiffel pour Paris, voire la France. A ce titre, l'érection du drapeau national au sommet du Kibo, le 9 décembre 1961 (lors de l'Indépendance du Tanganyika), constitue bien l'affirmation d'une possession de cette portion du territoire et la reconnaissance du relief comme « mascotte » pour les Tanzaniens.

La représentation moderne du Kilimandjaro est donc à la fois partagée par un grand nombre de personnes, dans le monde entier, et en même temps, l'image véhiculée est imprécise et éloignée de la réalité. Cette distance de la représentation au réel a toujours existé, cependant il apparaît qu'elle s'est accrue avec la célébrité de la montagne dont le nom s'est répandu grâce aux médias modernes. On peut parler d'une représentation édulcorée de la réalité tant les confusions chronologiques, historiques ou culturelles sont nombreuses, tant les amalgames géographiques falsifient le réel. Par un travail de construction de l'identité nationale (Ujamaa), la Tanzanie indépendante semble avoir érigé en symbole et en ambassadeur du pays cette montagne que l'on croit kenyanne. Ce n'est pas du côté des productions artistiques qu'il faut chercher une élaboration d'image précise, le propos de ces œuvres étant davantage de divertir que d'enseigner. C'est pour cela que Hemingway n'apporte rien dans sa nouvelle ⁸¹ qui permette vraiment de faire connaissance avec la montagne. D'après ce que l'on a vu en matière de représentation chez les

⁸¹ Ernest Hemingway, *Les neiges du Kilimandjaro*, 1935.

voyagistes, le processus serait plutôt inverse, la montagne « bénéficiant » de la réputation mondiale du célèbre écrivain auprès des touristes des Nords.

Au service du rêve et de l'évasion, la représentation actuelle du Kilimandjaro préfère les fondements épiques de l'aventure à la fidélité au terrain (Chagga notamment). Des productions cinématographiques ou musicales ⁸² reprennent des légendes ou des rêves autour du Kilimandjaro qui laissent supposer que la montagne d'aujourd'hui est peut-être autant fantasmée qu'avant sa découverte (document 88 p.117).

⁸² Miles Davis, *Filles de Kilimanjaro*. Album.

**TANZANIA'S
TRAIL OF TEARS
THE SLAVE ROUTES**



TANZANIA

The land of Kilimanjaro and Zanzibar

Tantravel

VOL III, NO. 9

COMPLIMENTARY COPY

OCTOBER - DECEMBER 1996

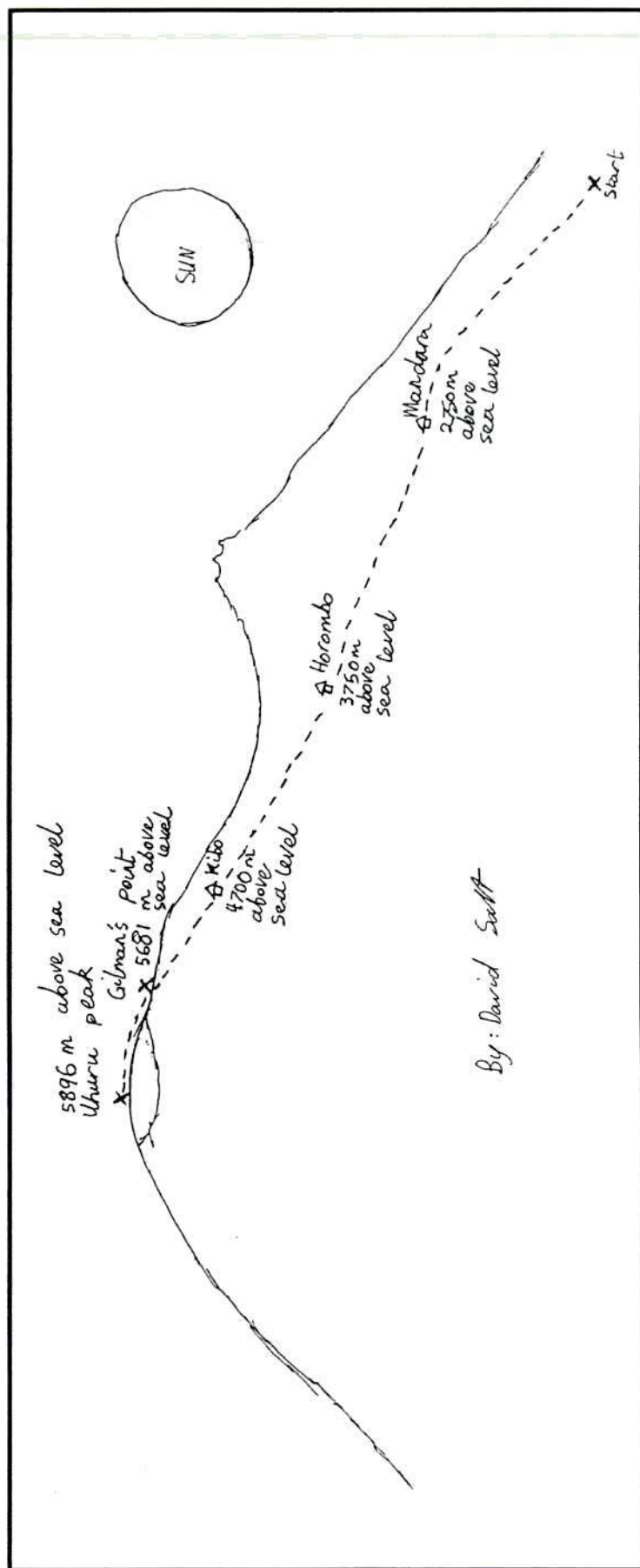
THEY'VE BEEN TO THE MOUNTAINTOP



**A Family
Outing In The
Snows Of
Kilimanjaro**

Une entreprise aventureuse : l'ascension du Kilimandjaro, Tantravel, 1996.- Document 64

DAVID'S SKETCH MAP



Le Kilimandjaro vu par un touriste. Carte mentale d'une ascension, Tantravel, 1996.- Document 65



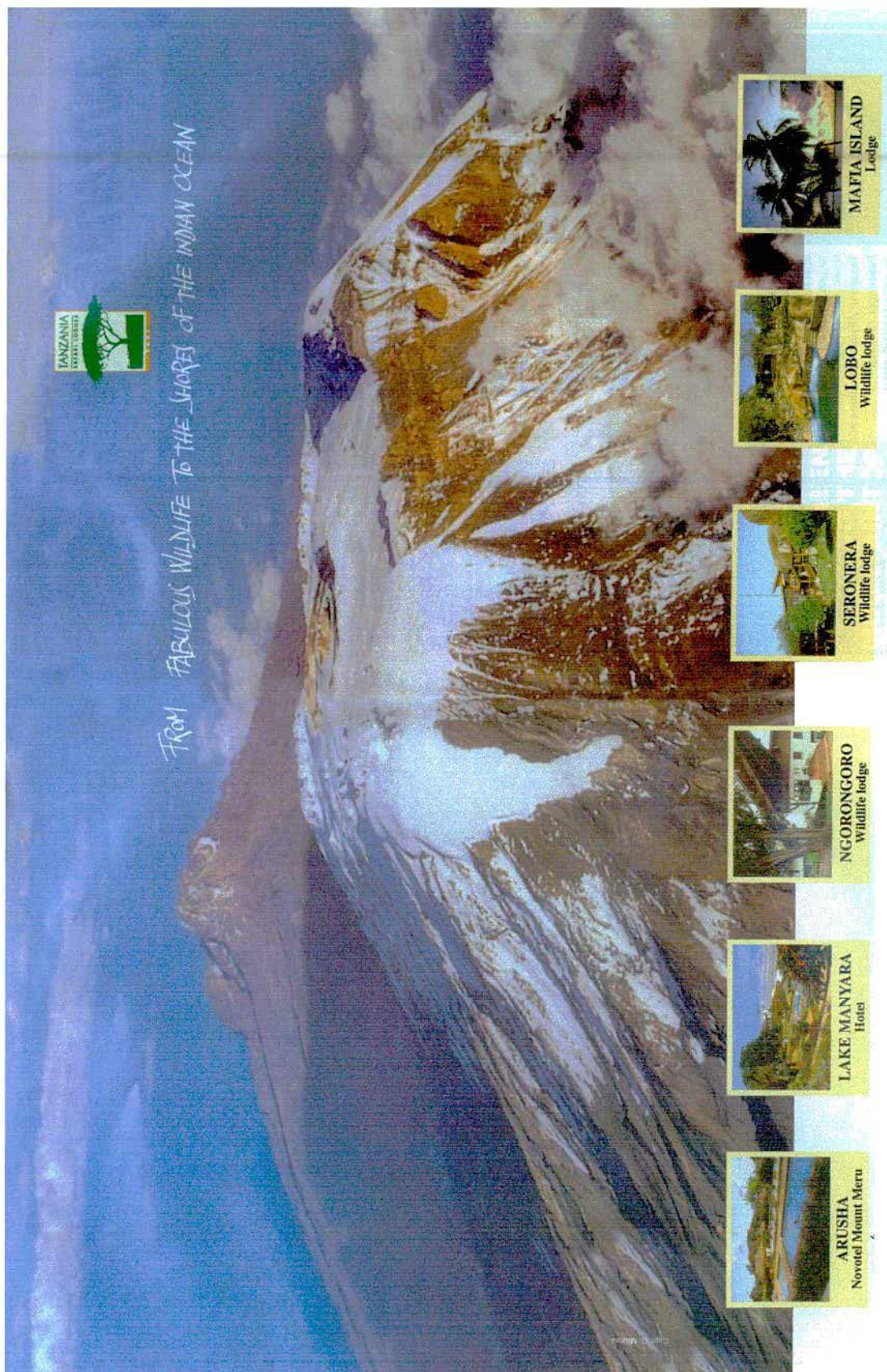
LA « MARSEILLAISE » AU KILIMA NDJARO.

Chanel, 1894.- Document 66

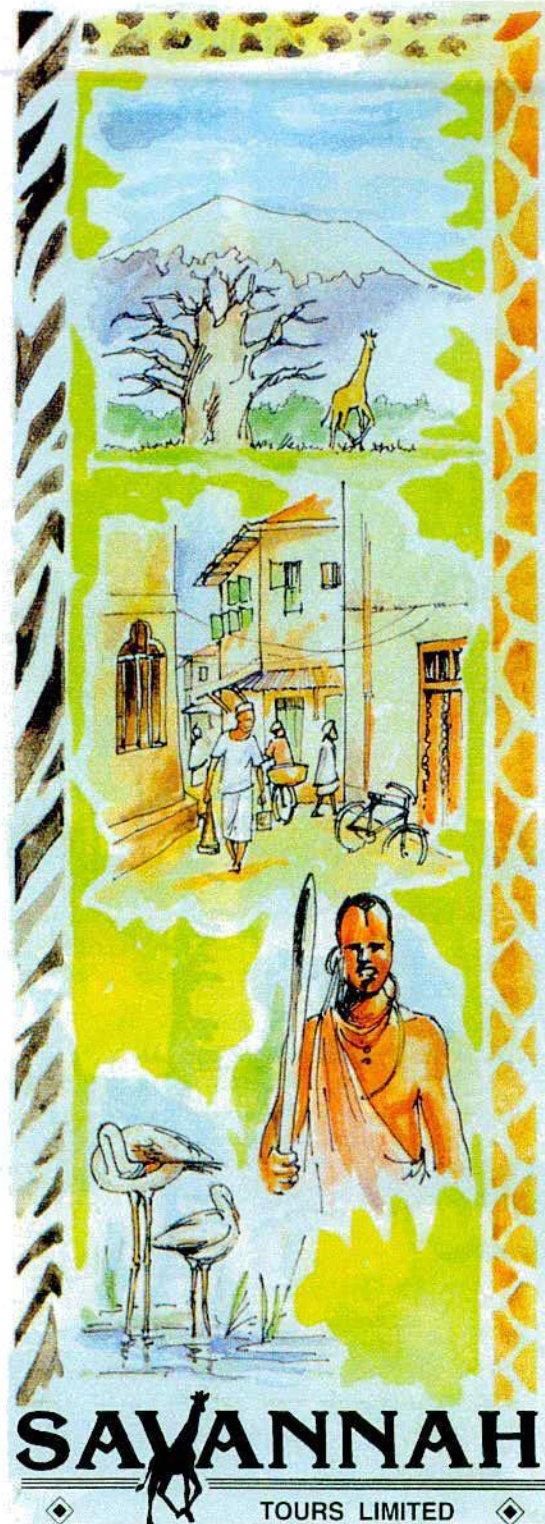


Cycliste nippon, Internet, 1997.- Document 67

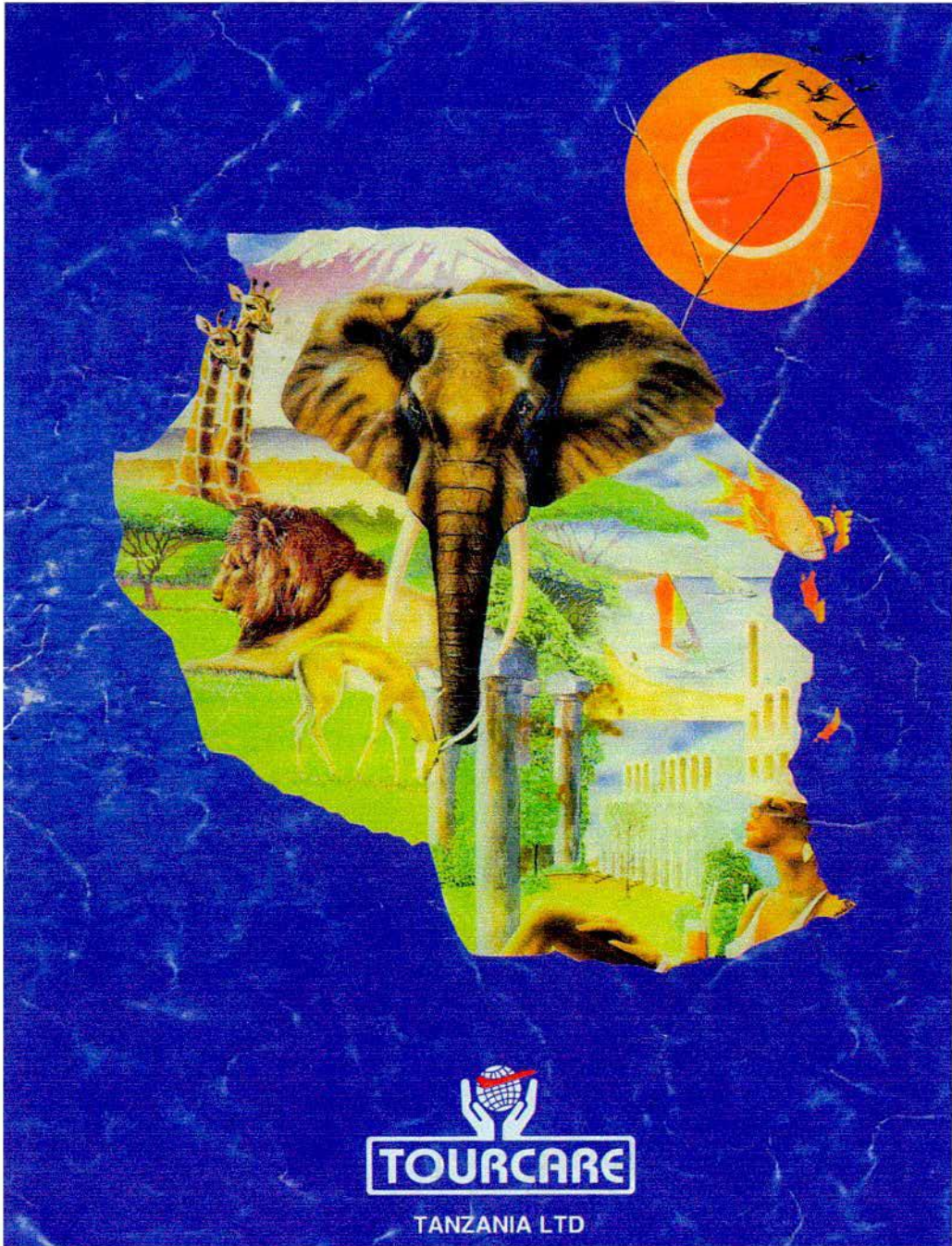
Sur les traces des pionniers, l'aventure moderne sur le Kilimandjaro.- Documents 66 - 67



Une représentation rare de la montagne : Kibo et Kimawenzi ensemble, Tantravel, 1996.- Document 68



Tantravel, 1996.- Document 69




Tantravel, 1996.- Document 70



MJ Safaris International Ltd.

We endeavour to give you satisfactory services on the following :

- Car Hire
- Tours & Safaris
- Hotel Reservations
- Aircharter
- Mt. Climbing
- Tour Agencies
- Walking Safaris
- Educational Tour Safaris





THB Building Tel/Fax: 255-55-52246 or 51241
 P.O.Box 9593 Emergency Fax:50096
 Moshi - Tanzania (East Africa) Arusha Off. Tel: 255-57-6863

Document 71

AFRICAN TANZANIA

ZARA MOUNT KILIMANJARO



5895 METRES

A UNIQUE CLIMBING ADVENTURE
 TO THE **ROOF - TOP** OF AFRICA

BEAUTIFUL - MAGNIFICENT
MOUNT KILIMANJARO


ZARA TANZANIA ADVENTURES
 P.O. BOX 1990 MOSHI
 TANZANIA

TEL 255 - 55 - 54240 / 50808
 FAX 255 - 55 - 53105 / 50233

ADVENTURES

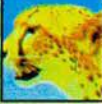
Document 72

Un emblème national, Tantravel, 1996.- Documents 71 - 72



MAULY TOURS & SAFARIS LTD
Explore
The Great Wonders
of TANZANIA
Specialists in:
 * Mountain Climbing * Wildlife Safaris * Zanzibar
 * Budget Camping Safaris * Group Travel Plans * Car Hire
 * Tour Arrangements * Airport & Border Transfers
 * Hotel Reservations * Ticket Reservations

MAULY TOURS & SAFARIS LTD.
 P.O. Box 1315 - Tel. 255-55-50730 - Fax. 255-55-53330
 MOSHI - TANZANIA

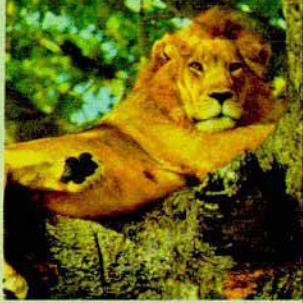


TRANS KIBO
TRAVELS LIMITED
 (The Safari Design Consultants)

We specialise in Camping/Lodge Safaris
 Mountain Climbing, and Car Hire.

We are located at the foot of Mt. Kilimanjaro

We can also take you to:
 Lake Manyara.
 Ngongoro Crater.
 Serengeti.
 Tarangire.
 Mt. Kilimanjaro.
 Mt. Meru.
 and Zanzibar.



For more Information please contact:
TRANS KIBO TRAVELS LTD.
 Tour Operators, Mt. Climbing & Car Hire.
 Head Office: P.O. Box 558, Moshi, TANZANIA.
 Tel/Fax 255-55-52017/51241.
 Branch Office:
 Director Tel: 255-55-53136 (Residence)

Documents 73

Kilimanjaro
Mountaineers &
Safaris

P. O. Box 7155, Tel: 255 057 4138/7468, Fax: 255 057 8418,
 Arusha, Tanzania, East Africa.

We specialize in custom safaris for:
 Mountain Climbing, Camping & Lodging.
 Throughout all National Parks of Tanzania.



COME WITH US TO THE ROOF OF AFRICA AND
 THE GREAT SAVANNAH GRASSLAND

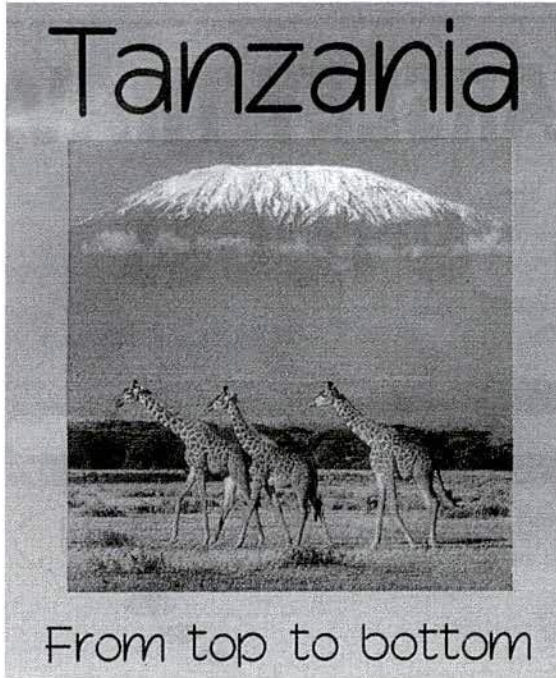
Document 74

HIMA
 The Car Hire Company
 in the ♥ of Dar es Salaam

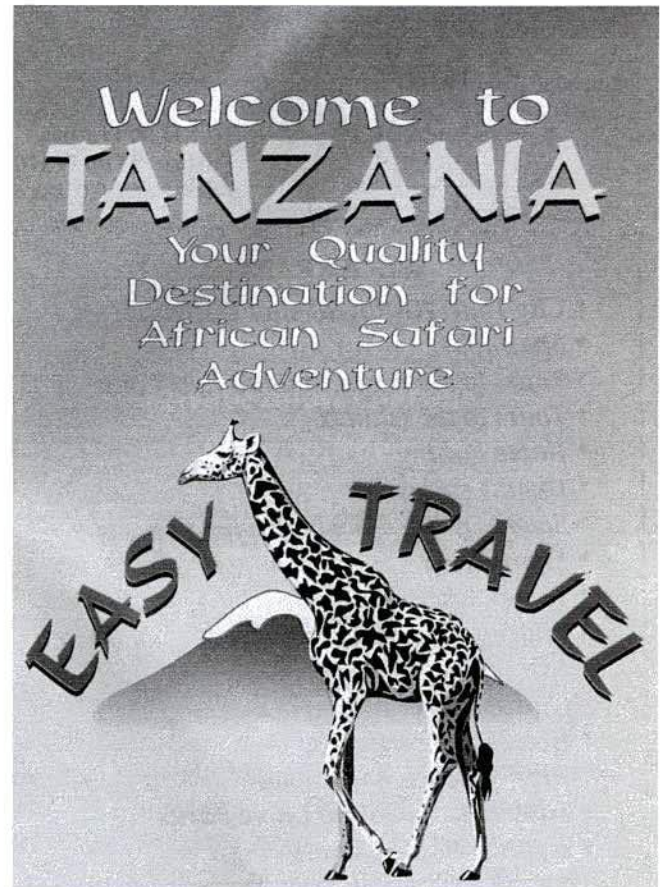


Document 75

Une représentation constante : la montagne comme décor, Tantravel, 1996.- Documents 73-74-75

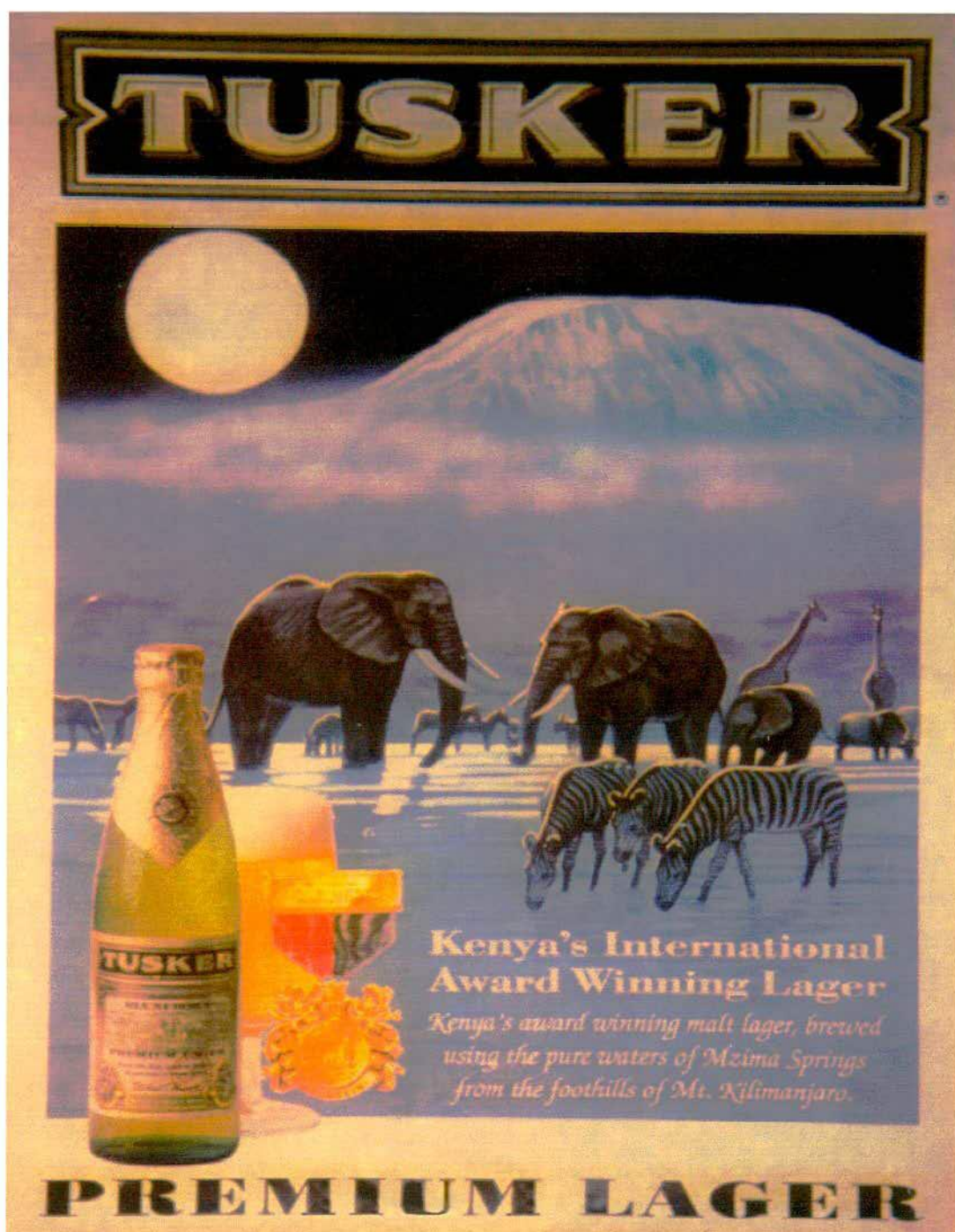


Document 76



Document 77

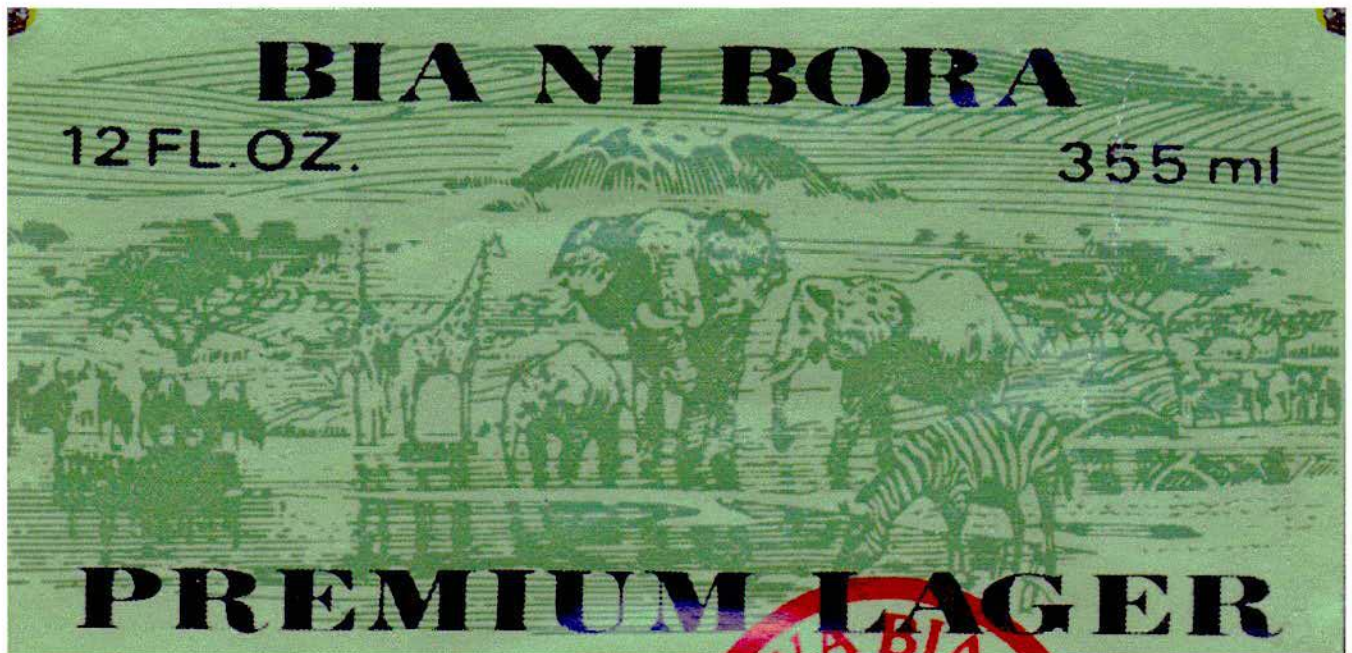
Faune africaine sur fond de Kilimandjaro, Tantravel, 1996.- Documents 76-77



Utilisation du Mont Kilimandjaro pour une bière kenyenne, Bart, 1996.
- Document 78

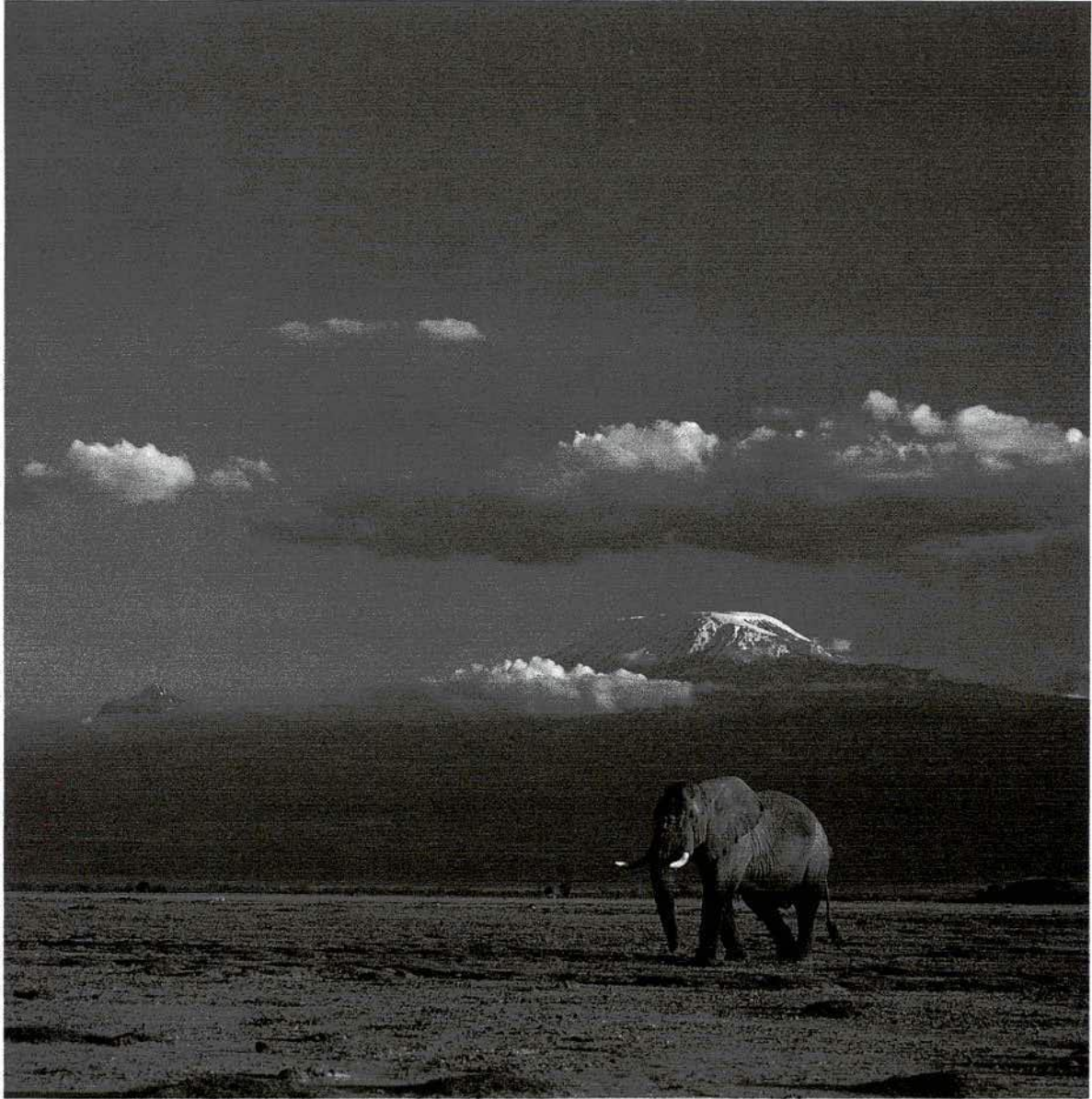


Document 79



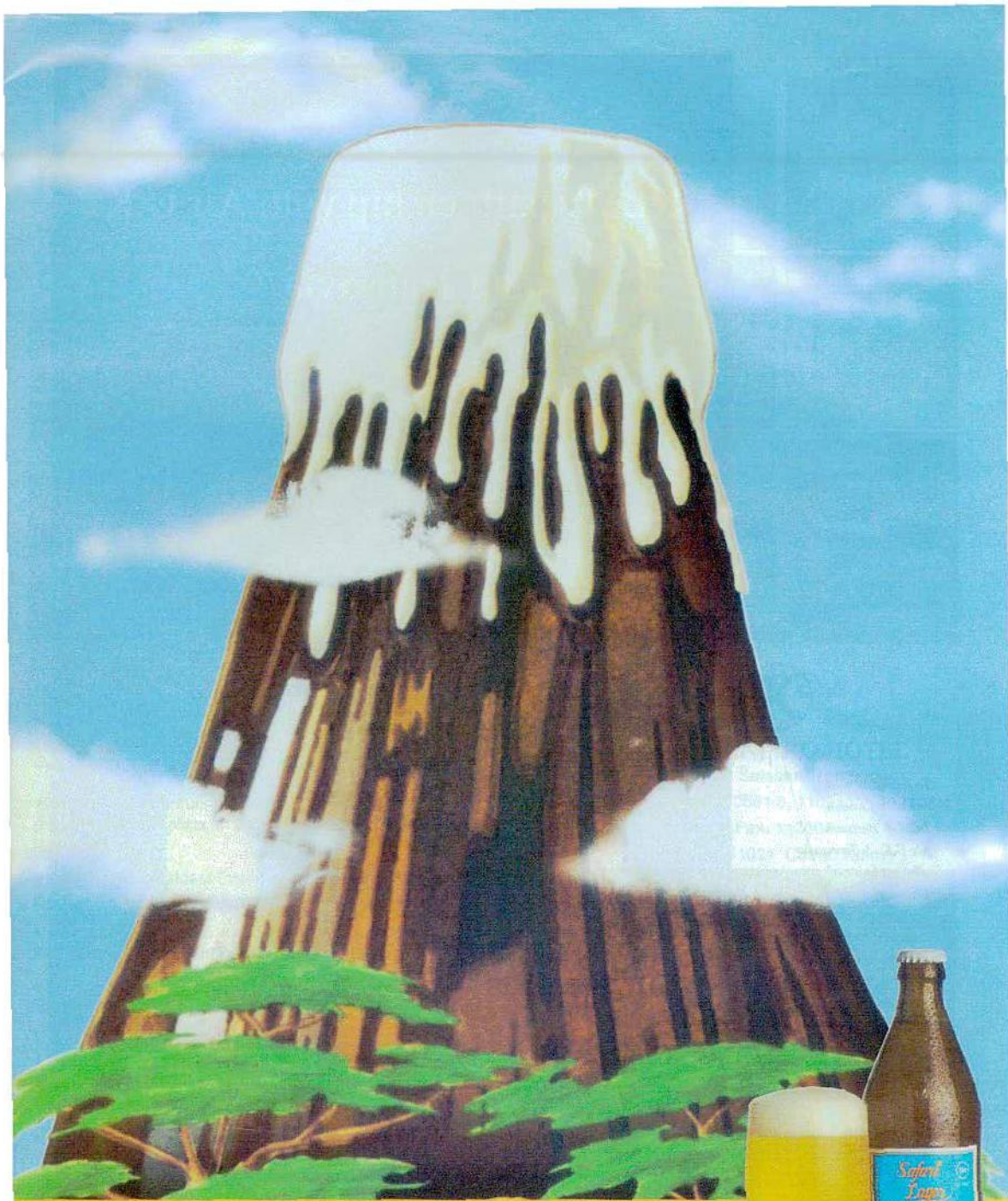
Document 80

Etiquette d'une bière kenyane.- Documents 79-80



The snow-clad peaks of Kibo (*right*) and Mawenzi seen from Amboseli.

Le Kilimandjaro vu du Kenya. Utilisation d'un paysage à des fins touristiques, Pavitt, 1989.
- Document 81



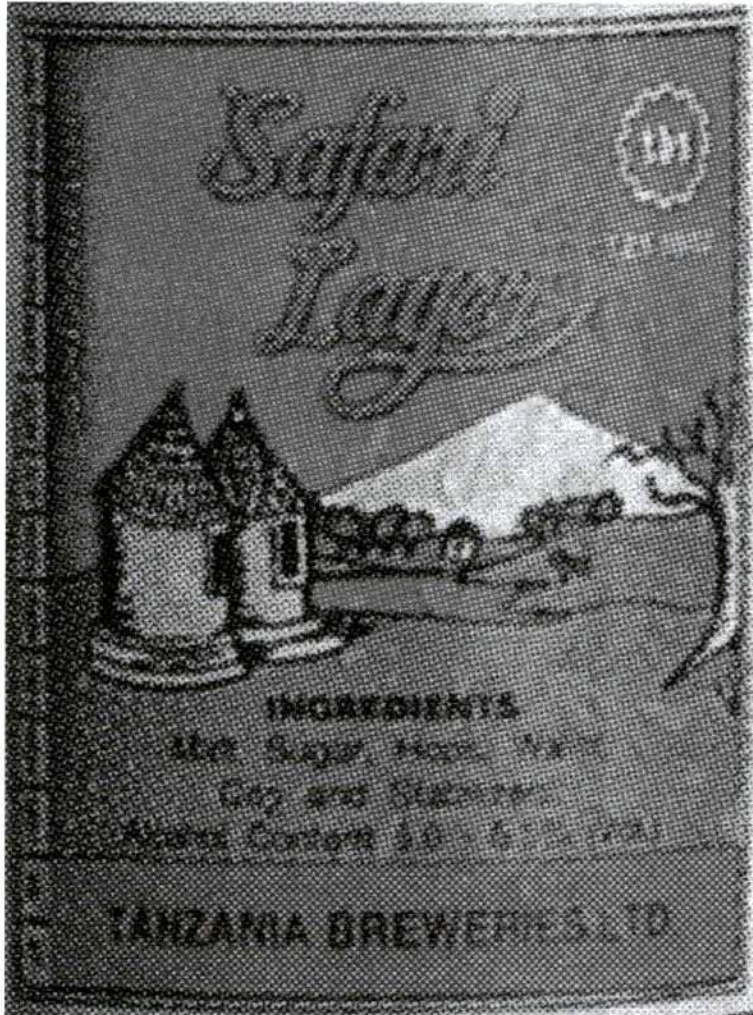
OUR HERITAGE

Standing grand and majestic with its silvery flat top shimmering in the tropical sun, Mount Kilimanjaro is an awe inspiring sight. At 19340ft. high, its snow capped peak seemingly floating in the sky, it is a refreshing and soothing sight. When you think of Tanzania you cannot help not thinking of Mt. Kilimanjaro. It is so with Safari Lager, brewed for almost twenty years in Tanzania using Tanzanian ingredients stand clouds above all other beers in preference. Brewed to perfection, Safari Lager is as refreshing and as satisfying an experience as Mt. Kilimanjaro. Brewed, bottled and marketed by Tanzania Breweries Ltd, Uhuru Road, P.O Box 9013 Dar-es-Salaam, Tel: 255-51-182780/1, 182787. Fax: 46351. Telex 41288.

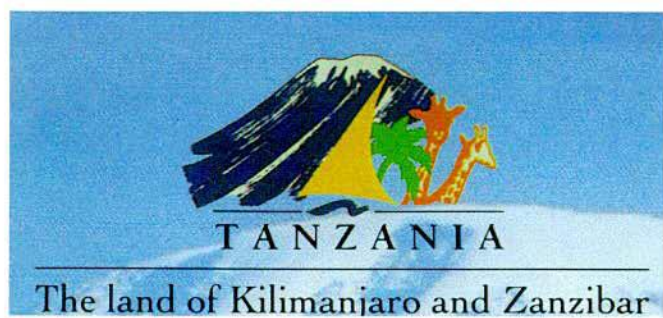


Truly Tanzanian

Entre affiche publicitaire et propagande politique : la revendication d'un patrimoine en Tanzanie.
Tantravel, 1996.- Document 82



Etiquette d'une bière tanzanienne. Détail du document 82 (original en couleur).- Document 83



Document 84

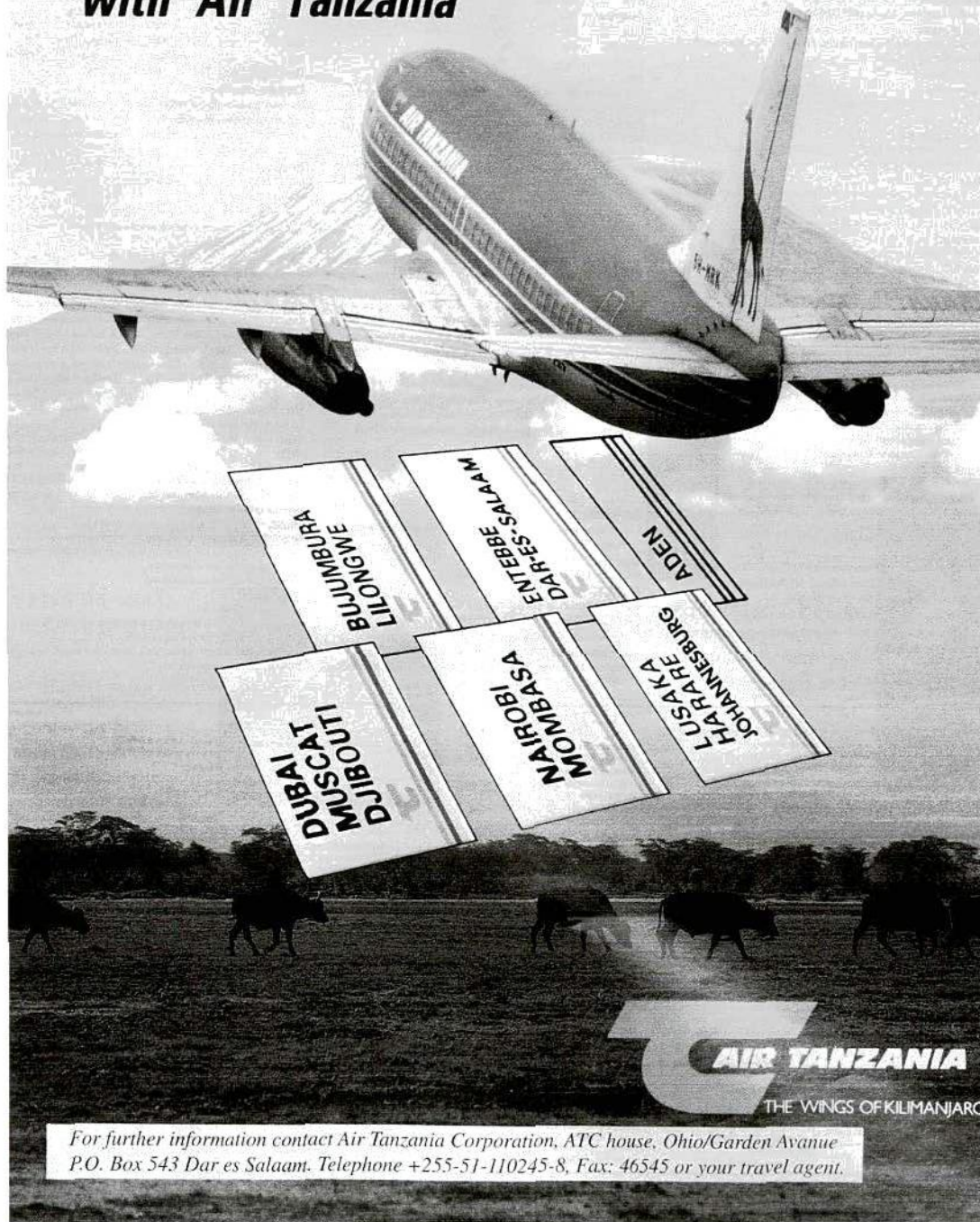


Document 85

La montagne nationale de Tanzanie : utilisation d'une image par les organismes d'Etat, Tantravel, 1996.
- Documents 84-85

TRAVEL TO THE GULF, EAST, CENTRAL AND SOUTHERN AFRICA.

with Air Tanzania



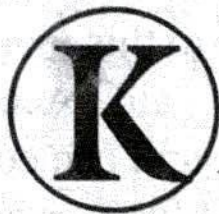
Destination cards shown:

- ADEN
- ENTEBE
- DARES-SALAAM
- LIJONGWE
- BLUMBURA
- ADEN
- JOHANNESBURG
- LUSAKA
- HARARE
- NAIROBI
- MOMBASA
- DUBAI
- MUSCAT
- DJIBOUTI

AIR TANZANIA
THE WINGS OF KILIMANJARO

For further information contact Air Tanzania Corporation, ATC house, Ohio/Garden Avenue
P.O. Box 543 Dar es Salaam. Telephone +255-51-110245-8, Fax: 46545 or your travel agent.

Tantravel, 1996 (original en couleur).- Document 86



KILIMANJARO HOTEL

Dar es Salaam - Tanzania

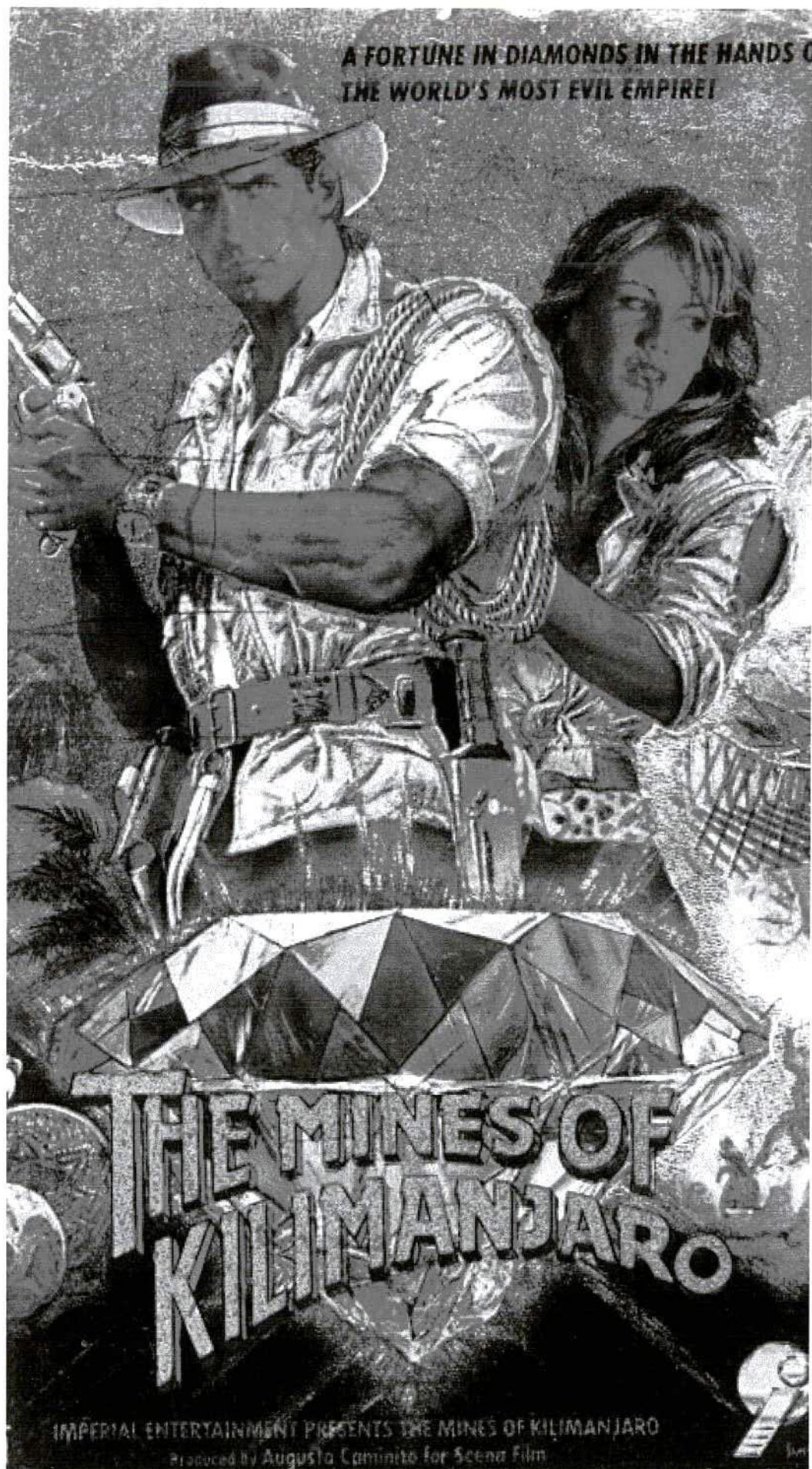
Telephone : 21281/6 46529/30

Fax:46762

Telex : 41021 Cable : Kilima

"We are the crown of hospitality"

Tantravel, 1996.- Document 87



Fortune, aventure, exotisme : le syndrome Indiana Jones ?
Près de 500 ans après Enciso, une montagne fantasmée.
Affiche d'un film, Internet, 1996.- Document 88

Conclusion générale et perspectives de recherche

Le Kilimandjaro a cent cinquante ans d'existence sur nos cartes d'Afrique. Mais sa réputation est parvenue aux savants européens bien avant sa découverte. L'existence d'une montagne enneigée au sud du Nil (on la nommera *Kilimandjaro* bien plus tard) est révélée par la recherche des sources du Nil. Les représentations qui sont diffusées, de Ptolémée à Enciso, et qui parviennent jusqu'aux missionnaires allemands de la fin des années 1840 sont fondées sur des témoignages indirects et sont très fortement influencés par les peurs et les spéculations des hommes de l'époque.

Avec la découverte par Rebmann du Kilimandjaro commence une disparition progressive et partielle des premières représentations. Progressive parce qu'en matière de clichés, les générations successives se succèdent sans qu'une nouvelle image n'efface totalement la précédente, au moins dans les premières années de sa diffusion. Si bien qu'avec le temps, les représentations se modifient grâce aux apports de connaissances nouvelles sans que le souvenir d'anciens portraits n'ait absolument disparu. L'époque que nous vivons souligne cette persistance des images, les fantasmes « prérebmanniens » servant de véhicules oniriques à la promotion du tourisme local.

L'année 1848 marque, en tout cas, un tournant important dans l'histoire de cette montagne. La nouvelle de la présence d'un sommet enneigé sous l'équateur constitue un cataclysme dans les sociétés savantes dont certains, comme W.D. Cooley ne se remirent pas. Cette information produit sur les imaginations un effet dont l'inertie dans le temps est telle qu'elle fascine encore aujourd'hui. A cette magie spectaculaire de la nature, la possibilité pour toute personne bien portante d'atteindre un sommet de près de six mille mètres, contribue à faire du Kilimandjaro une attraction dont le magnétisme ne se dément pas depuis plusieurs décennies. Le massif, de même que les parcs qui s'étendent dans les plaines environnantes, est maintenant un espace de loisir et d'évasion aux yeux du monde extérieur qui le fréquente en qualité de touriste.

Mais dans la seconde moitié du XXe siècle, le Kilimandjaro fut décrit par les Européens comme une île d'eau, de fertilité et d'hospitalité, un refuge biblique, une halte reposante par opposition au climat éprouvant des côtes et des plaines ainsi qu'aux dangers, largement surestimés, du voyage à travers la brousse. Le *Nyika*, ses fauves et ses « terribles Massai » étaient autant dépréciés que la montagne et ses habitants étaient vertueux. C'est le temps de l'adoption affective du relief avant sa colonisation. Celle-ci donne lieu à de nouvelles constructions mentales du Kilimandjaro.

L'installation des missionnaires d'abord, puis des agriculteurs européens presque aussitôt, transforme la vision du lieu. Un plus grand réalisme découle de la proximité qui lie les hommes au relief. Cette pratique du lieu temporeise sensiblement l'idéalisation précédente. La montagne est en guerre, le quotidien n'y est pas toujours reposant et déjà, au début du XXe siècle, elle est un espace de jalousies, de discordes et de conflits entre Européens. A cette époque, la perception extérieure du Kilimandjaro vu comme une île cède la place à une vision segmentée, fractionnée (chefferies, cultures, groupes de

colons...) de ses éléments constitutifs qui souligne l'implication de ceux qui construisent les représentations et qui n'ont plus le recul géographique leur permettant d'avoir une vue d'ensemble du massif. Le sommet, les hauteurs ne paraissent plus attractifs comme avant, font l'objet de moins d'attention. En cela, le cliché européen est proche de la perception chagga de la montagne. C'est à cette époque que le discours sur le Kilimandjaro semble le moins empreint de rêve et d'idéaux. Le glissement vers la réalité atteindra même l'amertume chez Maurette qui donne à la veille de la Seconde Guerre mondiale une image particulièrement raciste et critique du Kilimandjaro.

Face à la pluralité des représentations occidentales de cette montagne, j'ai aussi voulu faire apparaître l'originalité de sa perception par les Africains qui la pratiquent. Massaï et Chagga, par leur présence séculaire, ont tissé des liens singuliers avec le massif qui, s'ils ne sont pas les plus médiatisés, sont néanmoins dignes d'intérêt car directement liés à la gestion du milieu. Même si les questions sont nombreuses et les réponses rares, il m'a semblé essentiel d'aborder ce thème dont les perspectives de recherche sont fascinantes.

Ainsi à travers l'étude des représentations du Mont Kilimandjaro, on est amené à constater qu'elles évoluent constamment. D'une époque à une autre, l'image se modifie sous l'influence de connaissances nouvelles, ou selon le regard qui y est porté. Car la confrontation de l'observateur au réel, sa récolte d'informations neuves qui font se transformer la représentation de la montagne ne sont pas les seuls éléments qui participent à l'élaboration du cliché. Il apparaît dans cette étude que, plus que toute autre chose, c'est l'individu ou le groupe qui regarde l'objet Kilimandjaro qui détermine la représentation. Le géographe ou l'explorateur ne peuvent se départir de leur personnalité, de l'histoire de leur vie, de l'humeur du groupe social auquel ils appartiennent. Le Kilimandjaro qu'ils nous donnent à voir, cette image qui nous est présentée comme une réalité n'est qu'une construction mentale générée par une personne à une époque donnée. Le contraste des discours de Reclus et de Maurette, à cinquante ans d'intervalle, souligne combien les deux savants vivent dans des espaces-temps distincts.

Par extension, cette distance qui s'opère entre représentation et réalité objective, confère à la construction d'un cliché un effet d'appropriation du Kilimandjaro par son observatoire. Celui-ci possède le pouvoir de diffuser une image auprès d'un public plus ou moins vaste, image qui peut dans certains cas entrer en conflit avec l'espace considéré. En effet, combien de parcs nationaux ont été constitués, dans les milieux forestiers tropicaux par exemple, sous la pression d'organismes publics ou privés du Nord qui se font une représentation de la Nature empreinte de religiosité dogmatique et de peurs d'une Apocalypse prochaine* ? En ce qui concerne le Kilimandjaro, il serait intéressant d'approfondir la question pour savoir si le fait que la population indigène chagga et l'espace qu'elle exploite sont totalement absents du cliché moderne de la montagne, est une source potentielle de conflits d'usage du massif. Deux communautés sont en position d'exploiter un espace commun, bien qu'en ayant des perceptions et des intérêts différents. La conjonction de pressions économiques et démographiques sur la montagne dans un tel contexte apparaît comme un révélateur des tensions possibles issues de représentations dissemblables. Il y a là matière à étudier.

* Lire à ce sujet Ph. Pelletier « L'imposture écologiste ».

Nous avons par ailleurs mis en évidence une relation de perception de la montagne par les Massaï. Celle-ci mérite d'être exposée pour savoir si le Kilimandjaro joue un rôle singulier ou bien s'il n'a pas plus de valeur qu'une autre montagne aux yeux des pasteurs. La relation de ce groupe aux montagnes est d'ailleurs assez floue si l'on s'en réfère aux confusions des discours analysés ici. Le lien Kilimandjaro-Massaï mérite d'être exploré. La localisation du massif au cœur des plaines massaï a sûrement des implications encore occultées. Beaucoup de questions se posent.

Est-ce que pour les Massaï le Kilimandjaro n'est qu'un espace ponctuel autour duquel ils tournent au fil de leurs déplacements sans qu'une vraie relation homme-terroir n'existe ? Ou bien les Massaï « pratiquent-ils » la montagne ? Et de quelle façon ?

Où commence le Kilimandjaro pour un Massaï ? Quand la plaine s'interrompt-elle pour laisser la place au pied du relief ? La distinction plaine-massif est-elle pertinente pour les Massaï ?

Le Roy décrivait les pentes septentrionales du Kilimandjaro comme des territoires massaï (cf. carte, document 50 p.71) et il évoquait l'existence d'un souverain, Mbatian, qui y aurait vécu. Y a-t-il des parties de la montagne qui sont considérées comme leurs territoires par les pasteurs ?

Cela nous amène à s'interroger sur une éventuelle superposition de territoires traditionnels entre populations massaï et chagga. La question de l'empilement des territoires est d'ailleurs une question fondamentale sur ce massif. Sur le plan économique, le Kilimandjaro est exploité par deux pays, comme nous l'avons montré. La dynamique de reconquête d'un espace intérieur en Tanzanie reflète cette appartenance du relief à deux espaces économiques, à deux territoires invisibles imbriqués. Sur le plan politique, des éléments permettent de penser que la Tanzanie souhaite diffuser une nouvelle représentation d'elle-même dans le monde, liée à sa possession territoriale.

Il conviendrait d'analyser chaque élément d'étude séparément pour ensuite les réunir autour d'une problématique globale. En se basant sur les perceptions des sociétés autochtones, sur les intérêts économiques et politiques qui sont liés au Kilimandjaro, nous devons nous interroger sur la validité culturelle de la frontière qui sépare Kenya et Tanzanie.

Comment est vécue cette limite par les Africains de la région ? Comment a-t-elle modifié les pratiques de l'espace ? Interdit-elle l'accès à des ressources de grande importance pour les Massaï nomades ? Comment l'effet-frontière, qui ne peut être absent de cette zone géographique, est-il géré par les hommes qui utilisent la montagne, qu'ils soient Chagga, Massaï ou agents touristiques ?

Il existe une forte interdépendance des notions de représentation, d'identité et de territoire qui convergent vers la frontière. Celle semble n'avoir que très peu de justifications concrètes dans son tracé actuel. Loin de vouloir en modifier le dessin, il nous semble très intéressant d'identifier toutes les implications d'une telle situation.

D'autres aires géographiques sont concernées par le même problème : le Mont Elgon est lui aussi situé en zone frontalière, entre Kenya et Ouganda. Une recherche croisée sur les deux massifs permettraient sûrement une identification des enjeux culturels de la montagne chez les autochtones, en même temps qu'une meilleure connaissance des gestions de l'espace dans ces conditions.

INDEX

Ali bin Nassir 8
 Amboseli 92-96-97
 Arusha 18-49-86-97
 Berque 3-86
 Blixen (Karen) 92
 Bougainville 17
 Burton 6-92
 Bwana Kheri 9
 Cauquelin 3
 Chanel 20-52-53-55-58-79
 Claude (Empereur) 7
 Cook 17
 Cooley 15-118
 Davy 80
 de Courmont (Mgr) 18-20-49-57
 Devenne 83
 Diogène 7
 Dundas 78
 Elgon 120
 Fernandez de Enciso 7-8-9-79-85-92
 Fischer 10-14
 Fomba 53-58
 Gary (Romain) 92
 Gommenginger 49
 Guillaume II 49
 Gutmann 57-78-82-85
 Hemingway 91-92-93-95-96-98
 Hérodote 6-7
 Johnston 16-51
 Kahé 18
 Kersten 10
 Kessel 91
 Kibosho 49-53-58
 Kilema 19-49-52-57-58
 Kindi 58
 Kipling 91
 Krapf 8-9-12-18-79-91
 La Pérouse 17
 Lac Coloe (lac Tsana) 7
 Lac Djipé 10-52
 Lac Navaïcha 80
 Lac Victoria-Nyanza 7-49-58
 Le Roy 11-12-15-17-18-19-49-50-51-52-53-54-56-58-60-81-82-83
 Lengäi 80
 Livingstone 85-91-92
 Lyamungu Kilanya 83-84
 Madagascar 10
 Mafia 10
 Maizan 12
 Malte-Brun 7-9-10-19-50
 Mamkinga 19
 Mandara 19-50-58-81-82-94
 Marangu 92
 Matchamé 13-19-78
 Maurette 16-57-119
 Mbatian 50-81-120
 Médard 3
 Méli 58
 Mérou 78-80-96
 Meyer 51-52
 Milley 80
 Mkaramo 13
 Mkomazi 96
 Mohammed Ben Thuen 8
 Mombasa 7-8-10-57-58
 Monts Ruwenzori (Monts de la Lune) 6-7-10
 Moshi 19-50-56-58
 Ngorongoro 96
 Niger 7
 Nil 6-7-118
 Ourou 58
 Pangani 13-18
 Paré 16-19-52-78
 Parias 7
 Pavitt 50
 Pemba 10-58
 Philippson 83-84
 Ptolémée 7
 Purtscheller 51
 Reader 82
 Rebmann 8-9-10-11-12-15-16-18-19-50-79-86-91-118
 Reclus 10-11-13-14-17-19-56-78-80-119
 Rhapta 7
 Ripon 7
 Sabaya 9
 Shangali 58
 Sina 53-54
 Speke 7-91-92
 Stanley 6-92
 Taïta 16-49-52
 Tanganyika 49-98
 Thomson 14-16-51-58-79-82

Thornton 15-51
Usambara 16-52
Victoria (Reine) 49
von der Decken 15-51
Zanzibar 10-14-49

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

[bibliographie générale classée par thèmes]

[norme AFNOR Z 44-005, décembre 1987, ISO 690]

☛ : Ouvrages utilisés pour cette étude.

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Bibliographie

☛DARCH, C. *Tanzania*. World bibliographical series, volume 54, Clio Press, Oxford.

Ethnologie - Anthropologie - Ethnopsychologie

BAUMANN, H., et WESTERMANN, D. *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*. Payot, Paris, 1967.

☛FREUD, S. *Totem et tabou : interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*. Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1970.

MOORE, S.F. *Social facts and fabrications « customary » law, 1880-1980*. Cambridge University Press, Cambridge, 1986.

☛SPEAR, T., et WALLER, R. *Being Masai*. Eastern African Studies, London, Dar Es Salaam, Nairobi, Athens (USA), 1993.

Géographies Universelles

☛MALTE-BRUN, C. *Atlas complet de Précis de Géographie Universelle*. Paris, 1837.

☛MALTE-BRUN, C. *Précis de Géographie Universelle. Tome X : description de l'Afrique*. Paris, 1837.

☛MAURETTE, F. Tome XII : Afrique équatoriale, orientale et australe. in, VIDAL de la BLACHE, P., et GALLOIS, L. *Géographie Universelle*. Colin, Paris, 1938.

☛ **RECLUS, E.** *Nouvelle Géographie Universelle. La Terre et les hommes. Tome XIII : l'Afrique méridionale.* Paris, 1888.

Histoire et Géographie

ADAMS, J.S., et McSHANE, T.O. *The myth of Wild Africa. Conservation without illusion.*

CROGAERT, L. *Premières Afriques. Histoire et découvertes d'un continent.* Hatier, Bruxelles, 1985.

FERNANDEZ de ENCISO, M. *Suma de Geographia.* 1519.

FLUCHARD, C., et SALIFOU, A. *L'Europe et l'Afrique du Xve siècle aux indépendances.* De Boeck University, 1987.

FONCIN, P. *Les explorateurs.* Colin, Paris, 1911.

HIBBERT, C. *Africa Explored: Europeans in the Dark Continent, 1769-1889.* Allen Lane, London, 1982.

☛ **HUGON, A.** *L'Afrique des explorateurs. Vers les sources du Nil.* Collection Découvertes Gallimard - Invention du monde n°117, Gallimard, Paris, 1995.

HUNTER, J. *Au paradis des aventuriers : naissance du Kenya.* Hachette, Paris, 1956.

☛ **HUNTINGFORD, G.M.B.** *The Periplus of the Erythrean Sea.* Haklyut Society (Haklyut), London, 1980.

☛ **MATHEW, G.** *The Periplus of the Erythrean Sea.* in CHITTICK, N., et ROTBERG, R. *East Africa and The Orient.* 1975.

MAXON, R.M. *East Africa. An introductory History.* Heinemann, Nairobi, 1989.

NEW, C. *Life Wanderings and Labours in Eastern Africa.* Hodder & Stoughton, London, 1873.

☛ **PARIAS, L.H. (dir.).** *Histoire universelle des explorations.* Paris, 1968.

ROTBERG, R. (dir.). *Africa and its Explorers : Methods, Motives and Impact.* Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1973.

SEVERIN, T. *The African Adventure : 400 Years of Exploration.* Hamish Hamilton, London, 1973.

SHERIFF, A. *Slaves, Spices and Ivory in Zanzibar*. James Currey, London, 1987.

☛SSEKAMWA, M.A. *A sketch map history of East Africa*. Hulton Educational Publications, London, 1984.

Littérature

GARY R. *Tout va bien sur le Kilimandjaro*, in « Gloire à nos illustres pionniers » (recueil de nouvelles), Gallimard, Paris, 1962.

☛GÖRÖG, V. *Littérature orale d'Afrique noire, bibliographie analytique*. Ed. G.P. Maisonneuve et Larose.

☛HEMINGWAY, E. *Les neiges du Kilimandjaro*. Gallimard, Collection Folio, Paris, 1935.

Sociologie

DAVY, M-M. *La montagne et sa symbolique*. Collection « Spiritualités vivantes », Albin Michel, 1996.

☛BOZONNET, *Des monts et des mythes, l'imaginaire social de la montagne*. Presses universitaires de Grenoble, 1992.

☛BERQUE, A. *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Gallimard, Paris, 1986.

☛CAUQUELIN, A. *L'invention du paysage*. Plon, Paris, 1989.

Tourisme

☛DONATELLO, *Equatoriales*, printemps-été 1997, 115 p.

☛KUONI, catalogue du 1^{er} décembre 1996 au 30 novembre 1997, 160 p.

☛*Le grand guide du Kenya*. Bibliothèque du voyageur, Gallimard, Paris, 1988.

☛LUHIKULA, G. *Tourist Guide to Tanzania*. 1985.

☛MILLEY, J. *Afrique des Grands Lacs*. Petite Planète, collection microcosme, Seuil, Paris, 1976.

➤ **NOUVELLES FRONTIERES**, catalogue « *Destinations Passion* », printemps-été 1997, circuits-croisières, 470 p.

➤ **TANZANIA TOURIST BOARD**. *Revue TANTRAVEL*. Volume III, n°7, avril-juin 1996.

➤ **TANZANIA TOURIST BOARD**. *Revue TANTRAVEL*. Volume III, n°9, octobre-décembre 1996.

OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR LE KILIMANDJARO

BEKE, C.T. *The Discovery of Kilimanjaro*. Atheneum, n°1119-1124, London, 1849.

COOLEY, W.D. *Kilimanjaro and the RGS*. Atheneum, London, 1864.

COOLEY, W.D. *The discovery of Kilimanjaro*. Atheneum, n°1125, London, 1849.

COTTON, A.D. *A visit to Kilimanjaro*. Kew Bull., n°3, London, 1930.

HUTCHINSON, J.A. *Kilimanjaro*. Tanganyika Notes and Records, n°64, 1974.

JONES S. *Sous le soleil africain*. Collection « La croix du sud », Juillard, Paris, 1955.

MEYER, H. *Accross East African Glaciers*. London, 1890.

MEYER, H. *Der Kilimandjaro, Reisen und Studien*. D. Reimer, Berlin, 1900.

MURCHISON, R. *Livingstone, and comment on Kilimanjaro discovery*. Proc. Roy. Geog. Soc., n°1, 1856.

NEW, C. *Account of Kilimanjaro ascent*. Alpine J., n°6, London, 1872.

NEWMARK, W.D. *The conservation of Mount Kilimanjaro*. Gland, UICN.

REUSCH, R. *Report of Mount Kilimanjaro ascents*. Tanganyika Times, 10 Feb. 1928.

SCHMID W. *Kilimandjaro*. Payot, Lausanne, 1959.

CARTES ET RECUEILS DE CARTES

☛ **ENCYPAEDIA UNIVERSALIS.** *Le grand atlas des explorations.* Harpers Collins Publishers, Londres, 1991.

☛ **ENGELHARD, K.** *Kilimanjaro : Vegetationsstufen und Bodennutzung. Beischreibung (und Interpretation) eines Satellitenbildes.* Geographische Rundschau, n°8, 1979.

☛ **FALL, Y.K.** *L'Afrique à la naissance de la cartographie moderne. Les cartes majorquines : XVe-XVe siècles.* Karthala, Paris, 1982.

LANDSAT. Image satellitaire du 24/01/1976, Landsat 1.

☛ **RONCIERE, M. de la, et MOLLAT du JOURDIN, M.** *Les portulans, cartes marines du XIIIe au XVIIIe siècle.* Nathan, Paris, 1984.

SPOT. Image satellitaire de février 1994.

ETUDES ANTHROPOLOGIQUES SUR LE KILIMANDJARO

AUGUSTINY, J. *Geschichte der Haiiptlinge von Madschame.* Zeitschrift für Eingeborenen-Sprachen, n°17, 1927.

DUNDAS, C. *Kilimanjaro and its people : a history of the Wacagga, their laws, customs and legends....* Witherby, London, 1924, ou réédition 1992 : London, F.Cass.

MAREALLE, P.J. *Chagga customs, beliefs and traditions.* Tanganyika Notes and Records, n°64, 1965.

MOORE, S.F., et PURITT, P. *The Chagga and Meru of Tanzania.* International African Institute, London, 1977.

☛ **PAVITT, N.** *Kenya. The first explorers.* Aurum Press, London, 1989.

☛ **READER, J.** *Kilimanjaro.* Elm Tree Books, London, 1982.

REUSCH, R. *The Menelik legend.* Tanganyika Notes and Records, n°2, 1936.

STAHL, K.M. *History of the Chagga people of Kilimanjaro.* Mouton & Co., Paris, 1964.

SWYNNERTON, R.J.M. *Some problems of the Chagga on Kilimanjaro*. East African Agricultural Journal, n°14, janvier, 1949.

RÉCITS OU BIOGRAPHIES D'EXPLORATEURS LAÏCS

BARTH, G. *Letter on Kilimanjaro*. Atheneum, n°1863, London, 1863.

BURTON, R.F. *On Cooley and Kilimanjaro*. Atheneum, n°1899, London, 1864.

☛ **CHANEL, J.** *Voyage au Kilima-Ndjaru*. Le Tour du Monde, Hachette, Paris, 1894.

COOLEY, W.D. *Kilimanjaro and von der Decken*. Atheneum, London, 1863.

DECKEN, C.C. von der. *On The Snowy Mountains of East Equatorial Africa*. Proc. Roy. Geog. Soc., n°8, 1886.

HOLLIS, C. *Note on von der Decken*. Tanzania Notes and Records, n°50, 1958.

JOHNSTON, H.H. *The Kilimanjaro expedition and a general description of the natural history, languages and commerce of the Kilimanjaro district*. Kegan Paul, London, 1886.

KERSTEN, O. *Von Der Decken's Reisen in Ost-Afrika in der Jarhen 1859 bis 1865*. Leipzig, 1869.

ROTBERG, R. (dir.). *Africa and its Explorers : Methods, Motives and Impact*. Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1973.

ROTBERG, R. *Joseph Thomson & the exploration of Africa*. Chatto & Windus, London, 1971.

☛ **THOMSON, J.** *Expédition de M.J.Thomson, de Mombas au Victoria-Nyanza par le pays des Masai*. In *L'Afrique explorée et civilisée*, 1^{ère} année, 1879-1880, Genève, Paris, Bruxelles.

☛ **THOMSON, J.** *Au pays des Massai (Afrique centrale)*. Le Tour du Monde, vol. XLIX, Hachette, Paris, 1886.

THORNTON, R. *Journey to Kilimanjaro*. Proc. Roy. Geog. Soc., n°9, London, 1864.

THORNTON, R. *Notes on a journey to Kilimanjaro with von der Decken*. J. Roy. Geog. Soc., n°35, London, 1865.

RÉCITS OU BIOGRAPHIES DE MISSIONNAIRES

☛ **Congrégation du Saint-Esprit.** Daires, XIXe et XXe siècles, Paris.

JÄSCHKE, E. *Die Entstehung der Luth. Kirche am Kilimanjaro.* Ostafrikanische Völker Zwischen Mission und Regierung, Erlangen, 1982.

KRAPF, J. *Reisen in Ostafrika 1837-1855.* Réédition, F.A. Brockhaus, Stuttgart, 1958.

KRAPF, J. *Travels, Researches and Missionary labours during an eighteen years' residence in Eastern Africa.* Trubner & Co., London, 1860.

KRETZMANN, P.E. *John Ludwig Krapf.* The Book Concern, Ohio.

LE ROY, A. *Le Kilima-Ndjaru.* Le messager de St Joseph (Beauvais), p.180-186, 1892.

LE ROY, A. *Le Kilima-Ndjaru.* Les Annales Apostoliques, p.49-64, 1892.

☛ **LE ROY, A.** *Au Kilima-Ndjaru (Afrique orientale).* Paris, 1893.

LE ROY, A. *Au Kilima-Ndjaru : Histoire de la fondation d'une mission catholique en Afrique Orientale.* Beauchesne, Paris, 1914.

LE ROY, A. *Au Kilima-Ndjaru : récits et voyages.* Ed. Sanard et Derangeon, Paris, 1914.

LE ROY, A. *A cinq mille mètres d'altitude en Afrique.* Flammarion, 1934.

☛ **LEMA, A.A.** *The foundation of the Lutheran Church in Kilimanjaro.* Minda Typesetting Company, Hong Kong, 1982.

REBMANN, J. *Journey to Jagga, the snow country of East Africa.* Church Missionary Intelligencer, n°1, London, 1849.

☛ **SALHBERG, C.-E..** *A church history of Tanzania. From Krapf to Rugambwa.*

TRAVAUX UNIVERSITAIRES CONTEMPORAINS

☛ **DEVENNE, F.** *Les Chaggas sont-ils des montagnards ? Note sur la perception de l'espace des habitants du Kilimandjaro.* Lettre d'information de l'I.F.R.A., volume 2, n°2, 1994.

☛ **MÉDARD, C.** *Les représentations de l'Afrique orientale dans les Géographies Universelles françaises des XIXe et Xxe siècles.* Collection Travaux et Documents, n°38-39, Centre d'Étude d'Afrique noire, Institut d'études politiques, Bordeaux, 1993.

☛ **PHILIPPSON, G.** «Gens des bananeraies» (Tanzania) : contribution linguistique à l'histoire culturelle des Chagga du Kilimandjaro. Editions Recherche sur les Civilisations, Centre de Recherche, d'Échanges et de Documentation Universitaire du Kenya - CREDU, Paris, 1984.

FILMOGRAPHIE

Les mines du Kilimanjaro, film de Mino GUERRINI, Sam Films Vidéo, 1986, 90 mn, couleur, Version française.

Parallèlement à l'étude des témoignages écrits, des photographies, des gravures, du film ou encore des cartes, j'ai eu recours au média le plus moderne : **le réseau Internet**. L'utilisation d'un mot-clé (*Kilimanjaro* ou *chagga*) permet à un serveur—en l'occurrence AltaVista—de proposer une liste de sites comportant des informations sur le sujet en question. Ces sites sont proposés classés par ordre d'importance accordée au mot-clé.

C'est à une montagne de renseignement que j'ai été confronté, plus de 5000 références de sites répondant au mot *Kilimanjaro*. Celui de *chagga*, plus modeste, proposait tout de même 63 sites.

Au cours de ces errances cybernautiques on trouve de tout, principalement des produits commerciaux (safaris, ascensions, séjours à l'hôtel), mais aussi quelques livres, a priori intéressants, et surtout beaucoup de photographies, prises par des touristes américains pour la plupart.

La conclusion est qu'il devient difficile de ne pas consulter le Web, au risque de passer à côté de quelque chose d'intéressant. Cependant une telle approche demande énormément de temps et de patience pour une cueillette qui paraît bien maigre au regard des efforts consentis.

ANNEXE

BIOGRAPHIES

FERNANDEZ DE ENCISO, Martin.

Marin et cosmographe espagnol du XVI^e siècle. Résidait en 1509 à St Domingue. A écrit *Suma de Geographia* en 1519. A dressé un portrait des beautés du monde connu.

KRAPF, Johann Ludwig (1810-1881)

Allemand de Tübingen qui fit ses études au séminaire de Bâle pour ensuite rejoindre la Church Missionary Society, Krapf travailla et voyagea en Ethiopie de 1837 à 1843. Il entendit beaucoup parler du Choa ; tentant d'y parvenir par le sud, il débarqua à Mombasa en 1843. Son œuvre missionnaire ultérieure, de savantes études linguistiques et ses connaissances géographiques — quant à elles plutôt moins fiables — de l'Afrique orientale firent de lui un important pionnier. Il effectua des voyages dans l'Oukambani, d'où il aperçut le Mont Kenya en 1849, et dans l'Usambara. Bien qu'ayant ultérieurement effectué des séjours rapides en Ethiopie et à Mombasa, son œuvre missionnaire prit fin en 1853.

REBMANN, Johannes (1820-1876)

Sorti comme lui du séminaire de Bâle, Rebmann rejoignit Krapf en Afrique orientale en 1846. Il effectua un voyage à l'intérieur de la région, vers le Kilimandjaro, dont il aperçut les neiges du sommet en 1848, une découverte qui déclencha en Europe un grand intérêt et une vague de discussions. En 1849, lors de sa seconde rencontre avec le chef Mamkinga de Machamé, Rebmann est littéralement dépouillé. A son retour sur la côte (juin 1849), il resta 26 ans sans retourner jamais dans l'intérieur. Il poursuivit son œuvre missionnaire près de Mombasa jusqu'en 1875.

COOLEY, William Desborough (1795-1883)

Historien des découvertes, fondateur de la Haklyut Society et théoricien de la géographie, Cooley était considéré dans les années 1830 et 1840 comme un spécialiste de régions inexplorées de l'Afrique. Mais sa répugnance à modifier ses cartes à la suite d'explorations menées sur le terrain et son refus d'admettre que le sommet du Kilimandjaro était enneigé lui valurent le mépris de ses contemporains, qui voyaient en lui l'exemple même du « géographe en pantoufles » ; il mourut dans le dénuement.

THOMSON, Joseph (1858-1895)

Explorateur et cartographe écossais de l'Afrique. Sur les cartes qu'il publie après sa première expédition figurent le lac Tanganyika et les relations des lacs de la Rift Valley avec le réseau hydrographique. En 1882 et 1883, il traverse et cartographie le pays masssai, le Kenya et l'Ouganda. Il explore en 1885 une grande partie du Nigéria où, face à la concurrence allemande, il assure la présence des intérêts britanniques en signant des traités avec des chefferies autochtones ; en 1890, il explore le Zambèze, obtenant là aussi des concessions pour le compte de la British South Africa Company. Citons parmi ses mémoires : *To the Central African Lakes and Back* (1881) et *Through Masai Land* (1885).

QUELQUES DATES IMPORTANTES

Date/Epoque	Auteur	Contribution
5e siècle av. J.C.	Hérodote	Confond le Nil avec le Niger qui sont un même fleuve pour lui.
45 ap. J.C. vers 50 ap.J.C.	(anonyme) Diogène	portulan: <i>Périple de la Mer Erythrée</i> . Voyage en Afrique orientale. Explore l'intérieur ou collecte les récits d'Arabes. Evoque des montagnes neigeuses.
2e siècle ap. J.C.	Ptolémée	Reprend les informations de Marin de Tyr, et établit la carte d'Afrique où figurent les Mts de la Lune.
15e siècle		La célèbre <i>Géographie</i> de Ptolémée est traduite en latin.
1519	Martin FERNANDEZ DE ENCISO	Ecrit <i>Suma de Geographia</i> . Première évocation du Kilimandjaro selon E. Reclus.
1837	Conrad MALTE-BRUN	Ecrit Précis de Géographie Universelle. Aucune mention du Kilimandjaro. Cartes de Ptolémée, évocation d'une horde sauvage et nomade d'Afrique centrale: les Jagas.
1848 11 mai 1848	J.L. KRAPP et J. REBMANN J. REBMANN	Les Arabes parlent d'une montagne d'or et d'argent. Voit le Kilimandjaro et parle de neiges éternelles.
1858	Richard BURTON	Prétend qu'il faut chercher les sources du Nil vers le Kilimandjaro. Dernières années de la polémique qui entoure ce fleuve.
1861	R. THORNTON	Affirment que le Kilimandjaro est un volcan et qu'il y a de la neige au sommet.
1875	C.C.von der DECKEN H.M. STANLEY	Confirme la découverte des sources du Nil par SPEKE en 1862: chutes Ripon au nord du lac Victoria-N'yanza. Découvre les Mts de la Lune: les Mts Ruwenzori.
6 octobre 1889	H. MEYER et L. PURTSCHELLER	Réussissent l'ascension du Kilimandjaro, et baptisent le sommet: Kaiser Wilhelm Spitze. Ils affirment que le volcan est éteint.
1890	Mgr A. LE ROY	Effectue un voyage d'étude et d'évangélisation au Kilimandjaro.
1893	Mgr A. LE ROY	Publie <i>Au Kilima-Ndjaro</i> .
1894	J. CHANEL	Publie <i>Voyage au Kilima-Ndjaro</i> .
1926	R. REUSCH	Atteint le fond du cratère du Kibo et découvre le fameux léopard gelé (Hemingway). Affirme que le volcan est éteint.
années 1930		Début du tourisme au Kilimandjaro.
1933	H.W.TILMAN	Observe des fumeroles sur le Kilimandjaro.
1935	E. HEMINGWAY	Publie <i>Les neiges du Kilimandjaro</i> .
1942	J.J. RICHARD	Observe des fumeroles sur le Kilimandjaro. Le volcan est déclaré actif.
1961 (9 décembre)		Indépendance du Tanganyika: le drapeau est hissé au sommet du Kibo.

CHRONOLOGIE de l'EXPLORATION du KILIMANDJARO

LES PREMIERES ASCENSIONS

1847 : Rebmann explore les chaînes du Teita, à l'est du Kilimandjaro.

1848 (11 mai) : Rebmann réalise que l'apparence brillante du sommet du Kilimandjaro est due à la neige.

1849 (avril) : parution dans le *Church Missionary Intelligencer* de l'article de Rebmann dans lequel il relate sa vision de la montagne enneigée. Opposition virulente de William Desborough COOLEY.

1849 (3 décembre) : Krapf voit le mont Kenya.

1861 (juillet-août) : le baron von der Decken, accompagné de Richard Thornton, escalade le Kilimandjaro jusqu'à 2500 mètres d'altitude (Reader) et constate la présence de neige.

1862 (novembre) : arrivé à 4200 mètres d'altitude (Reader), von der Decken arrête son ascension et constate qu'il neige sur lui.

1871 (fin août) : Charles New atteint les neiges les plus basses, un peu au-delà de 4000 mètres (Reader). Il est quasiment dévalisé par Mandara, chef du district de Moshi.

1883 : Joseph Thomson explore le pays massai et escalade le Kilimandjaro jusqu'à 2700 mètres (Reader). Rencontre et commerce avec le chef Mandara.

1884 (mai) : Harry Johnston négocie avec Mandara son installation sur les pentes du Kilimandjaro. Il bâtit une maison.

1884 (27 septembre) : H. Johnston acquiert 15 km² de forêt près de Taveta auprès de deux chefs chaggas.

1884 (octobre) : H. Johnston prétend avoir atteint 4944 mètres d'altitude (Reader) sur le Kilimandjaro, sa parole est mise en doute.

1887 : le comte Samuel Teleki abandonne son ascension à 5269 mètres d'altitude (Reader) à bout de forces.

1887 : le Dr Hans Meyer, accompagné de von Eberstein affronte neige et glaces à 5575 mètres d'altitude (Reader).

1889 (6 octobre, 10 :30 AM) : Hans Meyer, accompagné de Ludwig Purtscheller, tentent à nouveau l'ascension, et réussissent. Ils baptisent le sommet Kaiser Wilhelm Spitze.

1890 : voyage d'exploration au Kilimandjaro de Mgr de Courmont et des Pères Le Roy et Gommenginger. Etude et fondation de missions.

1892 : deux fondations, N.D. de Lourdes à Kiléma, N.D. d'Espérance à Boura (Taïta).

1894 : Joseph Chanel explore le Kilimandjaro et le gravit jusqu'à 5200 mètres d'altitude (Chanel).

REPERES HISTORIQUES DE LA TANZANIE

- XIIe s. : prospérité des ports de Kilwa et Zanzibar animés par les marchands musulmans.
- Fin du Xve s.- début du XVIIIe s. : comptoirs portugais sur la côte.
- 1832 : un sultan d'Oman s'installe à Zanzibar.
- XIXe s. : intensification de la traite des noirs et implantation arabe dans l'intérieur.
- 1890-1891 : le sultanat de Zanzibar devient protectorat britannique. L'intérieur devient protectorat allemand
(Afrique orientale allemande).
- 1922 : l'Afrique orientale allemande, devenue le Tanganyika, est confiée en mandat aux britanniques.
- 1958 : premier grand succès électoral de Julius Nyerere, leader de la Tanganyika African National Union
(TANU).
- 1961 : indépendance du Tanganyika.
- 1962 : J. Nyerere, président de la République.
- 1964 : réunion de Zanzibar et du Tanganyika au sein de la Tanzanie.
- 1965-1967 : J. Nyerere instaure un régime socialiste et à parti unique.
- 1977 : nouvelle constitution, plus libérale.
- 1985 : élection à la présidence de la République de Ali Hassan Mwinyi qui succède à Nyerere.